59E ANNÉE JUIN 1952

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Le Journal de Boswell

JAMES BOSWELL : Londres en 1762

PASTEUR VALLERY-RADOT : L'Anaphylaxie

GUÉRIN DE BEAUMONT : Le Bilan France-Amérique

EMMANUEL ROBLÈS : Cela s'appelle l'Aurore (I)

HENRI TROYAT : Pouchkine et Lermontov

J. LAURENT ET CL. MARTINE : La Voix de Tête

ALFRED MÉTRAUX : Les Jésuites du Paraguay

ERNEST VINCENT : La Baisse des prix

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Les Choix d'André Gide

•

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN MISTLER, JEAN ALLARY, SERGE VEBER, PIERRE MICHAUT, GEORGES PILLEMENT, JACQUES CHASTENET

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Le Journal de Boswell.	3
JAMES BOSWELL	Londres en 1762	10
PASTEUR VALLERY-RADOT	L'Anaphylaxie..	33
GUÉRIN DE BEAUMONT	Le Bilan France-Amérique.	41
EMMANUEL ROBLÈS	Cela s'appelle l'Aurore (I)	53
HENRY TROYAT	Pouchkine et Lermontov	71
J. LAURENT et CL. MARTINE	La Voix de Tête	83
ALFRED MÉTRAUX	Les Jésuites du Paraguay..	102
ERNEST VINCENT	La Baisse des prix.	114
DENISE BOURDET	Images de Paris	123
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre.	130
MARCEL THIÉBAUT	Les Choix d'André Gide..	135
Le Mois à Paris	151 Chronique bibliographique.. ..	163

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS publiera prochainement

J'AIME LA BIBLE
par PAUL CLAUDEL
de l'Académie française

RATAPOIL
par
JEAN DE LA VARENDE

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). **950**

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) .. **1.150**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. **$ 7**

Canada .. .. **$ canadiens 7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12237 à Genève. } Fr.S. **28,70**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. **30**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. **340**

Italie . .. . Lires **4.360**

Angleterre.. .. .. **£ 2/9**

Égypte.. .. .. Piastres. **290**

Hollande .. .. Florins. **26**

Portugal .. .. Escudos. **198**

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.
Prix de l'abonnement Unesco : Un an : **6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.**

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :
Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.
Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.
Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.
Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.
Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.
Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.
Turquie : La Bibliothèque Nationale (Milli Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409. Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

INFORMATION FINANCIÈRE

B.N.C.I.

Les comptes de l'exercice 1951 font apparaître, défalcation faite des frais généraux, amortissements, provisions pour risques quelconques et autres charges, un bénéfice net de Frs 124.924.448.

La répartition des bénéfices qui sera soumise pour approbation à la Commission de Contrôle des Banques comportera, comme l'an dernier, l'attribution à chaque part bénéficiaire d'une somme de 63 frs net.

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

GARNIER - ARNOUL

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

Histoire - Spectacles - Paris - Beaux Arts

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages *du train* sur long parcours *et de la voiture* sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI.38-32 SNCF en PROVINCE dans les gares

IL Y A L'ORFEVRERIE ARGENTEE ET IL Y A
Christofle
37
pièces
ORFEVRERIE
Christofle

VOUS qui écrivez beaucoup
LE STYLO
303
CONTIENT
4 FOIS PLUS D'ENCRE
BREVETÉ PAR
STYLOMINE

toujours
APPRÉCIÉ
CAOUTCHOUCS
à l'Aigle
HUTCHINSON
C'EST UNE GARANTIE ET UNE RÉFÉRENCE UNIQUES

LE JOURNAL DE BOSWELL

par **André Maurois**

L'Autobiographie, encore inédite en France, d'où les pages qu'on lira tout à l'heure sont extraites est une des plus franches et des plus divertissantes de l'histoire littéraire ; voici un jeune auteur qui confesse, avec une désarmante et insolite franchise, ses désirs, ses ambitions et ses faiblesses. On a comparé ce journal à celui de Samuel Pepys et aux Confessions *de Rousseau. Il y a des traits communs, mais Rousseau est un romantique, Boswell un classique. Rousseau compose un récit ; Boswell note au jour le jour ce qu'il fait et ce qu'il entend. Rousseau gémit sur ses échecs ; Boswell se moque des siens, avec une savante ingénuité.*

Toutefois James Boswell est, à sa manière, aussi grand artiste que Jean-Jacques. On a beaucoup parlé de sa naïveté. A première lecture, il paraît en effet naïf, si la naïveté est une simplicité trop grande et un défaut de retenue dans l'expression des sentiments que l'on aurait intérêt à cacher. Il dit tout, et même ce qui peut lui nuire dans l'esprit du lecteur.

On découvre, en le connaissant mieux, que cette naïveté fut consciente. Boswell fait le pitre parce qu'il aime mieux amuser les autres à ses dépens que ne pas les amuser du tout. Par inclination naturelle il eût souhaité posséder, comme Addison, une dignité aristocratique. Un visage comique : grosses joues, double menton, nez anguleux, le prédestinait plutôt au ridicule ; ayant un sens de l'humour, il feignit d'accepter avec gaieté un rôle de bouffon. Il en souffrit d'abord ; il s'y accoutuma ; il lui dut la gloire.

Copyright by Revue de Paris 1952

Sa Vie de Samuel Johnson *demeure un des grands livres aimés par l'Angleterre et le verbe* to boswellize *a passé dans le langage commun.* Boswelliser, *c'est peindre le portrait d'un grand homme en vivant avec celui-ci et en enregistrant dévotieusement ses propos. Admirable journaliste, Boswell a interviewé son modèle pendant des jours et des années ; il a su faire parler l'irascible docteur en le provoquant par des questions et des remarques, délibérément imprudentes ; il a recherché avec minutie les traces de ce qu'il n'avait pu lui-même observer. Bref, il a écrit, sur l'un des hommes les plus pittoresques de son temps, la meilleure biographie de tous les temps.*

L'étrange est que, pendant plus d'un siècle, il passa pour avoir composé « malgré lui » son chef-d'œuvre. Macaulay, en 1832, *dans un illustre essai, le décrivait encore comme un idiot inspiré : « S'il n'avait été un grand imbécile, dit Macaulay, il n'eût jamais été un grand écrivain. » A l'égard de l'homme Boswell, l'historien se montrait impitoyable : « Servile et impertinent, étroit et pédant... »*

Pauvre Macaulay ! Il n'avait pas su voir le sourire de coin, l'immense travail de recherches et de style, la merveilleuse peinture de toute la vie du XVIIIe *siècle. A la vérité, les documents lui manquaient pour étudier le véritable Boswell. Par une extraordinaire suite d'événements, que nous tenterons de résumer, le journal qu'on va lire et tous les papiers Boswell étaient encore ignorés il y a quelques années. Mais, avant de conter la passionnante histoire de leur découverte, il faut expliquer aux lecteurs français qui était James Boswell.*

***

James Boswell était né en 1740, *à Édimbourg. Son père, Alexandre Boswell, possédait à Auchinleck un vaste domaine sur lequel vivaient six cents personnes qui le reconnaissaient pour leur seigneur. Bien qu'il fût apparenté aux plus vieilles familles d'Écosse, il ne portait lui-même aucun titre héréditaire, mais, en devenant juge, avait acquis le droit de se nommer Lord Auchinleck, suivant la coutume écossaise. Il destinait son fils au barreau et lui fit faire des études de droit mais se heurta, en ce bizarre garçon, à une vocation étrange et complexe. A dix-huit ans, le jeune James Boswell souhaitait écrire, composait des vers et des pamphlets, était amoureux de toutes les actrices qui traversaient Édimbourg et désirait passionnément vivre à Londres pour y participer à la vie de « la société ».*

Surtout il avait un irrésistible désir de connaître des hommes de génie. Disciple né, il désirait bien plus se faire le « montreur des lions » que rugir pour son propre compte. A dix-sept ans, il avait eu une grave maladie ; il lui en était resté des accès de mélancolie, qu'il soignait et masquait par mille folies. Déjà il tenait un journal et y jouait, pour lui-même et pour quelques intimes, le rôle d'interlocuteur curieux et naïf des grands hommes.

Entre le père et le fils, sur le choix d'une carrière, le désaccord était total. Le portail d'Auchinleck avait été orné, par le père, d'une inscription latine : « Ce que tu cherches est ici ». Leçon de saine philosophie, mais ce que le fils

cherchait n'était ni à Auchinleck, ni à Glasgow, ni même à Édimbourg ; il aspirait à la société des grands esprits de Londres et au libertinage du beau monde. Afin de vivre à Londres, il voulait solliciter un brevet d'officier de la Garde.

En 1760, *il fit une première escapade dans la capitale, mais bien qu'il y eût, grâce à son père, de puissants protecteurs : le duc d'Argyll, Lord Northumberland, Lord Eglinton, il n'obtint pas le brevet souhaité. Entre temps il s'était fait papiste, par amour a-t-on dit. Cette conversion fut sans profondeur et sans durée. Ses nobles amis l'initièrent à la fois aux dérèglements de la grande ville et à la vie littéraire. Le duc d'York, frère du roi George III, daigna courir les mauvais lieux avec lui. Boswell rencontra Laurence Sterne, dont le* Tristam Shandy *faisait alors fureur. Il eût volontiers passé ainsi toute sa vie, dans un alliage de débauche et de culture, mais son père le rappelait en Écosse.*

Suivit une longue bataille de volontés. Ce fils à la vie licencieuse désolait le grave magistrat. Enfin un compromis intervint. James voulait vivre à Londres? Soit, il vivrait à Londres et son père lui donnerait deux cents livres par an pour y faire figure de gentleman, mais à la condition qu'il renoncerait à l'armée et ferait du droit. James tenait aux génies et aux femmes bien plus qu'à l'armée ; il transigea. Il fit ses adieux à ses amis écossais, Temple et Johnston, promit de leur envoyer régulièrement son journal et arriva à Londres le 15 *novembre* 1762, *pour y rester jusqu'au* 4 *août* 1763. *C'est le journal tenu par lui pendant ce séjour, pour son ami Johnston, qui constitue le présent livre.*

***

Le Londres de 1762, *dans lequel s'installa le jeune Boswell, ne se montrait guère accueillant aux Écossais. Le véritable roi d'Angleterre n'était pas alors l'honnête George III, mais le fougueux William Pitt, l'homme de la guerre contre la France. George III, décidé à faire la paix, prétendit imposer comme premier ministre, à un pays fou de Pitt, Lord Bute, Écossais peu fait pour gouverner, que huaient les foules de Londres. Dans leurs feux de joie, les gens de la Cité jetaient des tartans, des bonnets, enfin tous les symboles de l'Écosse. Boswell vit des officiers écossais conspués à leur entrée dans un théâtre.*

Mais les plaisirs de Londres compensaient à ses yeux cette injustice. En ce nouveau siècle d'Auguste, peintres, musiciens, acteurs, écrivains, hommes politiques y formaient une véritable société, qui chaque jour se retrouvait dans les Coffee Houses, *dans les clubs, dans les tavernes. Les demoiselles de petite vertu étaient nombreuses, dans les parcs et dans les rues, dès la tombée de la nuit. La ville n'étant pas éclairée, un jeune homme comme Boswell pouvait les aborder sans danger et faire d'elles, en plein air, « ce qu'il voulait ». On verra dans le journal qu'il eut d'abord de plus hautes ambitions amoureuses et espéra plaire à des femmes du monde, puis, qu'ayant essuyé des échecs et se sentant réellement malheureux faute de « ce sport »,*

il prit le parti de s'adresser aux professionnelles, avec les plus fâcheuses conséquences pour sa santé.

Ses joies les plus vives étaient celles de l'esprit. Le théâtre anglais se trouvait alors au plus haut. Boswell connut Sheridan et Garrick. Surtout il rencontra le docteur Johnson, qu'il avait toujours admiré et qu'il devait à la fois boswelliser et immortaliser. Cette rencontre, grand événement littéraire, alors inaperçu, se passa dans l'arrière-boutique du libraire Tom Davies, dans Great Russel Street. Le terrible docteur, qui venait de publier son dictionnaire, était comme un dictateur des lettres ; ses éloges et ses blâmes faisaient loi. Boswell nous a conservé beaucoup de ses boutades, qui valaient mieux encore que ses écrits. Le docteur avait de violents partis pris et il jouait de sa brutalité de langage avec une complaisance amusée. En particulier il affichait une mortelle antipathie pour les Écossais.

— Mr Johnson, lui dit Boswell quand il le vit pour la première fois, il est vrai que je viens d'Écosse, mais je n'y puis rien.

— Sir, répondit Johnson, je me suis déjà aperçu que c'est là une chose à laquelle bon nombre de vos compatriotes ne peuvent rien.

Boswell trouva Johnson d'apparence terrifiante, et jugea désagréables son dogmatisme et la rudesse de ses manières. Mais en fait chacun des deux hommes devina l'humour de l'autre et bientôt ils eurent peine à se quitter.

En août 1763, *lorsque Boswell abandonna Londres pour le continent où il voulait compléter son éducation par les études et les voyages, Johnson prouva son affection bourrue en l'accompagnant jusqu'à Harwich et « en remplissant son esprit de sentiments si justes et si nobles que le démon du découragement en fut chassé ». Les voyages de Boswell en Hollande, où il devint amoureux de Belle de Zuylen, qui fut ensuite madame de Charrière et l'amie de Benjamin Constant ; en Suisse, où il ajouta Voltaire et Rousseau à sa collection de génies*[1] *; à Naples, où il devint le commensal du rebelle exilé John Wilkes ; en Corse, où il boswellisa un autre rebelle, Pascal Paoli, et devint un fervent champion de l'indépendance corse, débordent le cadre de cette préface. Toutefois il faut indiquer que c'est par son* Journal d'un Tour en Corse *que Boswell révéla d'abord son talent d'écrivain et, par le portrait de Paoli, son génie de biographe.*

Tout au long de ses voyages, il continua de s'enflammer pour de nombreuses femmes et de croire avec candeur à leur amour pour lui. Rentré à Auchinleck en 1769, *il épousa tout simplement sa cousine, Margaret Montgomerie, « de conversation nutritive » dans les bras de laquelle l'avait jeté leur respectable famille, justement inquiète des innombrables inclinations amoureuses du jeune James. Boswell fut un très mauvais mari, infidèle avec constance, et il tenta en vain de boswelliser sa femme ; la matière était trop pauvre.*

En 1773, *il devint avocat comme l'avait souhaité son père, mais ses occupations professionnelles ne le détournèrent pas de son grand dessein. Des*

1. On peut lire dans *la Revue de Paris* du 15 mai et du 1er juin 1933 le récit que Boswell écrivit de ces rencontres, récit présenté par Albert Schinz (N.D.L.R.)

voyages à Londres lui permirent à la fois de continuer ses exploits virils et d'enrichir son carnet de notes par les nouveaux discours du docteur admirable. Il arriva même à entraîner celui-ci en Écosse, et aux îles Hébrides. La rencontre entre le tory Johnson et le whig Lord Auchinleck fut orageuse. Conservatisme et libéralisme, presbytérianisme et épiscopat en sortirent bosselés. D'ailleurs, Boswell lui-même ne cessa de se quereller avec son père jusqu'en 1782, *année où la mort de celui-ci fit James seigneur d'Auchinleck. Il n'abandonna jamais son* magnum opus *et enfin, en* 1791, *publia sa* Vie de Samuel Johnson. *Devenu veuf, il alla s'installer à Londres, où « la violence de ses plaisirs » le tua, jeune encore, en* 1795.

***

« Il serait impossible, dit Christopher Morley, d'inventer un roman policier plus étonnant que l'histoire des papiers Boswell au cours de cinq générations. » Car Boswell, en mourant, laissait de nombreux manuscrits, y compris le présent journal. Mais sa famille presbytérienne avait toujours eu horreur, et de son amitié pour Johnson, et de sa vie licencieuse. Elle tenait James Boswell pour un ancêtre à ensevelir, d'esprit comme de corps, dans le silence et l'oubli. La lecture des scandaleux journaux et la terrible franchise de ceux-ci confirmèrent les héritiers dans la résolution de sceller à jamais cette tombe trop bavarde.

Boswell avait désigné trois exécuteurs testamentaires : Sir William Forbes, le Révérend W.-J. Temple, et Edmund Malone. Temple mourut presque aussitôt après Boswell, sans avoir vu les papiers. Forbes les jugea impossibles à publier, les annota sévèrement mais se refusa à les détruire. Restait l'Irlandais Malone, excellent érudit shakespearien, et sincère admirateur du bizarre génie de Boswell. Les louanges de Malone avaient contribué à encourager Boswell dans son travail littéraire. Ce fut une grande chance pour la gloire posthume de Boswell que Malone restât seul responsable des manuscrits. Il ne pouvait les publier (la famille s'y fût opposée), mais il prit grand soin de les sauver.

A la mort de Malone, en 1812. *les papiers se trouvaient probablement, pour la plus grande part, à Auchinleck. La maison avait passé entre les mains de vieilles dames puritaines. Elles mirent au grenier, face au mur, le portrait de James Boswell par Reynolds et le bruit se répandit que tous les papiers avaient été détruits. La famille préférait qu'on le pensât ; son désir d'anéantir le souvenir d'un ancêtre baroque et libertin s'accrut encore après le cruel essai de Macaulay. Puis, vers* 1840, *un voyageur anglais, le Major Stone, trouva dans une boutique de Boulogne, où l'on s'en servait pour envelopper les paquets, les lettres de Boswell à Temple. Il les acheta, les publia en partie ; elles sont aujourd'hui à la Morgan Library. Première résurrection de Boswell. Il avait toujours pensé qu'il aurait une revanche posthume.*

Puis, en 1873, *une arrière petite fille de Boswell, Emily, épousa Lord Talbot, châtelain de Malahide, près de Dublin, de sorte qu'au début de notre siècle des hasards de succession envoyèrent les archives d'Auchinleck en Irlande. Vers* 1921, *James Boswell-Talbot, homme de cheval et terrien, hérita du titre, du château et de ces papiers auxquels il n'attachait aucune importance. Peu de temps après (*1924*), un professeur américain, Chawcey B. Tinker, publia une excellente édition des lettres alors connues de Boswell et mit celui-ci à sa place légitime, celle d'un grand écrivain. Ce professeur Tinker avait écrit au « Supplément littéraire » du* Times *pour demander si quelque lecteur connaissait des lettres inédites de Boswell. Il reçut une note anonyme : « Voyez château de Malahide. »*

Malahide ? Le professeur chercha le lien, repéra aussitôt le mariage Talbot-Boswell, se souvint que le consul d'Amérique à Dublin était un de ses camarades de classe et partit. Un érudit américain en chasse ne connaît ni distances, ni obstacles. Grâce à son ami le consul, il fut invité au château. Il avait apporté comme présent à ses hôtes, nous dit Morley, son édition des lettres de Boswell. Ce n'était pas un très heureux début, l'ancêtre n'étant pas en odeur de sainteté dans la maison. Toutefois on montra au visiteur des manuscrits, des lettres, des journaux « impubliables », dit Lady Talbot. Elle avoua qu'il y avait encore des boîtes pleines de papiers venus d'Auchinleck et que personne ne les avait jamais ouvertes.

Tinker rentra en Amérique ; il y raconta qu'il avait entrevu des trésors brillants dans l'ombre et que les papiers Boswell, contrairement à la légende, étaient intacts. Un collectionneur américain câbla aussitôt pour en offrir cinquante mille dollars. Lord Talbot fut froissé non par l'offre, mais par le câble, et ne répondit pas. Il y fallait la manière.

Ce fut alors qu'entra en scène un autre amateur américain, le colonel Isham, infiniment mieux équipé pour réussir. Il avait servi comme officier d'état-major dans l'armée britannique, pendant la guerre, et connaissait les lois non écrites du pays. Il possédait une grande fortune, ce qui ne gâtait rien, mais aussi de l'esprit et un sens de l'humour, ce qui valait mieux. Bref, il était de ces Américains dont les Anglais disent avec sympathie : « Il pourrait presque être un Anglais. »

Nonchalamment, négligemment, le colonel Isham se fit inviter à Malahide en 1926. *Il prit son temps, monta à cheval, chassa avec Lord Talbot et regarda les papiers Boswell sans paraître y attacher trop d'intérêt.*

— Ont-ils de la valeur ? lui demanda Lady Talbot.

— Certainement, dit le colonel sans insister.

Bref, ce pêcheur adroit laissa le poisson s'enferrer et, en 1928, *les papiers lui furent spontanément offerts, pour une somme astronomique. Après négociation, l'affaire se fit et, dans une vieille boîte de croquet, de nouveaux trésors furent retrouvés. En fait, il y en avait dans tous les coins et recoins du château et, en* 1940, *quand le Gouvernement réquisitionna une écurie de Malahide, on y découvrit encore deux malles d'archives. Par son traité avec Lord Talbot,*

le colonel Isham était devenu propriétaire de toutes ces reliques. Il entreprit une édition géante et somptueuse des papiers Boswell [1].

Mais le présent journal n'en était pas. Celui-là fut trouvé par un érudit qui cherchait tout autre chose, le professeur Abbott. Ayant été amené par ses travaux à étudier les papiers de la succession Forbes (on se souvient que Sir William Forbes avait été l'un des trois exécuteurs testamentaires de Boswell), ce professeur eut la surprise de découvrir dans une soupente seize cents lettres et documents provenant de Boswell, Johnson et leurs amis. Là était entre autres le désormais fameux Journal *de* 1763. *Qui était le propriétaire de ce nouveau trésor?*

« *Moi* », *disait le colonel Isham, qui pensait avoir acquis de Lord Talbot* tous *les droits présents et à venir.*

« *Nous* », *répondirent les administrateurs de la Cumberland Infirmary, institution à laquelle une autre branche de la famille avait légué ses biens.*

Après de longs procès en Écosse (les légistes écossais aiment les subtilités juridiques autant que ceux de Philadelphie, ou que les plaideurs normands), le trésor fut également divisé entre le charmant colonel et l'institution bienfaisante. Il ne restait plus au colonel qu'à racheter les droits de l'Infirmerie. Il ne fut envoyé en possession du précieux texte qu'en 1948. *Les papiers Boswell et les avocats écossais lui avaient coûté une grande part de sa fortune. Tout s'arrangea enfin le mieux du monde lorsque la Fondation Mellon acheta, pour l'Université de Yale, cet admirable fonds. Puis un éditeur acquit les droits de publication et, une fois de plus, rebondit la gloire posthume de Boswell.*

Ses confessions eurent autant de succès que sa biographie de Johnson. Celui qui n'avait voulu que « montrer les lions » devint lui-même roi de la jungle. On reconnut qu'il s'était « boswellisé » aussi adroitement qu'il avait confessé les autres. La vérité toute nue ne donne pas à un auteur la gloire immédiate, mais elle finit par plaire et triompher. Témoins Saint-Simon et Boswell.

Je crois que le lecteur français, bien qu'il soit moins familier que les Britanniques avec l'étonnante figure de Boswell, aura plaisir à la découvrir ici dans sa naïve et roublarde honnêteté. On aimera la candeur de ses aveux, le récit étonnamment sincère de ses ridicules amours avec Élisa, la peinture crue et vive de la société georgienne. Stendhal a dit qu'il aimait tant le naturel qu'il s'arrêtait dans la rue pour voir un chien ronger un os. Le charme de Boswell est son naturel. Et il est un parfait écrivain, ce qui ne gâte rien, pas même le naturel.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

1. C'est sur cette édition qu'avait travaillé en 1933 notre collaborateur Albert Schinz (N.D.L.R.).

LONDRES EN 1762

par JAMES BOSWELL

James Boswell est arrivé à Londres en novembre 1762, *il avait alors vingt-deux ans. Son* Journal, *dont nous publions ici des extraits et dont la première partie paraîtra bientôt intégralement en librairie, débute le* 15 *novembre. Boswell conte son arrivée dans la capitale. La vue de la ville, aperçue du haut de la Highgate lui arrache des hourras d'enthousiasme. Il s'installe d'abord au* Lion Noir, *Fleet Street, et le* 20 *novembre va visiter un de ses amis, Douglas.*

Dimanche 21 *novembre* 1762. — Je me suis levé joyeux et enchanté de mon sort. Je dispose d'une salle à manger et d'une belle chambre au cœur de Pall Mall, le quartier le plus élégant de la ville, j'ai bon espoir d'obtenir une charge dans l'armée, et assez d'argent pour vivre en gentilhomme.

Je me suis rendu à la chapelle de Mayfair, où j'ai entendu le service et un excellent sermon, tiré du livre de Job, sur les consolations de la piété. J'étais d'humeur excellente et je pensais que Dieu nous destine vraiment au bonheur. Quand je serai vieux, je deviendrai certainement très pieux. Je l'étais à l'extrême dans ma jeunesse. Ma dévotion brûle encore par intermittences, mais le temps viendra où sa flamme sera constante. Je suis allé chez George Lewis Scott, qui s'est montré très obligeant, et chez Lord Macfarlane, qui m'a diverti grandement. Il s'intéresse beaucoup aux contestations présentes entre Écossais et Anglais. Il est très opposé à l'Union [1]. A son avis, nous autres Écossais, nous sommes traités en subalternes ; nos richesses sont drainées hors du pays. La plupart des villes d'Écosse sont lésées et, sauf Glasgow, aucune ne tire de l'Union un avantage commercial.

Depuis mon arrivée ici, je travaille à devenir un homme calme et de bon ton, fort différent de l'ours mal léché qu'il me plaisait d'être, il y a peu de temps encore. Je m'en suis aperçu, nous pouvons jusqu'à un certain point jouer le personnage de notre choix. Par la pratique, on devient ce que l'on veut. Je goûte maintenant le bonheur de me sentir à l'aise, tranquille et serein.

Jeudi 25 *novembre.* — J'ai passé une mauvaise nuit. Je rêvais que Johnston [2] ne m'aimait plus. Je le voyais fatigué, distrait, et il me quittait avant mon départ pour un long voyage sans prendre congé de moi. Ce rêve m'a assombri. Je me disais que Londres ne me convenait pas, que je m'y déplaisais et que je ferais peut-être mieux de repartir. Bref, j'étais très malheureux.

1. Entre l'Angleterre et l'Écosse.
2. Un ami écossais de Boswell.

Je me suis levé, j'ai déjeuné. Lord Eglinton m'a envoyé une invitation pour la Chambre des Lords. J'y suis allé et j'ai entendu le discours du roi [1]. C'est un noble spectacle qu'offre le roi de Grande-Bretagne sur son trône, la couronne sur la tête, s'adressant aux Lords et aux Communes réunis. Jamais je n'ai entendu parler avec autant de dignité, de finesse et d'aisance que Sa Majesté. Je l'ai admirée. Je désire beaucoup la connaître.

Je suis allé chez Love prendre le thé. Je suis déjà depuis quelque temps en ville et je n'ai pas encore approché de femmes. Comme je tiens à ma santé, je suis décidé à ne pas m'adresser à des filles de joie. J'ai donc été trouver une de mes anciennes belles d'Edimbourg que je savais à Londres. Mais elle m'a refusé ses faveurs. Il est dur de devoir se passer de femme dans une ville comme Londres. J'ai arrêté une fille dans le Strand et je l'ai entraînée dans une cour. J'ai eu assez d'empire sur moi-même pour la quitter sans l'avoir possédée. Je tremblais à la pensée du danger auquel je venais d'échapper. J'ai résolu d'attendre sans maugréer d'avoir trouvé une jeune personne saine ou d'avoir plu à quelque grande dame.

Je suis allé chez Lord Eglinton ; j'y ai vu John Ross Mackye. On nous a offert un léger souper. Je me sentais très à l'aise. Je n'ai pas encore parlé du général Douglas, que je trouve simple et courtois. Le duc de Queensberry ne sera pas en ville avant dimanche. Je ne saurai donc rien de mon brevet d'officier avant ce jour-là.

Vendredi 26 *novembre.* — Je suis allé présenter mes respects à l'aimable Lord Adam Gordon. J'ai eu du plaisir à voir un colonel aux gardes dans une élégante demeure. J'ai bien de la peine à trouver un logis. J'en ai vu de toutes sortes, cinquante au bas mot. Pour finir, je viens d'arrêter à Westminster, Downing Street, un appartement au deuxième étage, avec usage d'un grand salon toute la matinée, et j'ai convenu de le payer quarante guinées l'an, après un essai de quinze jours. J'ai aussi arrangé de dîner avec la famille quand il me plaira, pour la somme d'un shilling. Mon propriétaire, M. Terrie, est huissier au Ministère du Commerce et des Colonies. Il est originaire du comté de Moray [2]. Il a une femme, mais pas d'enfants. La rue est comme il faut, à quelques pas de la parade, près de la Chambre des Communes, et très salubre. Je suis allé toucher 25 livres chez mon banquier, M. Cochrane. C'est ma pension pour six semaines.

Ensuite, j'ai dîné [3] chez Lord Eglinton. J'y ai vu Lord Elibank, vraiment doué, très instruit et plein de fantaisie, Sir James Macdonald [4], jeune homme de bonne compagnie, fort remarquable et studieux, un

1. Georges III, alors âgé de vingt-quatre ans.
2. En Écosse.
3. On dînait entre trois et quatre heures de l'après-midi. On déjeunait entre neuf ou dix ; on prenait le thé entre six et sept et le souper était facultatif. (N. D. T.)
4. Neveu de Lord Eglinton, mort à Rome à vingt-quatre ans, en 1768.

vrai puits de science. Enfin Sir Simeon Stuart, un très galant homme. Nous avons tenu maints propos ingénieux. Mais je suis incapable de m'en souvenir. Je sortais de la pantomime des *Sorcières*. Je me sentais calme et heureux.

Mercredi 1er *décembre*. — Le duc de Queensberry est en ville. Je lui ai déjà rendu visite une ou deux fois sans le trouver. Madame Douglas m'a confié que le portier, le vieux Quant, ne faisait rien pour rien. J'y suis donc retourné aujourd'hui, j'ai un peu bavardé avec ce cerbère et lui ai dit : « Je vous donne bien de l'embarras, monsieur Quant ! » Puis, avec un sourire et un petit salut, je lui ai glissé dans la main une demi-couronne. Il m'a dit alors que le duc serait heureux de me recevoir le lendemain matin à neuf heures.

J'avais envie, mardi, d'une épée à poignée d'argent, mais, tout en longeant le Strand, j'ai vérifié le contenu de mes poches et vu que je n'avais pas sur moi de quoi la payer. Une excellente occasion d'éprouver l'obligeance de mes semblables et, en même temps, l'effet de ma mine et de mes discours. Je me suis donc rendu à la boutique de M. Jefferys, armurier de Sa Majesté, j'ai examiné quelques épées, et en ai choisi une fort belle, du prix de cinq guinées.

— Monsieur Jefferys, je n'ai pas assez d'argent sur moi, lui ai-je dit alors. Voulez-vous me faire confiance ?

— Ma foi, monsieur, a-t-il dit, il faut m'excuser. Nous ne faisons jamais crédit aux étrangers.

Je me suis incliné courtoisement :

— Et vous avez grandement raison, monsieur.

Cependant, je restais là et le regardais ; il me regardait, lui aussi.

— Soit, monsieur, s'est-il écrié, je me fierai à vous.

— Si vous ne l'aviez pas fait, monsieur, ai-je répondu, je ne vous aurais pas acheté cette arme.

Je lui ai donné mon nom et mon adresse, j'ai choisi un ceinturon, ceint mon épée, et annoncé que je reviendrais payer le lendemain. Ce matin, je suis retourné à la boutique.

— Voici votre argent, monsieur Jefferys. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Je vous en suis le plus obligé du monde. Mais ne recommencez pas, ce serait risqué.

— Monsieur, a-t-il répondu, nous nous connaissons en hommes ! Je vous aurais laissé emporter une épée de cent livres.

Je trouve cette aventure toute à ma louange.

Vendredi 3 *décembre*. — Je commence à me sentir chez moi à Downing Street et à prendre des habitudes régulières. Je suis décidé à me passer de domestique cette première année et à être sobre à tous égards. Ainsi j'apprendrai la valeur de l'argent, je verrai ce que je peux m'accorder avec ma pension, et je ferai des économies plutôt que des dettes. La

réserve et la modération de ma conduite me surprennent. Dieu veuille que je persévère dans cette bonne voie qui fera mon bonheur et contentera tous mes amis! Jusqu'à présent j'ai souvent écrit au passé, comme si je racontais l'histoire de quelque période éloignée. Dorénavant, j'emploierai davantage le présent. Je ne m'y bornerai pas, mais je choisirai le temps que je jugerai indiqué au moment même. Je ne m'accorde pas de feu dans ma chambre à coucher, mais seulement dans mon salon, le matin, et dans ma salle à manger, le soir. J'ai ma provision de thé et de sucre et je n'achète du pain, du beurre et du lait qu'au fur et à mesure de mes besoins. Bref, j'administre tout avec la plus grande prudence. A la fin de l'année, je joindrai à mon journal un relevé succinct de mes dépenses... Je m'exprime tout à fait comme un ministre!

J'avais passé plusieurs fois à Northumberland House et m'y étais inscrit. N'ayant pas de nouvelles, je commençais à me croire oublié. Mais je viens de recevoir une invitation pour le mardi 7. Cela m'a ragaillardi, m'a fait mesurer mon importance et m'a donné des idées de grandeur. J'ai maîtrisé l'envie de m'acheter un riche habit garni de dentelles et je me suis contenté d'un simple vêtement rose avec un bouton d'or.

Mardi 7 décembre. — Il y avait ce matin chez Lord Eglinton un déjeuner, un concert et la plus élégante compagnie : le prince de Mecklembourg [1], le duc de Kingston, le duc de Portland, le duc et la duchesse d'Ancaster, la duchesse de Hamilton, Lord Lorne, Lord March, Lord Lichfield, chancelier de l'Université d'Oxford, Lord et Lady Garlies, Lady Margaret Macdonald, M. Harris, auteurs d'essais sur la poésie, la musique et le bonheur, et bien d'autres personnes encore. Vraiment, une belle réunion.

Le soir, la fête de Northumberland House fut véritablement magnifique. Trois ou quatre cents personnes de la meilleure société se pressaient dans trois vastes salons et la superbe galerie. Par ses proportions, ses murs et son plafond ornés de paysages et de dorures, elle me rappelle une des pièces du palais de Holyrood. On y voit le roi et Lady Northumberland, en grandeur nature, dans leurs vêtements d'apparat. Au milieu de ces splendeurs, je me laissais aller à rêver au prestige de l'ancienne famille des Percy [2], quand milady vint à moi et me dit avec la plus grande affabilité :

— Monsieur Boswell, que je suis heureuse de vous voir! Comment vous portez-vous? Vous allez nous rester, j'espère? Je regrette vivement de ne pas avoir été chez moi quand vous êtes venu. J'ai donné des ordres précis pour qu'on vous introduise à quelque moment que vous vous présentiez.

Ces mots me transportèrent. Je la remerciai du fond du cœur. Nous conversâmes agréablement. Puis elle me mena à milord, qui se dit très

1. Frère de la reine.
2. Très ancienne famille écossaise dont descendait Lady Northumberland.

heureux de me voir. En vérité, voilà, à tous égards, une noble famille! Ils vivent d'une façon princière, parfaitement convenable à leur rang, et pourtant ils restent simples et affables. Ils conservent la véritable tradition de la vieille noblesse anglaise.

Cependant, je me sentais un peu gêné de ne connaître presque personne. Je le dis à milady.

— Ce sentiment vous passera peu à peu, me dit-elle.

Je remarquai des regards d'envie. On me prenait pour un grand personnage et un favori de milady. Bravo! pensai-je, je mérite bien d'être un favori. J'étais frappé de voir le peu d'importance de chacun dans une pareille assemblée. Je me disais aussi que, dans une armée, un officier pouvait être tué sans qu'on s'en aperçût. Je rentrai tranquillement chez moi, me dévêtis et me couchai, la tête froide. Voilà comme il faut se conduire!

Vendredi 10 *décembre*. — Je suis passé à Northumberland House dans la matinée. Le portier a commencé par me dire qu'il n'y avait personne. Puis, après m'avoir dévisagé, il s'est repris :

— Monsieur, votre nom n'est-il pas Boswell?

— Oui, ai-je répondu.

— Milady est chez elle, monsieur, a-t-il dit alors.

J'ai donc été introduit chez Sa Grâce et j'ai passé avec elle vingt minutes des plus agréables. Elle m'a dit qu'elle recevait tous les vendredis ses amis personnels, et qu'elle serait toujours heureuse de me voir ce jour-là quand je n'aurais rien d'autre à faire. Je l'ai remerciée, transporté de joie.

— Je ne comprends pas ce qui me mérite cette faveur, ai-je dit. Mais j'espère qu'un jour nous nous connaîtrons mieux, et que je serai alors aussi familier chez vous que votre épagneul.

Un vieux gentilhomme a fait son entrée. Je me suis attardé encore un instant. L'idée d'être compté parmi les intimes de l'héritière des Percy, une des plus grandes dames de Londres, m'exaltait. Elle m'a parlé de mon brevet et m'a exhorté avec bonté à la patience. Si le duc n'aboutit pas, elle sera mon recours. Mais il vaut mieux n'avoir qu'un protecteur à la fois.

Le soir, vers sept heures, je suis retourné à Northumberland House. Nous avons pris le thé et bavardé un moment jusqu'à ce que toute la société fût arrivée. — une petite élite d'une vingtaine de personnes. On s'est assis aux tables à jeu. J'ai dit à milady que je ne jouais jamais ; elle ne m'en a pas su mauvais gré. D'ailleurs quelques invités ne jouaient pas non plus. Cependant, le temps m'a paru long. A onze heures, je suis rentré chez moi.

Dimanche 12 *décembre*. — Je me suis mis en tête, la semaine dernière, de dîner tous les soirs à la maison. Le plaisir de satisfaire une fantaisie est bien grand ; il n'est goûté que des fantaisistes. Je me sentais aujour-

d'hui d'une humeur doucement indolente. J'ai écrit jusqu'à trois heures, et alors, comme j'ai décidé d'aller tous les dimanches au service divin, je me suis rendu à l'église Sainte-Margaret, à Westminster. J'ai dîné chez moi de la façon la plus agréable. Je suis vraiment bien tombé. Mon hôte est cordial et poli, sa femme, tranquille et de bonne tenue, sa sœur, adroite et sensée. Ils se mettent en quatre pour moi. M. Terrie a un emploi public. J'ai par lui, sans bourse délier, du papier en abondance et tout ce qu'il me faut pour écrire. Madame Terrie se charge de tous mes achats, Miss Terrie coud à mes chemises leurs manchettes de dentelles et me rend mille petits services. Le dîner est toujours simple et bon. J'ai l'art de bavarder familièrement avec eux, tout en gardant les distances. Bref, ma vie est très confortable. J'ai fait exécuter tous les changements que je souhaitais. Ainsi, l'on a percé une porte entre ma salle à manger et ma chambre, j'ai fait venir de grandes tasses pour le déjeuner, un tapis pour ma chambre et un bureau pour la salle à manger. Je veille à tous mes intérêts avec un soin et une énergie surprenants. J'ai passé chez moi une soirée paisible. J'avais du feu dans mes deux pièces. J'ai longuement pris mon thé. Je me suis fait préparer un bain de pieds tiède, bassiner mon lit et je me suis endormi dans la béatitude.

14 *décembre*. — Il n'y a pas à mes yeux de plus grand bonheur qu'un véritable amour, partagé par une femme aimable. Un homme y ressent tous les plaisirs délicats du corps et de l'âme et, en même temps, l'exaltation de se sentir l'être supérieur dans cette union enchanteresse. Il y garde la dignité de son sexe. Ces intermèdes de galanterie parasidiaque ont élevé mon idéal et raffiné mon goût, aussi ne puis-je m'abaisser au point de m'unir intimement à une créature de bas étage et de m'accommoder de la volupté grossière que procure une souillon. Me voici donc, robuste et sain, l'esprit joyeux, en quête d'une femme digne de mon amour et qui me jugera digne du sien, avec ce désintéressement qui, seul, prouve à un homme qu'une femme l'aime réellement. S'il le faut, je me résignerai au célibat tout l'hiver. Quant aux plaisirs raffinés, j'en ai déjà eu plus que je n'aurais pu en espérer en plusieurs années.

Mais je souhaite pourtant d'autres succès. Je me suis présenté plusieurs fois dans cette intention chez une belle actrice du théâtre de Covent Garden, que je connaissais un peu. Je la désignerai dans mon journal sous le nom de Louisa [1]. Cette dame était souffrante et ne voyait personne, mais aujourd'hui j'ai été admis. Elle était fort jolie dans son déshabillé. Elle m'a reçu avec la plus grande civilité. Nous avons bavardé des sujets du jour. Il y avait de la contrainte entre nous ; nous étions guindés sur nos sièges et nos regards évitaient de se rencontrer. Je l'ai entretenue de l'agrément d'avoir une amie charmante et de mon espoir de la voir de temps en temps. Elle m'a engagé à lui rendre visite sans

1. Il s'agit d'une actrice, Mrs. Lewis, dont on ne sait presque rien.

façons, quand il me plairait. « Et quand me ferez-vous le plaisir de venir prendre le thé chez moi ? » a-t-elle ajouté. Nous avons convenu de jeudi et je l'ai quittée, enchanté de son accueil.

Mercredi 15 *décembre*. — Les ennemis des Anglais, pour les présenter sous leur plus mauvais jour, les disent égoïstes, cruels et mangeurs de bœuf. J'ai décidé de me conformer aujourd'hui à ce portrait. Je me suis rendu à la Cité, à la rôtisserie Dolly, dans Paternoster Row, et j'ai englouti mon dîner tout seul : voilà pour l'égoïste ; j'ai commandé un gros bifteck : voilà pour le mangeur de bœuf ; et, cet après-dîner j'ai assisté pendant cinq heures aux combats de coqs, au parc St. James : voilà pour le cruel.

Une rôtisserie est un excellent endroit pour y dîner. Vous pénétrez dans une vaste pièce chaude, et confortable, où beaucoup de gens sont attablés. Vous vous asseyez à la première place vide, vous commandez ce qui vous plaît et on vous l'apporte bien apprêté. Vous parlez ou vous vous taisez. Personne ne s'occupe de vous et le prix est raisonnable. Mon dîner ne m'a coûté qu'un shilling : bœuf, pain, bière et pourboire. Les valets se font beaucoup d'argent. J'admire les Anglais pour le soin qu'ils prennent des petites sommes. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

A cinq heures, les poches bourrées de pain d'épices et de pommes, sans montre, ni bourse, ni calepin, je me suis mis en route, en vieux vêtements et chapeau galonné, un gourdin à la main. Je suis arrivé trop tôt. J'ai été m'asseoir dans un estaminet, au milieu d'une louche populace, et j'ai commandé de la bière. Près du palais, une sentinelle m'avait fort civilement indiqué le chemin. Comme il faisait très froid, je lui ai porté, de mes propres mains, une pinte de bière. Le pauvre diable a bu à ma santé de bon cœur. Il se nomme Hobard. Horloger de son métier, poursuivi pour dettes, il s'est enrôlé pour échapper à ses créanciers.

Je me suis alors rendu à la Fosse-aux-Coqs. C'est une arène couverte, entourée de bancs en gradins. Des nattes tapissent la piste et les sièges. On amène les coqs, prêts et parés, armés d'ergots d'argent, et ils s'élancent au combat avec une âpreté extraordinaire. Plusieurs ont été expédiés promptement. Deux autres ont lutté pendant trois quarts d'heure. Le bruit des hurlements et des paris est prodigieux. Des sommes considérables passent de main en main. On remarquait un certain nombre de joueurs de profession. Un vieux renard, que j'avais déjà remarqué à Newmarket, est venu s'asseoir à mes côtés. Je lui ai dit que je n'y comprenais goutte.

— Monsieur, a-t-il répondu, vous avez autant de chances qu'un autre.

Il pensait trouver en moi une bonne proie. Mais j'ai beau avoir l'air très jeune, il a été frustré. La mine hagarde et anxieuse des parieurs me choquait et je souffrais pour les coqs. Je guettais, sur le visage des spectateurs, une expression de pitié lorsque les pauvres volatiles étaient

cruellement déchiquetés, mais je n'ai pu en surprendre aucune. Je n'étais donc pas fâché de les voir tourmentés d'autre façon eux-mêmes. Ayant ainsi complété ma journée véritablement anglaise, je suis rentré chez moi assez las et désorienté par les mœurs étranges de ce peuple.

Jeudi 16 *décembre*. — J'ai passé ce matin chez le duc, mais il partait pour Amesbury et ne pouvait recevoir personne. J'en ai été quelque peu irrité ; il me tardait de savoir à quoi il avait abouti cette semaine [1]. Je suis resté chez moi toute la matinée à écrire. Macquhae vient de m'annoncer la mort de son élève, fils unique et seule joie de ses parents. Cette nouvelle m'a affecté. Cependant, à la pensée de la vanité de notre existence terrestre, et par l'espoir d'une vie meilleure, je me suis consolé.

Je suis allé chez Louisa dans l'après-dîner. Son frère, un petit noiraud, a surgi. J'aurais voulu l'envoyer à la baie de Honduras! Néanmoins, comme il est tranquille et obligeant, il ne nous a pas dérangés. Elle a fait allusion au goût qu'un homme peut avoir pour la compagnie d'une femme et des injustes soupçons qu'il suscite. Ces propos, vraiment de circonstance, étaient fins et adroits. Nous avons parlé des coutumes des Français et nous les avons loués d'être si experts dans l'art du bonheur.

— Les Anglais, ai-je dit, les accusent de fausseté. Ils ne les comprennent pas. Quand un Français exprime des sentiments chaleureux, ce ne sont que des mots dits pour plaire au moment même. Mais l'Anglais, aux propos toujours froids et flegmatiques, prend toutes ces belles paroles au pied de la lettre. S'il découvre son erreur, il vitupère avec beaucoup d'injustice le Gaulois perfide. Pourtant, quand le Français prend quelque chose à cœur et jure fidélité, il tient son serment. Ah! ceux-là s'entendent à jouir du moment présent! Qu'ils sont vifs, gais, amusants! Vous n'entendez jamais parler, chez eux, de folie ou de suicide. La flamme de leur imagination s'échappe en joyeuses étincelles, tandis que chez les Anglais elle retombe souvent avec lourdeur.

Notre conversation se poursuivit gentiment. Nous parlions de l'amour comme d'une noble passion que la raison ne contrôle point. Mais je ne distinguais pas clairement ses intentions. Elle m'a conté qu'un quidam était venu lui offrir cinquante livres, puis s'était enfui sans mot dire lorsque son frère avait frappé à la porte.

— Dommage qu'il n'ait pas laissé l'argent! lui ai-je dit, et nous avons beaucoup plaisanté sur ces cinquante livres. J'ai inventé une parodie de son histoire, où une vieille dame m'en offrait autant. Je suis resté jusqu'à passé huit heures. Louisa a exprimé l'espoir de ne pas avoir longtemps à attendre ma prochaine visite.

Bien qu'il y ait eu, apparemment, peu de progrès, ce soir dans mes amours, j'ai beaucoup avancé. Nous avons fait plus ample connaissance, je me suis montré un compagnon agréable et mes regards l'ont renseignée sur ma passion.

1. Il s'agit toujours du brevet d'officier que Boswell espérait obtenir.

Vendredi 17 *décembre*. — Je ne me suis engagé dans cette aventure qu'avec l'espoir du plaisir, mais Éros et ses douces angoisses m'ont maintenant blessé au cœur. Je ressens le tendre délire de l'amour. Je suis allé à une heure chez Louisa ; je l'ai trouvée seule.

— Vous avez souhaité avec tant de bonté de me revoir bientôt que me voici, lui ai-je dit. Le temps m'a déjà paru bien long!

D'abord un peu intimidé, je me suis enhardi.

— Puis-je espérer, madame, que vous vivez seule en ce moment?

— Oui, monsieur.

— Et votre cœur est-il pris?

— Non, monsieur.

— Eh bien! moi, je vais vous faire une étrange confession. Je vous le déclare, madame, le mien ne m'appartient plus.

— Vraiment, monsieur?

— Oui, madame, il est à vous.

Qu'elle me semblait douce et belle!

— Je voudrais que vous me permissiez de vous voir davantage et de me faire aimer de vous.

— Allons, monsieur, ne parlons plus de tout ceci.

— Mais, madame, je veux en parler. Sinon, ce serait borner le livre à la préface.

— Justement, monsieur, ce serait dire dans la préface ce qui ne doit figurer qu'au milieu du livre.

Je trouve que je rends beaucoup mieux tout ceci en dialogue.

— Madame, qu'il est heureux pour moi de vous avoir connue! Je vous ai admirée du premier jour où je vous ai vue.

— Oh! monsieur!

— C'est la pure vérité. Ce qui me plaît par-dessus tout, c'est une aimable amie chez qui je puisse aller prendre le thé et deviser gentiment. Je suis très heureux ici.

— Monsieur, vous y serez le bienvenu tant qu'il vous plaira. Tous les soirs, si vous voulez.

— Madame, je vous en suis infiniment obligé.

Tout s'arrange à souhait. Je l'ai quittée de très bonne humeur pour aller dîner chez les Sheridan [1].

Samedi 18 *décembre*. — Je suis allé chez Louisa. J'étais vraiment amoureux. La chaleur de mon cœur enflammait mon visage. Je prenais confiance en moi, et me voyais sous les traits d'un jeune homme à la mode, héritier d'une jolie fortune qui, au sein des plaisirs de Londres, tentait d'obtenir les faveurs de ce délicieux objet de la galanterie, une actrice. J'ai parlé très librement de l'amour.

— Madame, ai-je dit, l'idée d'avoir des relations avec une femme que je n'aimerais pas ne me viendrait pas.

1. Père de Sheridan, le célèbre auteur dramatique.

— En effet, monsieur, a-t-elle dit, vous y trouveriez tout au plus la même satisfaction que les bêtes. Mais ce lien devient réellement estimable quand il s'ajoute à celui des cœurs. Ne me croyez pas pourtant, monsieur, une adepte de Platon.

Cette allusion m'a encouragé.

— Oui, madame, quand cette rencontre se produit, elle est assurément la plus belle chose du monde. Je vous supplie de ne m'accorder vos bontés que si vous estimez que je les mérite.

— Laissez-moi le temps d'en juger, monsieur! (Ici, il me parut honnête et convenable de lui faire savoir qu'elle ne devait pas trop compter sur mes ressources.)

— Madame, ai-je dit, ne pensez pas trop de bien de moi. N'ayez pas pour moi la considération qu'il est d'usage d'accorder à la fortune. Je vis ici dans les limites d'une très modeste pension. Je tiens à honneur de ne pas les dépasser et me vois ainsi obligé à une grande économie.

Elle a fait fort bonne mine à ce discours.

Ce soir, j'ai passé un moment dans la boutique de M. Thomas Davies.

Lundi 20 *décembre*. — Je suis allé chez Louisa après le déjeuner.

— Qu'il a été dur pour moi hier de vous quitter si tôt! lui ai-je dit. Je me sens si heureux auprès de vous.

— Monsieur, vous m'obligez grandement. Mais je me sens, ce matin, de méchante humeur. Une personne professait la plus grande amitié pour moi ; je viens de solliciter son aide et elle me l'a refusée. Il s'agissait d'une bagatelle et j'étais sûre de l'obtenir. Aussi me trouvez-vous fort irritée contre l'espèce humaine.

— De grâce, madame, ne la maltraitez pas toute, à cause d'un seul. Mais quel était ce service, je vous prie? Ne puis-je le savoir? (Elle a rougi.)

— Eh bien! monsieur, on vient de me demander le remboursement d'une dette insignifiante. J'ai fait répondre que cela ne me convenait pas en ce moment, et que je payerais dans six semaines.

A ces mots, je me suis senti perplexe. Je craignais de me laisser entraîner sur une mauvaise pente. Qu'entendait-elle par une bagatelle? Fallait-il me taire? Mais peut-être essayait-elle de sonder ma générosité, de mettre mon amour à l'épreuve... Je me décidai à voir s'il m'était possible de l'aider.

— Puis-je savoir, madame, quelle est cette somme?

— Deux guinées seulement, monsieur.

Étonné et ravi, je sortis ma bourse.

— Madame, je suis tout à votre service, dis-je. Je n'ai sur moi que deux guinées et quelque monnaie, mais tout est à vous. Je vous ai dit que ma rente était mince, j'ai cependant de quoi vivre. Ayons confiance

l'un dans l'autre. Racontez-moi vos petites difficultés et je verrai ce que je puis faire.

Elle prit les guinées.

— Monsieur, je vous suis infiniment obligée. Je vous les rendrai sitôt qu'il sera en mon pouvoir. Était-ce vraiment à vous de me rendre ce service ?

Sa gratitude me réchauffait l'âme.

— Madame, quoique je ne sois pas riche, jusqu'à dix guinées, je suis votre homme. Je me priverais de tout pour être de quelque utilité à celle qui est chère à mon cœur.

Je ne savais trop que penser de cet incident. Tantôt j'y démêlais de l'artifice, je craignais d'être dupe ; tantôt je n'y voyais qu'une circonstance toute fortuite. Elle s'engageait à me rendre l'argent, cela avait bon air. Et dix guinées n'étaient pas une dépense considérable pour me pourvoir en femme tout l'hiver.

J'avais jusqu'alors traité Louisa avec une politesse respectueuse. Je m'étais borné samedi à lui baiser la main. Aujourd'hui, elle chante pour moi. Transporté, je m'élance et l'embrasse avec transport. Elle accueille ce geste avec beaucoup de grâce. J'évite de pousser plus avant pour ne pas avoir l'air de chercher à me rembourser... Je reviens sur le sujet de l'amour.

— Je ne tiens compte de l'opinion des gens que si elle s'accorde avec la mienne, dit-elle.

— En effet, madame, nous n'avons pas à nous soucier des règles arbitraires imposées par le monde.

— Cependant, monsieur, il faut respecter les formes. Moi, la première, dont le pain dépend du public.

— Certes, madame, mais, dites-moi, quand pourrais-je vous présenter mes hommages ? Demain soir ?

— Monsieur, je suis dans l'obligation de passer toute la journée auprès d'une amie souffrante.

— Alors après-demain ?

— Pour une collation, monsieur ?

— Non, non, pas pour une collation ! (Ici je prends un air penaud.) A quelle heure puis-je vous rendre visite ?

— Quand il vous plaira, monsieur.

Je l'embrasse une fois encore et m'en vais, bien aise que cette affaire soit réglée.

J'ai dîné chez les Macfarlane [1]. Soirée pleine de gaîté. Je m'y laisse aller. Erskine et moi, nous descendons ensemble Haymarket, en riant très fort des saillies que nous lançons.

1. Amis de la famille Boswell.

— Erskine, dites-moi, ma compagnie ne vous divertit-elle pas plus que toute autre ? ai-je demandé.

— C'est vrai.

— Et n'ai-je pas le don de vous faire briller ?

— Oui, c'est vous qui tirez le plus de moi, c'est votre nature qui s'amalgame le mieux avec la mienne.

Nous avons pris le thé chez Dempster.

Je suis allé passer un moment avec le capitaine Webster. Les fatigues d'une campagne en Allemagne sont presque incroyables. Il a passé quatorze nuits de suite à la belle étoile, souvent sans presque rien manger. Mais, malgré ces dures épreuves, il n'a jamais regretté d'être soldat.

— Nous sommes parfois réduit au désespoir, m'a-t-il dit. Il m'est arrivé de souhaiter le combat pour pouvoir prendre un peu de repos, même par la mort.

Nous sommes revenus sur beaucoup de vieilles histoires. C'est un compagnon plein d'humour. Ma visite l'a ranimé, m'a-t-il dit, et il m'en a fort remercié.

Mercredi 22 décembre. — Je bavarde avec les sentinelles du palais de Buckingham. L'une d'elles, un vieux soudard, me raconte qu'il a fait toute la dernière campagne :

— A la bataille de Dettingen [1], j'ai vu notre canon tracer dans les rangs des Français une trouée large comme cette allée-ci. (Et il pointe vers Pall Mall.) Ils l'ont comblée en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire !

Les soldats m'ont demandé de leur payer une pinte de bière. Je leur ai parlé des maux de la guerre et de la misère qui s'accroît.

— Pourtant, monsieur, quand Dieu a créé Adam et Ève, il les a bien réussis, dit l'un.

— Hé ! interrompit l'autre, m'est avis qu'il n'a réussi que ces deux-là.

— Bah ! monsieur, si le Créateur refaisait le monde aujourd'hui, il le retrouverait de travers demain. Enfin, un jour, nous ne manquerons plus de rien, nous autres, puisque ceux qui meurent sur le champ de bataille ont la promesse du salut.

J'ai grand plaisir à m'entretenir avec ces gens-là, ils ont des idées très curieuses.

Je suis allé ce matin chez Louisa, rempli de l'espoir d'un prochain bonheur. L'émoi faisait palpiter mon cœur. Mais à ma joie se mêlait tant d'anxiété que je craignais de faire fiasco. J'aurais presque désiré échapper à ce rendez-vous. Je suis entré chez Louisa dans une sorte d'égarement. Son déshabillé lui seyait à ravir. Je ressentais tous les tourments du véritable amour. Je me suis mis à lui parler avec la réserve d'une nouvelle connaissance, et non avec l'aisance et l'ardeur d'un amant. Je lui vantais la bonne tenue de sa demeure, j'ouvrais la porte

1. Victoire des Anglo-Autrichiens sur les Français en 1743. (N. D. T.)

de sa chambre à coucher, je regardais à l'intérieur. Puis je me suis assis à côté d'elle, tout mélancolique. J'aurais donné beaucoup pour disparaître.

Nous avons parlé de religion.

— Ceux qui ne croient pas révèlent leur peu de discernement, a-t-elle dit.

— Quant à moi, madame, je mets l'adoration de l'Être Suprême au rang des plus grandes jouissances. Je ne voudrais pour rien au monde perdre la foi. J'ai lu des livres qui m'ont ébranlé, mais je suis revenu avec bonheur à mes premières croyances.

— Et que pensez-vous, monsieur, du témoignage des Écritures qui ont résisté à l'épreuve des âges ?

— Êtes-vous catholique romaine, madame ?

— Non, monsieur, quoique certaines pratiques de cette religion, en particulier la confession, me plaisent beaucoup. Non que je pense que le prêtre puisse remettre les péchés ; mais l'idée que l'on aura à se confesser à un digne ecclésiastique doit rendre plus attentif à ce qu'on fait.

— Madame, ai-je dit, je ne voudrais rien vous demander que vous eussiez du regret à avouer. J'ai des principes très arrêtés en matière de galanterie et je n'ai encore jamais poussé une femme à faire ce qui la pourrait tourmenter ensuite. Si elle croit commettre un péché, je n'insiste point.

Louisa m'a ensuite posé sur mes liaisons des questions que j'ai poliment éludées.

Je me suis rapproché d'elle et me suis mis à lui parler tendrement. Mais, terrassé par l'amour, je me suis écrié :

— Je suis trop malheureux !

Je me sentais si ridicule que j'ai voulu partir. Soudain, tandis que je prenais amoureusement congé d'elle, mon désir s'est réveillé je me suis rassis et ai commencé à la supplier.

— Rappelez-vous, madame, vous m'avez dit que vous ne vous contentiez pas de l'amour platonique. Je vous en conjure, montrez-moi quelques bontés ! Vous m'avez affirmé être au-dessus des coquetteries de votre sexe ! (Ayez toujours l'air de croire une femme supérieure aux autres femmes !) Je vous adore !

— Mais, voyons, cher monsieur (je la presse contre moi et l'embrasse à petits coups), reprenez votre calme ! C'est une chose qui demande réflexion, voyons !

— Pour tout autre, peut-être, madame, mais pas pour moi. Si j'ai peu d'argent, ma réputation est irréprochable et je puis vous offrir un fort bon caractère et beaucoup d'honnêteté. Tant de bonne foi ne mérite-t-elle pas une récompense ?

— Mais, monsieur, donnez-moi le temps de me ressaisir.
— Eh bien, madame, quand puis-je revenir?
— Vendredi, monsieur.
— Mille remerciements!

Je l'ai quittée et, tout joyeux, je suis retourné à mon pain et à mon fromage. Puis je suis allé bavarder un moment avec Webster.

Vendredi 24 *décembre*. — Je suis allé présenter mes hommages à Louisa.

— J'ai été bien malheureuse depuis votre départ, m'a-t-elle dit. J'ai pensé constamment à ce que je vous avais dit. Une telle liaison me ferait beaucoup souffrir.

— Serait-ce que je vous déplais, madame?

— Mais non, monsieur! Je parlerais de même à un duc.

— Alors, madame, pour quelles raisons?...

— A vous dire vrai, monsieur, j'ai des appréhensions fort pénibles. La chose pourrait se savoir, des complications survenir. Réfléchissez, monsieur! Votre bon sens me donnera raison. Vous risqueriez, si je vous écoutais, de trouver à vos prochaines visites une femme malheureuse et inquiète.

Troublé, je ne savais que dire. Enfin j'ai accepté de réfléchir jusqu'à dimanche. Je suis rentré dîner dans un grand abattement. Cependant je me suis ressaisi, et me voici parti, en grande tenue, pour Northumberland House. Il faut, dans l'état où je suis, un certain courage pour sacrifier un ou deux shillings à s'en aller faire le petit-maître. Pourtant, je vois là une dépense bien placée.

Samedi 25 *décembre*. — J'ai mal dormi la nuit dernière. Je désirais Louisa à la folie. Je me disais qu'elle n'éprouvait rien pour moi et que je serais méprisable à mes propres yeux si je ne réussissais pas à la gagner. Je me suis réveillé aujourd'hui mieux disposé. C'est Noël. Ce jour m'inspire toujours les sentiments les plus doux. Je suis allé à l'église Saint-Paul. Dans ce temple magnifique, j'ai adoré avec ferveur le Dieu de bonté et de miséricorde. L'évêque d'Oxford prêchait sur ce texte : « Je vous annonce une grande joie. »

Vendredi 31 *décembre*. — Ma visite chez Louisa. Que nous le voulions ou non, la conversation en revient toujours à l'amour. Elle fait allusion à l'une des conséquences fâcheuses que peut avoir une liaison.

— Sans doute, madame, songez-vous à l'apparition possible d'un tiers? Eh bien, certes, s'il naît, il faudra prendre soin de lui. J'ai sur ce point, quant à moi, les principes les plus stricts.

— Bien, monsieur, soupire-t-elle, avec une douce satisfaction. Mais n'en parlons plus.

Je vais chez les Sheridan. Ils m'avaient invité à prendre le thé et à écouter la lecture de *la Découverte*, une nouvelle pièce de madame She-

ridan. Ils la lisaient à deux. J'ai eu du plaisir à l'entendre. Il y avait aussi un certain capitaine Jephson, petit homme gaillard, doué d'un étonnant talent d'imitation, et le colonel Irwin, élégant et bien fait. Le colonel a fort bien raconté quelques petites histoires. D'autres gens sont arrivés, et un souper fin a clos agréablement la soirée. Mais je n'ai été qu'un piètre convive, intimidé et silencieux.

Mardi 4 *janvier*. — Louisa m'annonce qu'elle viendra passer la nuit avec moi quand elle sera sûre de ne point avoir à jouer le lendemain. Comme il n'y a pas de spectacle le dimanche, le samedi lui paraît indiqué.

— Mais, monsieur, dit-elle, cela ne vous entraînera-t-il pas à des dépenses? J'espère que vous me les pardonnerez.

Il y avait dans cette question une bonté et une délicatesse qui me charmèrent.

— Non, madame, cela ne peut être une grande dépense et je puis épargner ailleurs pour avoir l'argent nécessaire.

Je me rappelle que, pendant mon premier séjour à Londres, il y a deux ans, j'avais laissé une guinée à M. Meighan, le libraire catholique de Drury Lane, et qu'il me redoit la monnaie. Je recouvre ainsi cinq shillings et six pence qui ne me causent pas une petite satisfaction. Je décide sur l'heure de manger, de boire et de me réjouir. Je vole à l'estaminet et commande du pain, du fromage et du tafia.

Un vieillard, le visage marqué par la détresse, est assis près du feu. C'est un journalier sans emploi, du nom de Michael Cholmondeley. Il s'est offert pour un penny de bière et la boit en mangeant un croûton de pain ramassé dans la rue. Je lui fais servir sur-le-champ une portion semblable à la mienne. Il me raconte alors qu'il a été dans sa jeunesse un mauvais sujet; il s'est sauvé à Londres, y a travaillé quelque temps et, enfin, dénué de tout, s'est vendu pour sept ans comme esclave dans les colonies.

— Par ma foi, dis-je, l'extraordinaire aventure! Combien vous a-t-on acheté?

— Vingt livres.

— Quelle sorte de vie aviez-vous là-bas?

— Oh! très bonne, monsieur. Beaucoup de viande, beaucoup à boire et seulement cinq heures de travail par jour.

Il est rentré, son temps fini, et a fait en gabare plusieurs voyages en France et en Espagne. Pauvre vieux! Estropié par diverses chutes, il se trouve souvent sans feu ni lieu, même par le temps le plus rigoureux. Je lui ai payé son repas et lui ai donné un penny. Qu'un homme aussi misérable puisse continuer à vivre, me stupéfie. Mais je ne suis qu'une faible créature. Je me soumets à la volonté de Dieu et j'espère la comprendre un jour.

Je m'avise alors d'un endroit où nous pourrions nous rendre sans danger, Louisa et moi. Je vais au Lion Noir trouver mon bon ami Hay-

ward. Je lui dis que je me suis marié et que ma femme doit me rejoindre à Londres samedi. Nous coucherons chez lui jusqu'à ce que je trouve un logement. Le roi de Prusse [1], dans l'un de ses poèmes, dit que la volupté inclut tous les vices. Une chose, du moins, est certaine : on ne peut nouer une liaison sans mentir. Mais le proverbe le dit, tout est permis à la guerre comme en amour. Voilà qui me convient, moi qui suis un amant et espère devenir un soldat! Aucune maison décente ne nous recevrait, sauf en qualité d'époux. Et, à vrai dire, c'est bien ce que nous sommes, pour un temps, si l'on considère l'union des cœurs. Tout s'arrange vraiment facilement ici. En Écosse, ce serait impossible, nous nous trouverions mariés sans recours [2]... Je rentre dîner. Comme je pense que mon régime maigre m'a affaibli, je me décide à en changer. J'ai des idées noires cet après-midi. Je suis resté enfermé chez moi. Je haïssais tout, même Londres! Oh! pitoyable absurdité. Rien ne m'apparaissait sous un beau jour. Je me suis borné à me résigner et à attendre que cela passe.

Mardi 11 *janvier*. — Je m'étonne d'avoir pu oublier de mentionner vendredi dernier un événement aussi important pour moi que le paiement de ma pension. Il m'a ravi. Je posais et reposais les pièces brillantes sur la table, je les comptais et les recomptais, je les alignais en pelotons comme des gardes, je les disposais en arabesques. Un écolier n'aurait pas été plus enchanté de ses prunes confites que moi de mes guinées.

Je viens d'avoir un doux entretien avec ma chère Louisa. Tout est arrangé. J'ai passé chez Hayward samedi matin pour l'informer que nous ne viendrions pas cette nuit-là, mais la semaine suivante, sans pouvoir lui préciser le jour, avec l'espoir de trouver quand même un lit. Le moment me paraît venu de dire ici un mot du passé de Louisa. Elle est née à Londres de fort honnêtes gens. Mais, élevée trop sévèrement, elle s'est sauvée pour faire un mariage inconsidéré. Elle a été obligée de monter sur les planches et a joué en province avec diverses compagnies. Son mari, un fort méchant homme, lui a fait mener une vie d'enfer. Un jour, découvrant que leur union n'était pas légale, ils se sont séparés d'un commun accord, et elle a été engagée à Covent Garden.

Je dîne au Strand avec Coutts, mon banquier. Un dîner entre Écossais, fort amusant et abondant. Les propos sont gaillards. Je prends le thé avec mon frère et rentre chez moi, calme, serein et transporté de joie à l'idée du lendemain.

12 *janvier*. — Je vais aux Arcades à l'heure convenue. J'y fais les cent pas dans une attente tremblante. Enfin ma charmante compagne apparaît. Je l'entraîne immédiatement vers une voiture de louage que j'avais retenue. Je baisse les rideaux et nous partons pour les lieux destinés à nos délices.

1. Frédéric II.
2. En Écosse, il suffisait à un couple de se reconnaître mari et femme en présence de deux témoins pour être marié légalement.

Pour nous donner l'air d'arriver de voyage, nous avons fait un rouleau de nos vêtements de nuit, de nos mouchoirs et autres menus objets. Quelques biscuits aux amandes, des macarons comme on les appelle à Londres jouent les provisions de route. Au Lion Noir, on nous introduit au salon comme n'importe quel couple honorable. J'ai jugé bon de dissimuler mon nom (que les gens de la maison n'ont jamais entendu) et j'ai pris celui de M. Digges. On nous conduit à la chambre même où Digges a dormi. Je dis que mon « cousin », je l'appelle ainsi, se porte à ravir. Je commande un souper fin et du vin afin que Cérès et Bacchus prêtent secours à Vénus.

Deux tantes de Louisa l'ont emmenée en France quand elle était petite. Elle parlait autrefois le français aussi couramment que l'anglais. Nous nous y essayons, et nous décidons que, pour faire des progrès, nous le parlerons et le lirons tous les jours ensemble. Je lui demande si nous n'avons pas tout à fait la mine de deux époux.

— Non, dit-elle, nous sommes trop tendres.

Il n'est pas étonnant qu'après une expérience aussi déplorable elle ait une si triste idée du mariage. Elle a inventé un joli motif pour un cachet : on y voit un cœur doucement réchauffé par la flamme de Cupidon ; survient Hymen qui l'éteint brutalement de sa torche.

— Je me sens tout en émoi, avoue-t-elle.

— Vraiment, nous sommes parfois rebelles à la raison, dis-je.

— Rien ne devrait nous inspirer de frayeur, et cependant, nous en ressentons tous les deux.

— En fait, je n'ai pas, quant à moi, entièrement perdu ma présence d'esprit.

Je me lève pour l'embrasser, et comme, aujourd'hui, je ne doute pas de mes qualités d'amant, j'en plaisante :

— Voyez-vous que ma peur fût si grande que nous nous relevassions comme nous nous sommes couchés !

Un regard pudique réprouve ce langage osé. Tout près de nous, les cloches de l'église Sainte-Bride sonnent leur joyeux carillon.

— Les cloches de la cour de Cupidon sonneront cette nuit, dis-je pour célébrer notre union.

Nous soupons et nous vidons gaiement quelques verres. Puis la servante vient garnir le lit de draps bien secs. Je contemple ma belle conquête ; Louisa a juste vingt-quatre ans, elle est plutôt grande, bien faite, elle a un joli visage et un regard d'une langueur enchanteresse. Elle s'habille avec goût. Elle a du bon sens, de la bonne humeur, de la vivacité et tout à fait l'air d'une femme de bonne compagnie. Je m'attarde un instant sur ce sujet exaltant, émerveillé à la pensée qu'en ce moment même une femme aussi séduisante est à moi et que, sans aucun motif d'intérêt, elle m'a suivi dans cette auberge, et a accepté de partager ma couche.

Quand la servante a quitté la chambre, je l'étreins passionnément et la conjure de ne plus retarder l'instant de la félicité. Elle refuse de se dévêtir devant moi, me prie de me retirer et de lui envoyer une des femmes de chambre. Je vais gravement demander à la servante de monter auprès de madame Digges. Je prends alors une bougie et sors dans la cour. La nuit est très sombre, très froide. Je m'expose pendant quelques minutes aux rigueurs de la saison et j'imagine les privations les plus terribles, afin de pouvoir passer de ces lugubres pensées aux sensations les plus délicieuses. Je commande alors un bol de vin chaud, fortement épicé, et prie qu'on nous le monte dans notre chambre.

J'entre sans bruit et, en proie à un tendre délire, je me glisse dans le lit ; je suis aussitôt attiré par deux bras de neige et serré sur un sein de lait. Ciel, le beau déchaînement de caresses ! Le rideau amical de la nuit cache nos rougeurs. Louisa est folle de moi. Elle trouve que mes prouesses tiennent du prodige.

Je n'ai consenti à ce que nous goûtions le calme du somme qu'après qu'elle m'en eut prié à maintes reprises. Enfin, nous avons sombré dans les bras l'un de l'autre. La saveur épicée du vin m'a semblé fort rafraîchissante. Le mélange exquis de pudeur et de sensualité de Louisa a vivement aiguisé mon plaisir. En fait, je ne pouvais empêcher mon imagination vagabonde d'évoquer avec force les étreintes de quelques autres femmes. Je doute que ce fût bien loyal. Mais la comparaison était tout à l'avantage de Louisa. Elle était lasse, me dit-elle, au point de ne pouvoir bouger ni bras ni jambes. Elle m'a conjuré de ne pas la mépriser ; elle espère que mon amour ne sera point trop éphémère. J'ai dépeint cette nuit de mon mieux. L'image en est pâle ; mais il n'y a pas de doute, je suis fait pour la volupté.

Jeudi 13 *janvier*. — Nous sortons d'un doux sommeil après les lascives fatigues de la nuit. Je me lève entre neuf et dix, et je me promène jusqu'au lever de Louisa. Je fais les cent pas dans Fleet Street, tout en pensant à Londres, siège du Parlement et siège du plaisir, et je me prends pour un des beaux esprits libertins du temps du roi Charles II. Je rentre alors déjeuner. Puis, laissant Hayward à son regret de ne pas nous garder plus longuement, nous appelons un fiacre et nous nous rendons à Soho Square, où Louisa a des visites à faire. Nous nous séparons alors. Ainsi cette conquête est achevée à ma plus grande satisfaction. Je me retrace avec délices les étapes de l'intrigue jusqu'à sa consommation. Me voilà tranquillisé puisque ma belle est à moi. La dépense s'est montée à dix-huit shillings au total.

Je vais chez Louisa et feins d'être surpris de son absence. Puis je passe à Drury Lane voir M. Garrick. J'étais allé plusieurs fois lui rendre visite chez lui sans jamais le trouver. Il me reçoit avec beaucoup de politesse et même de bonté.

Vendredi 14 *janvier*. — Je prends le thé chez Louisa. Un des plus petits hommes que j'aie jamais vus s'y trouve et elle fait plusieurs plaisanteries à ses dépens. Je vais le soir chez Lady Northumberland. Réunion très nombreuse où je retrouve des connaissances. Je suis très à l'aise. Je parle beaucoup. Une personne de qualité que je connais quelque peu s'approche de moi. Je lui donnerai le nom de Lady Mirabel. Voici les propos que nous échangeons.

LADY MIRABEL. — Vous ne jouez pas, monsieur Boswell?

BOSWELL. — Non, madame, je ne joue jamais. Pourtant je me plais beaucoup ici. Il me suffit pour m'amuser de regarder autour de moi. Pour se trouver heureux ainsi, madame, il faut être fort stupide ou d'une intelligence au-dessus de l'ordinaire.

LADY MIRABEL. — Certes, monsieur, il faut être très intelligent.

BOSWELL. — Eh bien, madame, je crois que je me suis fait comprendre. Mais ne trouvez-vous pas les réunions de gens de qualité bien mornes? Il semble que les hommes et les femmes n'aient rien à se dire. Ils s'adressent si rarement la parole.

LADY MIRABEL. — Très juste. Mais, quand ils se parlent, c'est pour une bonne raison.

BOSWELL. — Bravo! Elle est en effet excellente. Mais le sentiment leur fait défaut.

LADY MIRABEL. — Aussi leurs liaisons ne durent-elles qu'un hiver. Il en va tout autrement à l'étranger.

BOSWELL. — Je vous dirai, madame, que je m'ébats dans cette ville comme un poulain sauvage.

LADY MIRABEL. — Eh bien, monsieur, pourquoi ne viendriez-vous pas faire un tour dans mes écuries, parmi d'autres?

BOSWELL. — Madame, j'aurai certainement ce plaisir.

Je déduis de cette conversation et des regards de la dame qu'une intrigue ne lui déplairait pas. Lady Mirabel, une veuve dans la trentaine, jouit d'une fortune suffisante pour vivre largement. Sans être jolie, elle a grand air et elle est fort aimable. Bref, que je réussisse ou non, l'aventure pourrait être amusante.

Dimanche 16 *janvier*. — J'entends le service divin et le sermon de la nouvelle église du Strand. Ils me délivrent peu à peu de mes sombres pensées. Comme, en ce moment, je fuis les enfantillages et ne veux voir que des Anglais, je ne suis pas allé chez Lady Betty depuis le 6 janvier. Les Macfarlane pourraient s'offenser d'une si longue absence sans excuse valable, je me rends donc chez eux en sortant de l'église et je les trouve à table. Ils me font très bon accueil.

— Ne m'en voulez-vous pas d'avoir vagabondé si longtemps sans vous donner signe de vie? dis-je.

— Nullement, répondent-ils. Nous avons maintenant l'explication de toutes vos bizarreries : elles font partie de votre plan!

Et ils ajoutent que je serai toujours le bienvenu. Je réponds que l'absence me les fait apprécier davantage. Et vraiment, aujourd'hui ils me plaisent plus que jamais.

Puis je me rends chez Louisa qui me permet les rites de l'amour avec la plus grande complaisance. Pourtant ma flamme a bien diminué. Je ressens une certaine froideur à son égard, je lui trouve une affectation qui m'offusque. Voilà une forte preuve de mon naturel inconstant et je plains celle qui m'épousera... Non, c'est mal raisonner. Un amour licencieux, enfant de la seule passion, ne peut espérer la continuité. Parfois le plus faible souffle du vent suffit à l'éteindre, mais une estime raisonnable, basée sur de bons motifs, a toutes les chances de durer, d'autant plus qu'elle est soutenue par l'opinion du monde et bien d'autres considérations. Louisa et moi, nous commençons nos lectures françaises. Le livre est un petit ouvrage de galanterie, intitulé *Journal amoureux*. C'est elle qui prononce le mieux, c'est moi qui traduis le plus correctement. A nous deux, nous nous en tirons fort bien.

17 *janvier*. — Je ressens aujourd'hui la crainte injustifiable d'un mal inattendu. Je n'ai pas fréquenté d'autre femme que Louisa. Je chasse donc ces vaines frayeurs, ces appréhensions gênantes. J'arrive chez ma belle, fort et puissant. Elle se montre tendre à ravir et soupire :

— Qu'adviendrait-il de moi si je vous perdais à présent?

Je dîne chez Lady Betty. Je lui dis que je suis parfois obligé de réduire nombre de mes occupations. « Il ne faut jamais rien réduire, dit Erskine, même pas les dettes. » La gaîté règne. Ils se déclarent ravis que le dîner chez eux fasse désormais partie de mon plan.

Je les quitte à cinq heures pour aller chez Sheridan. Une petite parenthèse est ici nécessaire. Madame Sheridan m'a demandé le mois dernier d'écrire un prologue à sa nouvelle comédie. « Les bons poètes se font si rares! » m'a-t-elle dit. S'ils avaient été en bons termes avec Johnson, ils se seraient adressés à lui. Après ce préambule, son recours à moi m'a naturellement beaucoup flatté. Elle a ajouté : « Peu de poètes ont assez de jugement et de détachement pour supporter une critique impartiale de leurs vers! » Je l'ai assurée qu'elle n'avait pas à redouter de me fâcher, que ces choses-là ne me touchaient pas.

Jeudi 20 *janvier*. — Je me lève tristement, après un repas fort troublé par l'infection qui brûle dans mes veines, l'anxiété et l'irritation dont bouillonne mon cœur. Quoi! Cette femme belle, intelligente, aimable! La corruption peut-elle se loger dans un corps si parfait? Celle qui m'a exprimé des sentiments si délicats, une amitié si sincère, peut-elle m'avoir

traité avec tant de bassesse et de cruauté? Mais peut-être ne se sait-elle pas malade?... Non, non, elle a bien eu l'intention de faire de moi sa dupe. Je me rappelle maintenant que le jour du Lion Noir, elle m'a montré une facture de trente shillings, sans doute avec l'espoir que je la payerais. Mais j'ai eu trop de prudence, et elle, pas assez d'effronterie, pour que ma générosité fût remise à l'épreuve si tôt après mon prêt de deux guinées. Aurais-je été berné par une gourgandine, moi qui ai eu sans dommage des liaisons si flatteuses? J'aurai donc à garder le lit pendant des semaines, souffrant cruellement, privé de tous les conforts et de tous les plaisirs de la vie; je verrai mes pauvres poches drainées par des dépenses inévitables, je ne me promènerai plus (du moins de longtemps) joyeux et dispos, dans le parc avant le déjeuner; je ne verrai plus à la parade les gardes étincelants; je ne goûterai plus aucun de ces charmants amusements! Je serai empêché de faire la cour à Lady Mirabel ou à toute autre dame de qualité. Hélas! hélas! la maudite affaire! que mon sort est malheureux! Je ruminais ma mélancolie sur ce ton plaintif. L'idée me vint de m'adresser à un empirique qui me guérirait vite et à bon compte, mais la crainte d'être incomplètement remis, d'avoir le sang infecté, fut trop forte. Je pris ma résolution d'aller voir Douglas que je sais habile et soigneux. Quoique ma bourse dût en pâtir, la santé a trop d'importance, et je pouvais économiser sur d'autres objets. J'y fus donc et il m'invita à déjeuner [1]...

Ainsi s'est terminée ma liaison avec la belle Louisa, dont je m'étais tant flatté et dont j'espérais au moins un hiver d'amour sans danger. C'est vraiment dur. Je ne peux pas même dire que je ferai plus attention une autre fois, comme ces jeunes gens qui se font attraper au b... Je n'ai commis aucune imprudence, ce sont les risques de la guerre.

Je vais à Drury Lane voir M. Garrick. Il me témoigne une bonté incroyable.

— Monsieur, dit-il, vous deviendrez un très grand homme.

Jeudi 3 février. — Je ne suis pas aussi bien qu'hier. Je me sens morose. Cette traîtresse de Louisa mérite d'expier sa dépravation. Je lui adresse donc le billet suivant :

Madame,

Mon chirurgien me réclamera bientôt cinq guinées pour m'avoir soigné. Je me vois donc obligé de vous rappeler la petite somme que vous avez reçue de moi, il y a quelque temps. Vous ne pouvez pas avoir oublié comment je vous l'ai prêtée. Je n'ai pas payé vos faveurs, je ne vous ai pas fait la « charité ». Vous m'avez emprunté ces deux guinées et expressément promis de me les rendre. Je compte recevoir cette somme avant samedi en huit.

J'ai été très malade, mais je ne m'abaisserai pas à vous le reprocher. Ce ne serait pas digne de moi. Si une longue carrière de perversité ne vous

1. Ici Douglas indique à Boswell comment il doit se soigner.

a pas complètement endurcie, vous êtes assez punie par la considération de votre bassesse, de votre fausseté, de votre corruption de corps et d'esprit. N'appelez pas malchance ce qui n'est qu'une suite de votre indignité. Je ne veux pas de faux-fuyants. Je ne veux pas de lettres. Envoyez-moi l'argent sous pli cacheté. Je n'ai rien de plus à vous dire.

JAMES BOSWELL.

Voici pour elle une pilule un peu difficile à avaler. Je me demande pourtant si le procédé est bien élégant. Quoi qu'il en soit, si je reçois cet argent (ce qui n'est guère probable) il me rendra grand service et, pour une créature de cette espèce, le point le plus sensible est la bourse. Il semble peut-être trop vindicatif, mais, tout bien considéré, je ne fais que sacrifier sur l'autel de la Justice une victime qui le mérite.

On jouait aujourd'hui pour la première fois la comédie de madame Sheridan, *la Découverte*. Or Dempster, Erskine et moi, nous avons décidé d'assister à toutes les premières. Je vais donc m'aventurer au dehors malgré le risque d'une rechute. J'ai eu ce matin la visite du lord avocat et celle du docteur Pringle, si bien que l'on a pu voir en un jour deux équipages à ma porte. J'ai dit au lord avocat que je ne pouvais me passer d'un emploi, et que, si je ne parvenais pas à entrer aux gardes, je retournerais en Écosse servir sous ses ordres ; mais que dans l'intervalle je voulais tout voir à Londres, et peut-être vagabonder quelque temps en France et en Italie.

A trois heures, j'avale une tarte aux pommes, j'enfile deux paires de bas, deux chemises et une houppelande, et, ainsi, prémuni contre les intempéries, j'entre dans une chaise à porteurs et me fais conduire à Drury Lane. Je rejoins mes compagnons à la taverne Rose, et nous sommes au parterre à quatre heures. Comme ils n'ont pas dîné, ils posent leur chapeau à ma droite et à ma gauche et je garde leur place. Qu'il est amusant de me trouver transporté de ma chambre de malade au théâtre rutilant et doré! Je m'applique à me mettre dans l'humeur d'un spectateur. La chance veut que le docteur Goldsmith vienne s'asseoir juste derrière moi. Je renoue connaissance avec lui, et il consent à rester à cette place toute la soirée. Sa conversation réveille en moi la curiosité proche de la dévotion que m'inspirent ici les gens de lettres.

Jeudi 10 *février*. — Une femme de chambre de Louisa dépose ce matin un paquet cacheté avec le plus grand soin. Il porte la mention : « A remettre en mains propres », mais mon nom n'y figure pas. Je l'ouvre et trouve mes deux guinées renvoyées sans un mot. J'en éprouve une sorte de confusion. Mon tendre cœur s'apitoie. Je me demande si je n'ai pas agi trop durement. Je pousse la sottise jusqu'à envisager de lui renvoyer son argent avec une lettre d'excuses. Il y a trop en moi de ce que Shakespeare appelle « le lait de l'humaine tendresse ». Je relate la chose à Dempster. Il n'y voit qu'un noir artifice de la belle. Je décide

de n'y plus penser et je me réjouis d'avoir deux guinées sur lesquelles je ne comptais plus.

Dimanche 13 *février*. — Une terrible journée! Nul de mes amis n'a pu sortir pour me venir voir. J'ai ruminé toute la matinée des idées noires. Le soir, mon esprit s'est éclairci. Je me sentais gai, animé, en veine de composition. Je me suis beaucoup amusé à écrire divers essais fantaisistes. Par ma foi, l'esprit humain est étrange : je le vois par le mien. J'ai été, dans l'espace de quelques heures, un triste, un lamentable, un ingénieux et un heureux mortel, le tout sans intervention d'aucune cause extérieure, à l'exception du thé vert, remède bien doux en pareil cas. Il m'a souvent apporté l'apaisement. Mon goût pour le thé est tel que je pourrais disserter à l'infini sur ses vertus.

Jeudi 24 *février*. — Cet après-midi, je me sens plein d'entrain et d'ambition. Je n'arriverai à acquérir de l'importance que dans mon propre pays où ma famille et mes relations m'aideront. Le droit est pour moi la voie la plus sûre de l'avancement. Si j'entre au barreau écossais, j'aurai tôt fait de trouver un bon poste, et, comme cette réclusion m'a prouvé que je suis capable de supporter le travail sédentaire, je pourrai réussir dans les affaires. Cela me permettra de voyager pendant mes vacances, de me rendre utile, de servir mes amis par mon influence dans le comité, et de combler mon père de joie. Le destin, je le vois bien, semble me pousser vers le droit. C'est par lui que s'est élevée la famille d'Auchinleck. Je serai bientôt nommé avocat suppléant pour le circuit [1] et, selon toute probabilité, fait baron de l'échiquier. Je jouirai ainsi, à la fois, de la considération publique et d'une vie agréable — *Otium cum dignitate*. Jusqu'ici, j'avais le tort d'attribuer à tous les avocats la mauvaise éducation et la raideur des presbytériens, alors que beaucoup d'entre eux sont fort distingués. Je pourrai déployer l'esprit et l'humour de Sir David Dalrymple, la jovialité de Duncan Forbes, la fantaisie du baron Dalrymple, l'opulence du baron Maule et les goûts raffinés du baron Grant, écrire des livres comme Lord Kames, être un petit-maître comme M. James Erskine et avoir un bel équipage. J'aurai une bonne et agréable épouse, de beaux enfants, une maison parfaitement tenue. Je montrerai à tous ces jeunes avocats, vulgaires, ennuyeux, besogneux, comme il est facile avec quelques dons supérieurs de l'emporter sur eux. Je les tiendrai à distance, je m'entourerai de quelques amis, et, avec Johnston, je jouirai confortablement de la vie. Je fréquenterai la chapelle anglicane. Bref, je mènerai une existence des plus enviables.

JAMES BOSWELL

(TEXTE FRANÇAIS DE MADAME E. R. BLANCHET. *Copyright by* Hachette.)

1. Cession ambulante du tribunal. A cette époque, en Écosse, la cour de Justice se déplaçait. (N. D. T.)

IL Y A CINQUANTE ANS

L'ANAPHYLAXIE ÉTAIT DÉCOUVERTE

par PASTEUR VALLERY-RADOT

C'EST à deux savants français que l'on doit la découverte de l'anaphylaxie dont on vient de célébrer le cinquantième anniversaire à la Sorbonne.

Lorsque, en 1901, le yacht du Prince de Monaco, amarré dans la baie de Toulon, leva l'ancre, qui donc aurait pu se douter que les physiologistes, Richet et Portier, montés à bord pour faire des études océanographiques, allaient, quelques mois plus tard, doter la science d'une des plus grandes découvertes biologiques des temps modernes?

Après avoir traversé la Méditerranée, le *Princesse-Alice-II*, sortant du détroit de Gibraltar, entrait dans l'Atlantique. Il se dirigeait le long des côtes du Maroc et du Rio de Oro vers les îles Canaries où le climat est si doux qu'on les appelait jadis les îles Fortunées. Puis le bateau descendit vers les îles du Cap-Vert. Au large de cet archipel, les deux savants, las sans doute des sondages en eaux profondes, un jour, pour se distraire, eurent l'idée d'étudier le poison que contiennent ces étranges petits animaux transparents et irisés qui flottent sur l'eau, surmontés d'une vésicule à gaz : les zoologistes les appellent *physalies* et les marins les désignent plus poétiquement sous le nom de *frégates*, en raison d'une crête qui, au-dessus de la vésicule, fait l'office de voile. Malheur à celui qui touche leurs tentacules, longs de trois mètres et plus, plongeant dans l'eau de la mer! Une cuisson douloureuse, suivie d'urticaire, lui fera regretter son geste.

Physiologistes, que pouvaient faire nos deux savants, sinon expérimenter la toxicité de ces tentacules sur les animaux qu'ils avaient recueillis dans leur laboratoire flottant? A des lapins, à des canards et à des pigeons ils en injectèrent un extrait aqueux. Cet extrait, d'une jolie coloration bleue, provoqua chez les pigeons injectés une sorte d'hypnose, d'où le nom d'*hypnotoxine* qui fut donné à ce principe toxique. Mais le *Princesse-Alice* allait bientôt entraîner les deux chercheurs loin des îles du Cap-Vert. Adieu les frégates, leurs voiles et leurs tentacules! Richet et Portier, pour continuer ces études, durent trouver en France quelque animal qui se rapprochât des physalies. Ils eurent l'idée de faire venir de l'aquarium de Roscoff des *actinies* ou *anémones de mer*, qui peuplent

l'océan sur les côtes de Bretagne. Ce sont des êtres curieux, de forme cylindrique, fixés par une sorte de ventouse sur les sables ou les rochers du fond de la mer. Ils sont pourvus, à leur extrémité supérieure, d'une bouche ovale, entourée de tentacules, organes de défense et de capture. Ces tentacules sont aussi urticariants que ceux des physalies. D'une teinte rouge brique ou d'un bleu céleste ou encore d'une blancheur immaculée, certaines variétés de ces anémones de mer portent les jolis noms d'actinies *florides*, d'actinies *élégantes* ou encore d'actinies *impatientes*. On imagine combien Charles Richet, poète autant que savant, dut être charmé par la forme et la couleur de ces êtres, à la fois fleurs et animaux.

Les tentacules de ces actinies furent mis dans la glycérine ; l'extrait ainsi préparé fut appelé *actinotoxine* ou *actinocongestine*. Il permit les fameuses expériences qui conduisirent à la découverte d'un phénomène qui allait à l'encontre de toutes les notions admises. Injectait-on une petite dose d'actinocongestine à un chien, l'animal demeurait indifférent ; mais, injectait-on, quinze ou vingt jours après, au même chien, une dose d'actinocongestine, même infiniment plus faible, quelques secondes après sa respiration devenait haletante, il pouvait à peine se traîner, se couchait sur le flanc, était pris de diarrhée et de vomissements sanguinolents ; sa sensibilité était abolie ; bientôt il mourait.

Cette expérience montrait la possibilité de créer chez le chien un état contraire à celui de la protection : l'animal, au lieu d'avoir été *immunisé* par la première injection, avait été, au contraire, *sensibilisé*.

Le 15 février 1902, dans une Note à la Société de Biologie, Richet et Portier rapportèrent cette étonnante propriété, dont est doué un venin, de « sensibiliser » l'animal. Ils appelèrent cette propriété, à l'opposé de l'immunité, *anaphylaxie* (c'est-à-dire *contraire de protection*).

Le drame anaphylactique se joue en trois actes : l'injection, dite injection préparante ou sensibilisante ; le temps de latence, de deux semaines environ, au cours duquel l'animal fabrique dans son organisme des « anticorps » vis-à-vis de la substance injectée ou « antigène » ; enfin l'injection déchaînante, qui met en conflit l'antigène et l'anticorps : ce conflit détermine un choc, souvent mortel.

Cette découverte de Richet et Portier traçait aux recherches des biologistes une voie toute nouvelle. Les travaux d'Arthus, de Theobald Smith, d'Otto, de Rosenau allaient bientôt montrer que l'anaphylaxie pouvait s'observer, non seulement avec des substances toxiques, mais aussi avec des sérums et des protéines variés, dépourvus de toxicité, et que de nombreuses espèces animales, en particulier le cobaye et le lapin, pouvaient être *sensibilisées*. Le phénomène découvert par Richet et Portier avait donc une portée générale : à côté de l'immunité, il fallait tenir compte d'un phénomène apparemment inverse, l'anaphylaxie.

Aujourd'hui, après les innombrables recherches effectuées depuis

cinquante ans dans le sillage de la découverte de Richet et Portier, l'anaphylaxie a pris une importance dont il est impossible d'apprécier l'ampleur, tant son domaine ne cesse de s'étendre.

***

La médecine humaine, à son tour, a singulièrement bénéficié de la découverte de Richet et Portier. Combien de phénomènes, jadis mystérieux, trouvent leur explication dans la conception de la *sensibilisation anaphylactique !*

Dès 1903, les médecins se demandèrent si les accidents souvent graves, parfois dramatiques, que l'on observe, dans des cas heureusement exceptionnels, immédiatement après une réinjection de sérum thérapeutique, ne relèvent pas du domaine de l'anaphylaxie. Quelques minutes après cette réinjection, le patient peut devenir extrêmement pâle ; angoissé, un frisson le secoue ; son pouls est petit, rapide, incomptable ; sa pression artérielle s'effondre ; sa respiration est courte, superficielle ; bientôt ses traits s'altèrent ; ses extrémités se refroidissent, la sueur couvre son visage ; au bout de quelques minutes, son cœur devient sourd et, les symptômes s'accentuant avec une foudroyante rapidité, la mort survient.

Ne s'agit-il pas ici d'un choc anaphylactique, tout à fait senblable à celui du chien sensibilisé par une première injection de sérum, lorsqu'on le réinjecte, quelque temps après, avec le même sérum ?

Au début de ce siècle, les cliniciens pensaient que, chez l'homme, les phénomènes anaphylactiques, comparables à ceux de l'animal, ne s'observaient qu'à la suite d'une réinjection de sérum ; mais bientôt ils s'aperçurent que l'être humain pouvait être sensibilisé par les substances protéiques les plus diverses. La réaction anaphylactique n'est pas l'apanage des espèces animales : l'homme vit sous sa menace.

A côté de ces faits, il en est d'autres qui ont excité la curiosité des médecins peu de temps après la découverte de Richet et Portier. Les accidents qui surviennent brusquement au cours d'une bonne santé apparente, tels qu'une attaque d'asthme ou une crise d'urticaire ou un accès de coryza printanier, ne sont-ils pas explicables par une *sensibilisation* antérieure ? L'hypothèse anaphylactique de ces manifestations fut soulevée par bien des cliniciens, mais la démonstration du bien-fondé d'une telle conception ne fut faite qu'en 1914 par Widal et ses collaborateurs.

Le premier cas qu'ils étudièrent fut celui d'un marchand de moutons. Depuis l'âge de douze ans, cet homme vivait journellement au contact de ces animaux sans avoir jamais ressenti le moindre malaise, lorsqu'un jour, à l'âge de quarante-sept ans, se trouvant au marché aux moutons, il fut pris brusquement et pour la première fois d'une crise d'asthme très violente. Depuis ce moment, les crises d'asthme se répétèrent chaque fois que le malade se trouvait au contact des moutons. Pour

avoir la preuve que les crises d'asthme étaient dues à l'odeur des moutons, il fallait d'abord s'assurer que les crises ne relevaient pas de la senteur du foin distribué aux animaux : Widal et ses collaborateurs constatèrent que, quand le malade circulait parmi les moutons privés de foin, la crise apparaissait ; quand il séjournait au milieu de chevaux, de bœufs, de porcs, l'attaque d'asthme, malgré l'odeur de la litière, ne survenait jamais : c'était donc bien l'odeur des moutons qui était responsable des accidents. Trente-cinq ans de contact avec des moutons avaient été nécessaires pour réaliser la sensibilisation de ce sujet et cette sensibilisation était telle que les particules impondérables laissées dans l'atmosphère par le suint de mouton suffisaient à déchaîner l'attaque d'asthme.

On savait, depuis les travaux de Richet et Portier, que le choc anaphylactique était accompagné d'une crise vasculo-humorale, caractérisée par une chute de la pression artérielle et une baisse du chiffre des globules blancs du sang. Aussi Widal et ses collaborateurs recherchèrent-ils si cette crise s'observait chez leur asthmatique alors qu'il avait respiré l'odeur des moutons : ils la constatèrent, précédant la crise d'asthme.

Chez un autre malade atteint d'urticaire géante, produite par l'ingestion de protéines d'origine animale, Widal et ses collaborateurs observèrent cette même crise vasculo-sanguine à l'origine des manifestations ortiées.

Je me souviens de l'enthousiasme de Widal quand, dans son service de l'hôpital Cochin, avec Abrami, Brissaud et Joltrain, il put donner la preuve de l'origine anaphylactique de l'asthme et de l'urticaire. Un monde nouveau s'ouvrait devant lui.

A la suite de ces constatations de Widal, nul doute ne pouvait subsister que l'asthmatique et l'urticarien sont des sujets *sensibilisés* à telle ou telle substance ; ils réagissent par une crise à la fois vasculo-humorale et clinique chaque fois qu'ils entrent de nouveau en contact avec cette substance.

Pourquoi certains sujets sont-ils sensibilisés alors que d'autres sont indifférents ? A l'origine, on trouve souvent une hérédité de *terrain*.

Ce qui distingue cette anaphylaxie spontanée de l'anaphylaxie expérimentale, c'est que la sensibilisation s'effectue ici lentement et insidieusement, non pas par la main de l'homme, mais par le jeu de la nature, et que la voie d'introduction de la substance sensibilisante n'est pas la voie sous-cutanée ou sanguine : par les muqueuses respiratoire ou digestive ou encore par la surface cutanée pénètre cette substance sensibilisante.

En même temps que Widal et ses collaborateurs faisaient ces études, des auteurs américains recherchaient si, en appliquant une petite quantité diluée de la substance incriminée dans le derme, ou sur la peau, préalablement scarifiée, d'un sujet supposé sensibilisé, on n'obtiendrait pas une réaction locale, témoin de la sensibilisation. Ils étaient enclins à pratiquer cette recherche à la suite des travaux de von Pirquet qui, en 1906, avaient montré que l'organisme d'un individu *ayant* ou *ayant eu*

une infection tuberculeuse réagit d'une autre manière qu'un organisme vierge : une intradermoréaction ou une cutiréaction à la tuberculine provoque une réaction locale. Von Pirquet appela ce phénomène *allergique*.

Les auteurs américains, Cooke, Schloss, Walker, Coca, Rackemann, Eyermann, Duke, etc., utilisèrent cette méthode des intradermoréactions ou cutiréactions dès 1911, mettant en évidence une hypersensibilité à certaines substances chez des sujets atteints d'asthme, d'urticaire ou de rhume des foins. C'est ainsi qu'ils observèrent une réaction aux squames de chevaux chez les asthmatiques souffrant de crises à l'approche de ces animaux, une réaction au blanc d'œuf chez des sujets ayant une poussée d'urticaire chaque fois qu'ils ingéraient cet aliment, une réaction aux pollens chez des individus affligés, au printemps, du rhume des foins. Ils rapprochèrent ces faits de ceux observés par von Pirquet avec la tuberculine : ils parlèrent d'*allergie* au cheval, à l'œuf, aux pollens...

Dans la seconde décade de ce siècle, le mot *allergie* prévalut sur celui d'*anaphylaxie* pour désigner les phénomènes anaphylactoïdes qui sont le propre de certaines manifestations morbides survenant à la suite de l'inhalation, de l'ingestion ou du contact d'une substance à laquelle le sujet s'est sensibilisé spontanément et pour des causes d'ordinaire inconnues.

On peut définir étymologiquement l'allergie l'*état d'un individu qui, sensibilisé à une substance, y réagit ultérieurement d'une façon anormale :* ce sera la définition que donnera l'Académie française dans la prochaine édition de son dictionnaire.

La démonstration que l'individu allergique a bien des anticorps dans ses humeurs fut faite par Prausnitz en 1921. Cet auteur eut l'idée d'injecter dans la peau d'un homme normal une petite quantité du sérum de son collaborateur Küstner qui était très fortement sensibilisé au poisson. Le lendemain, il injecta, exatement au même endroit, de l'extrait de poisson. Une forte réaction locale se produisit. Ce fait démontrait que la peau de l'homme normal avait été imprégnée par les anticorps présents dans le sérum de Küstner.

Cette épreuve est couramment employée aujourd'hui sous le nom de « réaction de Prausnitz-Küstner » pour démontrer les anticorps allergiques chez un sujet sensibilisé. Elle est parallèle aux deux tests que nous avons signalés précédemment : la cutiréaction et l'intradermoréaction.

Cependant, peu de temps après les travaux de Prausnitz, les médecins allaient constater qu'il est des cas où les anticorps, témoins de la sensibilisation, ne peuvent être démontrés ni par les tests cutanés ni par l'épreuve de Prausnitz-Küstner : c'est que les anticorps sont ici fixés sur certaines cellules des tissus. On peut alors, lorsqu'il s'agit d'allergie cutanée, les mettre en évidence en imprégnant une parcelle de la peau du sujet avec la substance allergisante : une réaction épidermique se produit.

Depuis ces trente dernières années, que de troubles morbides purent, grâce à ces tests biologiques, être rattachés à l'allergie : rhume des foins,

asthme bronchique, coryza spasmodique, urticaire, œdème de Quincke, eczéma, prurigo, éruptions médicamenteuses, manifestations digestives, nerveuses, rénales, cardio-vasculaires, articulaires, oculaires, etc. Il n'est pas un domaine de la pathologie d'où les phénomènes allergiques soient exclus. Cependant il faut reconnaître que trop d' « allergistes » ont tendance à considérer toute la pathologie sous l'angle de l'allergie : c'est une erreur, souvent commise, de vouloir faire entrer dans le cadre de l'allergie toutes manifestations pathologiques difficiles à expliquer ; il faut exiger des tests cliniques et biologiques qui ne laissent aucune place à l'interprétation.

Sans doute, en présence de ces manifestations cliniques si variées qui relèvent de l'allergie, nous nous sentons bien loin de la découverte de Richet et Portier. Et cependant, jusqu'à cette découverte, qui a mis en évidence le phénomène de la *sensibilisation* en biologie, aucun de ces troubles morbides ne pouvait être interprété.

***

Huit ans après la découverte des deux savants français, le physiologiste anglais Henry Dale eut le grand mérite de faire comprendre le mécanisme des manifestations anaphylactiques et allergiques en montrant que le choc anaphylactique était comparable au choc produit par une injection intraveineuse d'histamine. Quand s'effectue le conflit antigène-anticorps après l'injection déchaînante chez l'animal sensibilisé, la substance chimique appelée histamine, qui existe dans tous les tissus, est mise en liberté : ainsi s'explique l'analogie entre le choc anaphylactique et le choc histaminique. Les troubles physiologiques que provoque la libération d'histamine — vasodilatation, augmentation de la perméabilité capillaire, hypersécrétion muqueuse, spasme des muscles lisses — nous les trouvons dans les différentes manifestations allergiques.

Comme beaucoup de grandes découvertes, celle-ci ne se montra vraiment féconde qu'au bout de plusieurs années ; physiologistes et médecins en virent toute la portée et tout le parti qu'on pouvait en tirer pour l'explication et le traitement des phénomènes allergiques.

Ce traitement n'a cessé de préoccuper les médecins depuis quarante ans. Certes, les progrès réalisés sont considérables, mais ils sont loin d'être tout à fait satisfaisants.

Lorsque la cause de l'état allergique aura été reconnue, on conseillera au patient de supprimer de son entourage ou de son alimentation la substance responsable des manifestations morbides. Par exemple, s'il s'agit d'un asthme aux plumes, on remplacera les plumes de la literie par du crin ou du kapok ; s'il s'agit de crises d'urticaire consécutives à l'ingestion d'œuf, on interdira les œufs, sous quelque forme que ce soit ;

s'il s'agit d'une dermite consécutive à l'emploi d'un « produit de beauté », on fera supprimer ce produit.

Cependant, bien souvent, le patient ne pourra éviter le contact avec la substance sensibilisante. Les thérapeutiques proposées sont nombreuses, ce qui démontre la fréquence de leurs échecs respectifs.

Les auteurs américains ont proposé la *désensibilisation* par des injections répétées de petites doses, progressivement croissantes, de la substance allergisante : au bout de quelques semaines, le patient peut entrer en contact avec cette substance sans en subir de dommage, il est apparemment *désensibilisé*. C'est ainsi que l'on peut traiter avec succès, avant la période du rhume des foins, les sujets sensibilisés aux pollens de graminées, que l'on peut avoir une action sur un asthmatique sensibilisé à l'odeur des chevaux... On assiste parfois à une véritable transformation de l'existence de certains asthmatiques considérés depuis des années comme incurables. Mais ces traitements de *désensibilisation* sont délicats ; ils doivent être appliqués avec une grande prudence.

S'il s'agit d'une allergie digestive, on pourra faire ingérer au patient, pour l'accoutumer, des quantités croissantes de l'aliment incriminé ou bien encore on pourra lui donner, une heure avant l'ingestion de l'aliment nocif, soit une toute petite quantité de cet aliment, soit une dose infime de peptones (qui représentent les protéines alimentaires près de leur stade terminal de transformation) : cette dernière méthode, appelée *skeptophylaxie*, a été proposée à la suite des travaux qui avaient montré la possibilité de s'opposer au choc de l'anaphylaxie sérique en introduisant sous la peau une petite dose de sérum avant de faire l'injection totale.

Dans bien des cas, il ne sera pas possible d'utiliser un de ces traitements. On pourra recourir alors à la thérapeutique *antihistaminique*. Elle n'a pas d'autre prétention que celle d'atténuer ou d'empêcher certains symptômes allergiques.

La découverte et la mise au point de cette médication sont dues à des chercheurs français. Après les premiers travaux expérimentaux de Bovet et Nitti, dans le laboratoire de Fourneau à l'Institut Pasteur, Halpern, en 1942, introduisit en thérapeutique humaine un antihistaminique, c'est-à-dire une substance capable de combattre les effets nocifs de l'histamine, qui est responsable des manifestations allergiques. Depuis, un nombre considérable de travaux ont été consacrés en Europe et en Amérique aux antihistaminiques ; plus de dix mille corps ont été synthétisés dont près d'une trentaine sont entrés dans la thérapeutique courante.

On donne au patient, deux ou trois fois par vingt-quatre heures, une petite dose de l'antihistaminique choisi : on le préserve ainsi pendant six à dix heures contre l'action de la substance à laquelle il est sensibilisé ; il peut donc s'y exposer sans inconvénient. Dans l'urticaire, l'œdème de Quincke, le rhume des foins, l'asthme allergique... les antihistaminiques ont donné des résultats remarquables.

Une autre thérapeutique a été proposée aux États-Unis depuis deux

années : la *cortisone* et l'*A.C.T.H.* La cortisone est une hormone provenant du cortex de la surrénale dont la synthèse a pu être réalisée. L'A.C.T.H. (adréno-corticotropic hormone), ou corticostimuline, est une hormone du lobe antérieur de l'hypophyse ; elle déclenche un hyperfonctionnement du cortex surrénal. Ces deux hormones, si efficaces dans les rhumatismes chroniques évolutifs, ont été appliquées dans l'asthme et les affections allergiques. Elles se sont montrées très souvent extrêmement actives, à tel point qu'un asthmatique en « état de mal » peut voir en deux jours ses crises cesser. Mais l'action de ces hormones n'est pas durable : peu de temps après leur cessation, les phénomènes allergiques réapparaissent. Ce ne peut donc être qu'une *thérapeutique d'exception*, d'autant qu'elles n'agissent pas sur la cause même de l'affection.

Bien d'autres traitements ont été essayés dont les résultats sont inconstants. Ils sont donnés, la plupart, dans l'intention de *modifier le terrain temporairement*. C'est ainsi qu'on a proposé des injections intramusculaires du propre sang du malade ou encore des injections sous-cutanées de lait ou de peptone, des injections intraveineuses d'hyposulfite de magnésium ou de gluconate de calcium.

Nous ne saurions énumérer toutes les thérapeutiques conseillées pour traiter ou prévenir les accidents allergiques ; elles sont innombrables. Elles ne doivent pas être utilisées au hasard ; il faut, pour chaque cas, mettre en œuvre le traitement approprié, après une étude clinique et biologique très minutieuse du sujet : le médecin, ici comme en toute circonstance, doit faire preuve d'esprit critique et de sagesse.

PASTEUR VALLERY-RADOT
de l'Académie Française.

LE BILAN

FRANCE-AMÉRIQUE

par Guérin de Beaumont

Depuis plusieurs années les États-Unis jouent un rôle décisif dans l'histoire de notre pays : de même qu'en 1917, c'est leur intervention qui, au cours de la deuxième guerre mondiale, nous a apporté la certitude de la victoire. La délivrance de notre sol a été en majeure partie l'œuvre de leurs armées. Dans les années d'épreuves, la générosité américaine, publique et privée, s'est exercée en notre faveur de la manière la plus large : vers les camps de prisonniers, vers la zone dite libre de la France métropolitaine, les colis de vivres, de médicaments, de vêtements affluèrent par millions ; nos territoires d'outre-mer, nos soldats de la France combattante et d'Afrique du Nord bénéficiaient de la même activité bienfaisante ; au lendemain de la libération, de nombreuses villes des États-Unis adoptent des villes françaises parmi les plus éprouvées et leur font parvenir d'importants secours, tandis que se poursuit bien après la fin des hostilités une aide américaine extrêmement précieuse à la population civile.

Ces souvenirs sont toujours vivants dans l'esprit des Français ; ils ont suscité, chez l'immense majorité d'entre eux, un sentiment durable de reconnaissance à l'égard de la nation américaine. Les vicissitudes de l'après-guerre ont rendu plus étroits encore nos liens avec les États-Unis. Au lendemain même du conflit, de nouveaux périls sont apparus pour l'Europe déjà si cruellement atteinte ; dès 1947, ses difficultés économiques étaient telles qu'elles créaient un risque grave d'effondrement politique dont l'Union Soviétique eût aussitôt profité : la pénurie de devises entraînait celle des matières premières ; d'où production insuffisante, hausse des prix, troubles sociaux ; l'action communiste trouvait un terrain tout préparé. C'est alors que les États-Unis entreprirent cette extraordinaire opération de sauvetage connue sous le nom de Plan Marshall.

Pour la première fois sans doute dans les relations internationales, l'assistance économique consistait non en prêts mais essentiellement en

dons : le Gouvernement américain ouvrait gratuitement des crédits en dollars, non remboursables, aux pays participants. Ceux-ci achetaient avec ces dollars les marchandises dont ils avaient besoin ; les gouvernements acheteurs vendaient ces marchandises aux industriels, aux agriculteurs ou aux consommateurs de leur pays. Les sommes ainsi perçues, ou « contre-valeur » de l'aide en dollars, étaient utilisées avec l'accord de l'Administration américaine de Coopération économique pour financer des programmes de développement ou de reconstruction.

Au total, les dix-huit pays bénéficiaires de l'aide ont reçu environ 12 milliards de dollars, soit 80 dollars (28 000 francs) de chaque habitant des États-Unis.

La part attribuée à la France, la plus importante après celle de l'Angleterre, s'est élevée entre 1948 et la fin de 1951 à 2 600 millions de dollars. 70 p. 100 de ces crédits ont été utilisés en achat aux États-Unis. Les produits agricoles y figurent pour 300 millions, le coton pour 350 millions, le charbon pour 200 millions, le pétrole pour 400 millions, les biens d'équipement pour 500 millions. La « contre-valeur » s'est élevée à près de 600 milliards de francs, dont 160 ont été investis dans l'Électricité, 92 dans les Charbonnages, 15 dans la Marine marchande. La S.N.C.F., la Reconstruction, l'Industrie privée, l'Habitation et l'Agriculture bénéficièrent chacune d'environ 40 milliards ; 48 milliards furent investis dans les territoires de l'Union française.

Il faut le dire avec franchise : l'aide économique américaine, facteur capital de notre relèvement, n'a sans doute pas été aussi connue et appréciée qu'elle le méritait par l'opinion française.

Trop souvent, le cultivateur, l'entrepreneur, qui achetaient un produit livré au titre du Plan Marshall, ont cru procéder à un achat ordinaire ; ils ignoraient que le prix réglé par eux ne servait pas à rembourser un fournisseur étranger, mais qu'il payait ainsi à l'État français une marchandise offerte gratuitement par les États-Unis. De plus, trop de Français n'entendirent parler du Plan Marshall qu'à travers la propagande communiste qui l'accusait d'être un instrument d'asservissement économique. Cette ignorance et ces préventions, faut-il les attribuer surtout à la discrétion des gouvernements français, désireux de voir attribuer à leur « excellente politique » les progrès économiques survenus, ou encore à un absurde sentiment de fierté devant les bienfaits d'autrui ? En fait, pensaient les malintentionnés ou les ignorants, si les Américains nous donnent des dollars, c'est qu'ils y trouvent leur avantage. Sans doute la politique américaine sert-elle en même temps que nos intérêts ceux des États-Unis eux-mêmes et de la communauté occidentale. Mais on ne saurait trop le redire : l'opinion américaine, en acceptant des sacrifices financiers dont le résultat pouvait en 1947 paraître aléatoire, a en réalité donné à l'Europe et à notre pays un témoignage de confiance et de généreuse solidarité.

Une dernière étape restait à franchir pour transformer l'amitié traditionnelle et la solidarité de fait des États-Unis et de la France en association étroite et permanente, à la fois politique et militaire. Elle l'a été en 1949, par la signature du Pacte Atlantique.

On ne mesure pas suffisamment chez nous quelle révolution profonde cet événement a représenté dans la politique américaine ; notre histoire diplomatique est jalonnée par les traités d'alliance de qui nous avons espéré la sécurité. Rien de tel aux États-Unis ; bien au contraire, une tradition toujours respectée y condamnait tout engagement politique à l'égard de l'Europe ; cette tradition tire sa source du document le plus vénérable, sans doute, de toute l'histoire des États-Unis après la Proclamation d'Indépendance et la Constitution, le message d'adieu de Washington : « *Notre véritable politique doit être de n'avoir aucune alliance permanente, autant du moins que nous en sommes les maîtres... Pourquoi unissant notre destinée à celle d'une nation européenne quelconque, sacrifierions-nous notre repos et notre félicité à l'ambition, à la rivalité, aux intérêts, aux passions et aux caprices des puissances de l'Europe ?* »

La situation née de la deuxième guerre mondiale a contraint les États-Unis d'abandonner la tradition maîtresse de leur politique étrangère : affaiblie et mutilée, l'Europe courait des risques redoutables à rester plus longtemps isolée en face de la puissance soviétique ; seul l'appui politique et militaire des États-Unis, garanti par traité, pouvait rendre confiance aux pays encore libres et sauvegarder les chances de paix en recréant les conditions d'un équilibre détruit. C'est ainsi que, pour la première fois dans l'Histoire, un traité permanent consacre en temps de paix la solidarité de la France et des États-Unis au sein d'une union plus vaste pour la défense du monde libre. En participant à cette union, en mettant leur puissance au service de l'intérêt commun, les États-Unis ont sauvé l'Europe occidentale et la paix.

Dans les liens nouveaux qui l'unissent aux États-Unis, la France a trouvé la meilleure sûreté, la seule sûreté possible, en face des dangers de l'heure — cette garantie américaine vainement cherchée au lendemain de la première guerre mondiale. Grâce à la participation américaine, le Pacte Atlantique réalise, à une échelle jamais encore atteinte, l'équivalent de ces systèmes d'alliance ou de sécurité régionale que la politique française s'était attachée à construire dans le passé.

Mais les États-Unis ne se sont pas contentés de prendre à l'égard de l'Europe et de la France des engagements d'assistance mutuelle, par l'envoi de plusieurs divisions et les nominations du général Eisenhower et du général Ridgway, ils ont manifesté leur volonté de défendre notre continent sur son sol même, en cas d'agression ; enfin, ils aident leurs partenaires européens à porter le fardeau du réarmement : l'assistance économique et militaire que nous recevons dans le cadre du Pacte s'élèvera cette année à 600 millions de dollars.

Grâce à cette présence de l'Amérique à nos côtés, l'opinion française

a retrouvé une confiance en l'avenir qu'elle ne possédait plus, sinon encore un sentiment de sécurité que notre époque ne connaîtra sans doute pas avant longtemps. Si l'on met à part les communistes, il est aujourd'hui certain que nos compatriotes sont, dans leur immense majorité, profondément attachés à la politique occidentale fondée sur l'appui américain.

***

Est-ce à dire que cette politique ne soulève dans son application aucun doute, aucune critique, de la part de l'opinion française non communiste et de l'opinion américaine ? Certes, non.

En France, il arrive qu'ici ou là des craintes soient exprimées sur les risques que comporterait l' « activisme » de la politique américaine. Parfois, aussi l'on entend mettre en doute les chances de continuité de la politique des États-Unis, non dans son orientation générale, mais dans ses méthodes ; ces appréhensions se fondent le plus souvent sur certains courants d'opinion que l'on observe outre-Atlantique : tel celui qui se manifeste en faveur d'un effort plus grand en Asie aux dépens de l'Europe ; tel celui qui préconise une stratégie fondée avant tout sur la puissance aérienne et semble sacrifier sans trop de regrets la défense territoriale de notre continent.

Les prochaines élections américaines et les conséquences qu'elles peuvent avoir sur l'attitude des États-Unis à l'égard de l'Europe donnent à ces préoccupations une actualité particulière. Nos amis d'outre-Atlantique ne doivent pas l'ignorer : si l'Amérique diminuait sa contribution à la défense de notre continent avant qu'il ne fût prêt à assurer par lui-même sa sécurité, elle porterait à la confiance que les pays d'Europe ont mise en elle un coup très grave et nuirait dangereusement à leur volonté de résistance. Elle compromettrait ainsi l'œuvre grandiose qu'elle a entreprise pour la défense du monde libre.

Sur le principe même de la politique atlantique, l'opinion américaine est pratiquement unanime, mais ce soutien n'est pas toujours sans réserve et sans conditions. L'effort financier et militaire des États-Unis est énorme : 1 milliard de dollars par semaine, trois millions et demi d'hommes sous les armes. Devant ces chiffres, l'homme de la rue s'effraie, et, lui aussi, se pose des questions : l'Amérique n'a-t-elle pas assumé des responsabilités excessives ? Le fardeau est-il équitablement partagé entre les pays associés à l'œuvre commune ? Et surtout à quoi bon cet effort, à quoi bon l'envoi en Europe de divisions américaines, si les peuples européens eux-mêmes n'adhèrent à l'Union Atlantique que du bout des lèvres pour soutirer des dollars au contribuable des États-Unis, et s'ils n'ont en fait aucune volonté ferme de résistance à l'agression ? Dans ces conditions, la politique de M. Truman et de M. Acheson ne risque-t-elle pas d'engager demain en Europe, comme elle l'a fait hier en Corée,

les armées américaines dans des campagnes sans espoir, aux côtés d'alliés peu sûrs contre un ennemi qui jouira toujours sur terre de la supériorité numérique? Certains Américains le pensent; ils ont pour eux l'opinion d'experts militaires, et aussi d'hommes politiques importants, tel que l'ancien président Hoover. A leurs yeux, la vraie force des États-Unis est sur mer et dans les airs : là réside la supériorité américaine, là peuvent agir les armes de représailles qui sont le véritable bouclier de l'Europe et de la paix. Les États-Unis devraient donc concentrer sur la marine et plus encore sur l'aviation leur effort de réarmement et adopter une stratégie insulaire et périphérique, appuyée sur la Grande-Bretagne, l'Afrique du Nord, la Grèce, la Turquie, le Japon, les Philippines et Formose; leur puissance de riposte n'en serait que plus redoutable, et son effet préventif plus efficace.

Les hommes qui raisonnent ainsi se défendent d'être isolationnistes; ils se disent et sont pour la plupart sincèrement convaincus de la solidarité occidentale; il n'est pas question, affirment-ils, d'abandonner l'Europe; mais c'est à l'Europe de faire d'abord la preuve de l'esprit de résolution, d'union et de sacrifice qui serait indispensable; l'aide américaine, sous forme de crédit, de matériel et de troupes ne devrait venir qu'après.

Nous ne devons pas nous faire illusion : beaucoup d'Américains partagent cette manière de voir. La vieille méfiance à l'égard de l'Europe, source de l'isolationnisme, n'est pas encore éteinte. Suivant les succès ou les déboires que rencontrera la politique atlantique, le peuple américain sera tenté d'étendre ou de restreindre ses sacrifices au profit de l'Europe. Sa confiance en l'œuvre commune, et les efforts qu'il consentira en faveur de ses partenaires seront à la mesure de l'image qu'il se fera lui-même de notre propre résolution et de nos propres efforts. Il est donc pour nous d'un intérêt capital que le public américain soit pleinement informé de notre attitude et que justice soit faite des accusations parfois portées contre nous.

***

Le 4 mars dernier, M. Connally déclarait devant la Commission des Affaires étrangères du Sénat : « *Si la France ne fait pas tout son possible pour assurer sa propre défense, elle ne peut avoir droit à une large part de l'aide économique et militaire américaine. Il faut dire à la France qu'elle ne peut compter sur les États-Unis à la fois pour la défendre et lui octroyer de vastes crédits économiques.* » Ces injustes paroles eurent un avantage imprévu : elles nous donnèrent l'occasion de mettre en lumière l'importance de notre effort.

Pour l'année en cours, les charges militaires françaises représentent, 12,3 p. 100 du revenu national, contre 17,7 p. 100, il est vrai, aux États-Unis, mais 11,7 p. 100 dans le Royaume-Uni; le fardeau est relativement plus sensible là où le revenu moyen par habitant est le plus bas, et l'on sait qu'en France ce revenu est trois fois moins élevé qu'aux États-Unis.

En ce qui concerne les effectifs, leur importance par rapport à la population totale est de 1,8 p. 100 en France (780 000 hommes) contre 2,3 p. 100 aux États-Unis (3 300 000 hommes) et 1,7 p. 100 en Grande-Bretagne (900 000 hommes).

Enfin, fait capital, depuis plusieurs années, nous consentons en Indochine des sacrifices très lourds, non seulement en argent mais en vies humaines ; notre corps expéditionnaire compte cent cinquante mille hommes, dont la moitié est originaire de la France métropolitaine ; celle-ci fournit également, au grand dam de notre défense métropolitaine, l'immense majorité des huit mille officiers et des trente-sept mille sous-officiers de carrière qui encadrent ces troupes et leurs cent mille auxiliaires indigènes, et contribuent à l'instruction des cent cinquante mille hommes servant dans les armées nationales du Viet-Nam, du Cambodge et du Laos. Les pertes du corps expéditionnaire s'élèvent à plus de trente-cinq mille tués ; le budget français prévoit, pour 1952, 450 milliards pour la guerre d'Indochine.

Cette action coûteuse et sanglante n'a pas pour but le maintien de notre pouvoir dans cette région du monde, ni la protection des intérêts que nous y possédons : nous avons reconnu l'indépendance des États associés, et les frais de la guerre l'emportent, et de beaucoup, sur tous les avantages économiques que la France pourrait retirer de l'Indochine. Nos sacrifices se situent dans le cadre de l'effort consenti par les nations libres pour la défense des pays d'Asie menacés par l'impérialisme sino-soviétique.

Le 25 mars dernier, témoignant devant la commission des Affaires étrangères du Sénat, M. David Bruce, secrétaire d'État adjoint et ancien ambassadeur à Paris, nous rendait d'ailleurs justice en ces termes : « *Pour mettre en œuvre cette défense, la nation française fournit actuellement, en proportion de son revenu national, une contribution plus élevée que celle d'aucun pays du Pacte Atlantique à l'exception des États-Unis. Avant la guerre de Corée, l'effort militaire de la France était proportionnellement plus important que le nôtre.* »

Si l'on ignore souvent aux États-Unis notre part dans les sacrifices communs, il arrive aussi parfois que l'on mette en doute notre volonté de résistance. Aux yeux de certains, la France apparaît inquiète, divisée, sceptique et même hostile. Notre pays, en effet, n'est pas unanime dans le soutien de la politique occidentale, et l'existence d'un nombreux parti communiste français suscite dans l'esprit des Américains une méfiance difficile à vaincre. Peut-on, se demandent-ils, compter sur la France, alors que tant de Français affirment par leurs votes une hostilité déclarée à la solidarité atlantique ? Sans doute cette inquiétude est-elle en partie fondée ; mais pour être objectif, il faut tenir compte d'autres facteurs qui viennent corriger dans une large mesure l'impression défavorable que peut produire aux États-Unis le nombre de voix recueillies chez nous par la troisième Internationale. Tout d'abord la politique

étrangère n'entre que pour une faible part dans le choix de l'électeur qui vote communiste : depuis que s'est affirmée, par le Plan Marshall et le Pacte Atlantique, la solidarité occidentale, non seulement le communisme n'a bénéficié d'aucune réaction populaire contre cette solidarité, mais il a vu baisser le chiffre de ses voix. Ses tentatives pour troubler la vie économique et sociale du pays, par des grèves ou toute autre forme d'agitation, n'ont rencontré aucun succès notable ; il n'est pas parvenu non plus à entraver le débarquement du matériel de guerre venu d'Amérique ni les autres travaux entrepris sur notre sol pour la mise en œuvre de la défense occidentale.

Certes l'étranger qui nous visite est souvent frappé par le caractère très voyant (et souvent scandaleux) de la propagande communiste contre l'Amérique [1] et la politique atlantique et par le caractère encore trop discret de la propagande adverse. Mais si cette inégalité d'efforts et de moyens est regrettable, elle ne doit pas faire oublier qu'à la seule exception du parti communiste, tous les partis politiques de France soutiennent sans réserve la cause de la solidarité occidentale. Si l'agression venait à se produire, le réflexe patriotique jouerait chez la presque unanimité des Français.

Mais l'hostilité déclarée du communisme n'est pas le seul courant de l'opinion française qui influe défavorablement sur les rapports franco-américains. Il faut citer également le neutralisme.

On ne cherchera pas ici à le définir ; ses plus brillants représentants n'y sont pas parvenus. Il ne s'agit pas d'une doctrine ; il ne s'agit pas d'un programme, mais plutôt d'un état d'esprit. En lui s'exprime le désir profond d'échapper à une réalité pénible : la division du monde, les dangers menaçants, les rudes efforts qu'il faudrait accomplir pour y faire face. Les arguments favoris des neutralistes visent les États-Unis ; ils ont d'abord dénoncé la prétendue versatilité de la politique américaine ; l'Amérique, disaient-ils encore, donnera des dollars pour payer sa sécurité avec le sang d'autrui. Ces arguments sont devenus difficiles à maintenir après l'intervention des Nations Unies en Corée. On a dénoncé alors l'imprudence et l'esprit d'aventure du Gouvernement américain, les incidences fâcheuses du réarmement Atlantique sur les prix, la reconstruction et le niveau de vie des populations, la faveur croissante de l'Allemagne, destinée, disait-on, à remplacer la France comme premier partenaire européen des États-Unis.

Le neutralisme, qui tient si peu compte de la réalité politique actuelle, a fait quelque temps du bruit. Ses porte-parole espéraient sans doute qu'ils trouveraient un écho profond chez un peuple passionnément épris de paix. Ils ont été déçus ; l'opinion n'a pas prêté attention à des arguments trop subtils en faveur d'une politique qui prône l'isolement et risque de conduire à la catastrophe.

1. Le Gouvernement ne disposerait-il pas d'une équipe de peintres prête à effacer quelques inscriptions absurdes ?

Même s'il admet que l'orientation présente de l'opinion ne met nullement en cause la participation de notre pays à l'association atlantique, l'Américain voit souvent dans l'instabilité ministérielle un péril pour la continuité de la politique française. Mais la succession trop rapide des gouvernements ne doit pas masquer la relative permanence des ministres et la stabilité de notre administration. M. David Bruce le rappelait récemment devant la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain : « *En dépit de changements ministériels fréquents, la politique extérieure de la France est restée depuis la Libération remarquablement stable. En fait, durant les sept dernières années, il n'y a eu que deux ministres des Affaires étrangères : M. Bidault et M. Schuman...* » Les États-Unis ont connu dans le même temps trois secrétaires d'État : MM. Byrnes, Marshall et Acheson, ainsi que des changements très nombreux dans les hauts postes de leur administration.

Il est un autre point sur lequel l'opinion américaine a longtemps reproché à la France de nuire à la cause de l'Occident : notre attitude à l'égard de l'Allemagne ; qualifiée de négative et de timorée, elle méconnaissait, disait-on, la nécessité d'une prompte et complète participation de la République de Bonn à la communauté occidentale et à sa défense.

Aux yeux de beaucoup d'Américains, l'inimitié franco-allemande est, en effet, le symbole même et l'exemple le plus funeste de ces divisions stériles qui ont ruiné l'Europe. Aussi, tout ce qui dans la politique française leur paraît trop exclusivement inspiré par le souvenir de ce passé et la crainte de son retour, provoque-t-il de la part des États-Unis une réaction d'impatience et d'agacement. Notre souci de prudence et de sécurité à l'égard de l'Allemagne a été, en octobre 1950, l'occasion d'une crise sérieuse dans les rapports franco-américains ; lorsque M. Acheson proposa au Conseil de l'Atlantique la création de divisions allemandes, il se heurta à la ferme opposition de M. Robert Schuman et de M. Jules Moch. La presse américaine nous fut sévère.

Mais sur ce plan, la France a aujourd'hui désarmé la plupart de ses critiques. En prenant la tête du mouvement en faveur d'une Europe unie, notre pays a prouvé qu'il était capable de vues audacieuses et progressives et qu'il savait s'attacher à les réaliser. Le Plan Schuman a suscité dans l'opinion américaine un véritable enthousiasme, et le projet d'armée européenne apparaît aujourd'hui aux États-Unis comme une excellente solution au problème que pose la participation allemande à la défense occidentale. Grâce aux initiatives françaises, l'Europe s'engage enfin dans la voie de la coopération pacifique et de l'unité ; rien ne pouvait nous valoir plus de crédit dans l'opinion américaine.

***

La politique atlantique n'est pas le seul domaine où il soit nécessaire de renforcer la confiance et la compréhension réciproque entre les deux

pays. L'attitude « anticolonialiste » de l'opinion américaine constitue à cet égard une source de malentendus préjudiciables à l'intérêt commun.

L'anticolonialisme n'exerce son influence défavorable sur les rapports des deux pays que depuis peu d'années ; l'isolement des États-Unis a longtemps borné leur action dans ce domaine a une prédication sans grand effet. Mais les deux guerres mondiales leur donnèrent l'occasion de traduire sur le plan politique leur préférence doctrinale. C'est ainsi que l'influence du président Wilson se fit sentir lors de la création du système des mandats, appliqué sous le contrôle de la Société des Nations aux anciennes colonies allemandes et aux territoires détachés de l'Empire ottoman. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, affirmé dans les messages de Wilson en 1918, se retrouve en 1941 dans la Charte de l'Atlantique ; il figure également dans la Charte de San Francisco. L'Assemblée générale des Nations Unies a d'ailleurs été dès l'origine une tribune de propagande contre les Puissances qui protègent ou administrent des territoires d'outre-mer, et le Gouvernement français s'est souvent inquiété de l'appui prêté aux campagnes anticolonialistes par les délégations des États-Unis. La sympathie naturelle des Américains pour toute revendication d'indépendance se manifesta récemment d'une manière qui nous fut sensible par l'audience trop large et trop facile que trouvèrent aux États-Unis les leaders nationalistes d'Afrique du Nord.

Cet anticolonialisme tenace a ses racines dans l'origine même d'un pays formé d'anciennes colonies révoltées et aussi dans la philosophie politique du XVIIIe siècle dont ses fondateurs étaient imbus. Ainsi l'antipathie des Américains pour les formes actuelles du régime colonial se fonde au moins en partie sur une prétendue analogie entre leur propre situation au XVIIIe siècle et celle des peuples d'Afrique ou d'Asie soumis à une tutelle étrangère. Il faut pourtant remettre les faits au point. Lorsqu'éclata la guerre d'indépendance, la société américaine se trouvait au même niveau de civilisation que la société européenne de l'époque ; le planteur de Virginie, le marchand de Boston ne le cédaient en rien à leurs cousins d'Angleterre appartenant aux mêmes classes sociales. Leur révolte n'est pas une révolte de colonisés contre les colonisateurs, c'est une révolte des colonisateurs contre le « vieux pays » dont la tutelle apparaît trop lourde.

Cet état de chose n'a certes rien de commun avec celui que l'on observe dans les colonies d'aujourd'hui, où colonisateurs et colonisés appartiennent à des niveaux de civilisation très différents, et où les seconds bénéficient largement des progrès apportés par les premiers.

Mais cette objection n'arrête pas l'Américain anticolonialiste ; ce qu'il condamne, ce n'est pas tant le fait même de la colonisation — l'Amérique lui doit son existence — que la soif de domination, l'impérialisme. C'est en fait nous attribuer un sentiment qui n'inspire plus notre politique.

Dès 1787, Alexandre Hamilton s'exprimait ainsi : « Le monde peut être divisé géographiquement et politiquement en quatre parties dont

chacune possède un ensemble d'intérêts qui lui sont propres. Malheureusement pour trois d'entre elles, l'Europe, par les armes et la négociation, par la force et par la ruse, a étendu à des degrés divers son pouvoir sur toutes les autres. L'Afrique, l'Asie et l'Amérique ont successivement connu sa domination. La supériorité qu'elle a longtemps maintenue l'a conduite à se parer du titre de Maîtresse du monde et à considérer le reste de l'humanité comme créée pour son avantage. » Aujourd'hui encore, beaucoup d'Américains considèrent volontiers ce qui subsiste des empires coloniaux comme une survivance anachronique de ce despotisme européen dont leurs ancêtres s'étaient libérés.

Depuis quelques années enfin l'anticolonialisme des États-Unis ne s'appuie plus seulement sur l'histoire et la philosophie politique qu'ils ont héritée du XVIIIe siècle. Il a trouvé un nouvel argument dans les nécessités de la lutte contre l'influence soviétique. Partout, le communisme s'affiche aux yeux des peuples colonisés comme le champion de l'indépendance. Lui laisser le monopole d'une arme aussi redoutable détournerait de l'Occident des millions d'Africains et d'Asiatiques et risquerait de provoquer rapidement dans certaines régions des crises dangereuses pour la sécurité commune. Telle est l'argumentation largement admise par le peuple américain et par son gouvernement.

Cet anticolonialisme, rajeuni et renforcé par l'anticommunisme, est pour nous, préoccupant. Si nous devons beaucoup à l'Amérique, nous nous devons aussi à nous-mêmes de lui exprimer sans réserve l'inquiétude que suscitent chez nous les campagnes de ce genre ; si aux États-Unis l'on dénonce le maintien des positions coloniales comme nuisibles à la cause de l'Occident, cette même attitude est considérée en France comme une atteinte à la solidarité occidentale. Mais il ne suffit pas de protester, il nous faut convaincre. Pour montrer aux Américains les inconvénients et les dangers d'une position inspirée à la fois par l'idéologie et un raisonnement politique un peu trop simple, les arguments ne nous manquent pas.

Nous pouvons faire valoir l'œuvre même que nous avons accomplie dans nos protectorats et territoires d'outre-mer — œuvre trop mal connue des Américains. L'indépendance politique n'est qu'un vain mot si elle est synonyme d'anarchie, de stagnation, d'oppression du faible par le fort. La présence française a permis aux populations dont nous avons la charge de réaliser des progrès considérables dans les domaines les plus variés : respect des droits de l'homme, législation sociale, hygiène publique, instruction, développement économique. Une comparaison objective entre les conditions que nous avons créées dans nos protectorats et territoires d'outre-mer et celles qui règnent dans certains des pays d'Afrique ou d'Asie qui attaquent avec le plus de violence notre « colonialisme », ne pourrait que tourner à la confusion de nos détracteurs.

Les progrès ainsi réalisés ne doivent pas rester sans conséquence politique et la France confie de plus en plus aux populations dont elle a

la responsabilité une part croissante dans la gestion de leurs propres affaires. Il s'agit d'une œuvre difficile qui ne peut être réalisée dans la précipitation et le désordre ; la situation chaotique de certains pays trop rapidement livrés à eux-mêmes peut à cet égard servir de leçon.

Enfin l'opinion américaine doit comprendre l'inconséquence d'une attitude qui, sous prétexte de combattre le communisme, prête un imprudent soutien à des tendances hostiles à la cause occidentale, et risque en affaiblissant un allié, d'affaiblir le monde libre dans son ensemble et de favoriser les entreprises du communisme dans les régions d'une importance stratégique capitale pour la défense commune.

Ces arguments, surtout celui de la solidarité occidentale, ne peuvent rester sans effet sur nos interlocuteurs américains ; nous leur devons l'abstention de la délégation américaine lors des débats sur l'inscription des questions marocaine et tunisienne à l'ordre du jour de l'Assemblée des Nations Unies et du Conseil de Sécurité. En ces occasions, la raison politique a remporté une demi-victoire sur l'idéologie et la mauvaise information. Les anticolonialistes restent cependant puissants en Amérique, ils font éclore dans la presse américaine des articles surprenants. La situation ne changera de ce point de vue que le jour où notre esprit libéral se sera plus clairement encore manifesté dans les territoires où nous exerçons des responsabilités.

***

Si sur ce plan les États-Unis doivent chercher à mieux nous comprendre, souhaitons qu'un nombre de Français chaque jour plus grand apprécie équitablement l'esprit dans lequel les Américains poursuivent leur propre politique.

La place que le peuple américain occupe actuellement dans le monde, il ne l'a pas cherchée ; il ne la doit pas, comme d'autres nations à un dessein politique obstinément poursuivi et réalisé par la guerre et la négociation ; son idéal n'est pas la puissance, mais la liberté, la prospérité et le bonheur, non seulement pour lui-même, mais pour les autres.

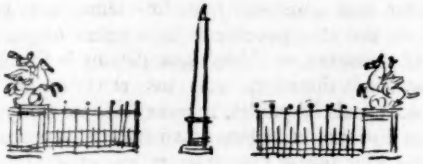
Après 1945 — fait sans précédent au moment où un peuple atteint à l'apogée de sa puissance — l'Amérique détruit le formidable appareil militaire qu'elle s'était donné en trois ans, et revient à ses occupations et à ses habitudes ; mais l'équilibre mondial est vite rompu, tout menace de s'écrouler en Europe, et le peuple américain comprend qu'il risque de rester seul un jour face à face avec un immense empire totalitaire ; c'est alors qu'il abandonne ses traditions séculaires et consacre ses forces à la défense de l'Occident. Mais, si, sous la pression des circonstances, sa politique a changé, son idéal est resté le même.

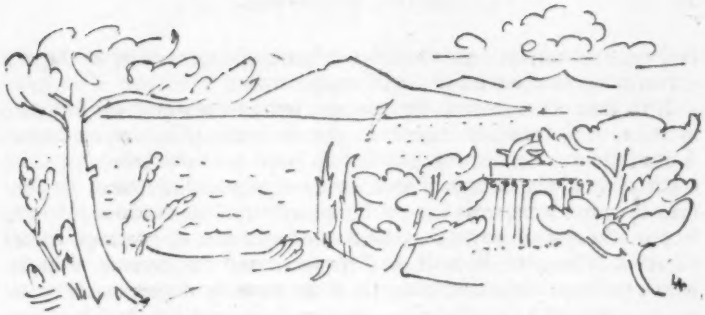
C'est une des chances historiques du monde que la plus grande puissance d'Occident n'ait pas eu le désir de profiter de la situation présente pour asseoir son hégémonie politique. En appuyant de toute son influence la cause d'une Europe unie, l'Amérique favorise la création d'un ensemble

politique et économique presque aussi puissant qu'elle-même ; elle ne s'en inquiète pas. Confiants dans leur expérience des rapports sociaux, les Américains croient fermement que le bonheur des uns fait le bonheur des autres et que chaque individu comme chaque peuple est directement intéressé à la prospérité et à la réussite d'autrui ; foncièrement généreux et profondément convaincus de la valeur de leurs principes politiques et moraux, ils encouragent les autres nations à suivre leur exemple et à trouver ainsi la prospérité et le bonheur dont ils jouissent eux-mêmes. Ces traits de leur caractère national mieux connus chez nous, devraient apaiser les inquiétudes et renforcer la confiance que nous mettons en eux.

C'est aussi dans une connaissance plus profonde de la France que nos amis américains trouveront la meilleure certitude pour l'avenir de nos relations : sous nos divisions, nos agitations, voire notre désordre, ils découvriront une profonde stabilité : qu'il s'agisse des habitudes quotidiennes, de politique, de morale, de religion, les Français ne changent pas facilement ; quand ils ont pris une décision, ils s'y tiennent, parfois même avec trop d'obstination. En politique étrangère aussi, la France a fait son choix ; elle a choisi la solidarité atlantique, l'union avec les États-Unis. Une nécessité vitale lui commandait cette décision. Les souvenirs, la reconnaissance et l'amitié l'y inclinaient également. Rarement une alliance aura trouvé de part et d'autre dans l'esprit et dans l'intérêt des peuples des fondements aussi solides et de pareilles garanties d'avenir.

GUÉRIN DE BEAUMONT,
député de la Manche.





CELA S'APPELLE L'AURORE

par EMMANUEL ROBLÈS

FEMME NARSÈS. — ... Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ?

LE MENDIANT. — Cela a un très beau nom, Femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore.

Jean GIRAUDOUX *(Électre)*.

LES derniers camions qui revenaient de Cagliari changeaient de vitesse au bas de la via Regina Elena et le grondement de leur moteur faisait trembler les vitres. Il devait être huit heures puisque le *Popolo* était arrivé. Le marchand de journaux lançait déjà dans le soir son cri de coq enroué.

Agacé, Valerio se leva, fit quelques pas dans la chambre. La lettre était restée sur la table, étalée sous la lampe, un rectangle d'élégant papier bleu couvert d'une écriture ronde et ferme. Impossible de nier : répondre à Angela devenait de plus en plus une épreuve qui l'accablait. Il se passa la main sur la nuque d'un geste familier, prit la lettre... : « *Mon amour, cette date du 30 avril brille pour moi comme un soleil. Je l'ai inscrite sur la barre de ma chaise longue, au crayon rouge, en caractères d'affiche. Je veux dire : cinq centimètres au moins ! Cela fait rire ma tante et le docteur Vanicek. Un petit ennui : il m'interdit de prendre l'avion. Mon père viendra me chercher et je quitterai enfin ces montagnes pour aller à Gênes. Mon père a déjà retenu nos places sur le* Reggia di Portici, *un bateau qui fait le circuit Gênes-Cagliari-Palerme-Naples. Mon père passera donc avec nous les vingt-quatre heures de l'escale à Cagliari et repartira pour Naples. Chéri, sais-tu que je compte les heures qui nous séparent ?* »

Valerio plia la lettre lentement. Le côté puéril d'Angela apparaissait

là... Cette inscription sur la chaise longue... Et sa manière de répéter « mon père » à chaque ligne était exaspérante...

Il se lissa nerveusement les cheveux, tourna deux ou trois fois dans la pièce, mécontent de lui-même, partagé entre plusieurs sentiments contradictoires d'où émergea, à la fin, l'idée que sa soirée avec Clara serait gâchée. Un instant, il joua avec un poignard allemand, fit étinceler la courte lame, mais son esprit était ailleurs. Une soudaine irritation le prit. En était-il arrivé à cela? A souhaiter que se prolonge encore l'absence d'Angela? Il avait dû l'envoyer chez une parente, dans les Alpes, pour qu'elle pût se remettre d'une sorte de dépression nerveuse qui commençait à l'alarmer. Il se souvint du désespoir d'Angela le jour de leur séparation. Il revit le petit visage luisant de larmes. Quatre mois. Cela faisait quatre mois que sa femme était partie. Et il hésitait... « Quelle brute je fais! » Il allait lui écrire immédiatement. Et une lettre très gentille, très tendre. Il décapuchonna son stylo, tira une feuille de papier... « *Ma chérie, ma joie est grande ce soir d'apprendre qu'enfin nous serons bientôt réunis...* » Il s'arrêta de faire courir la plume. Il réfléchit. En face de lui, dans un grand miroir, au-dessus du divan, un étranger le regardait fixement. Il avait un visage brun, coupé par une fine moustache noire, des yeux sombres, cernés, aux paupières sèches. L'expression était triste et lasse. Trente-cinq ans. Il avait trente-cinq ans. « Au milieu du chemin de notre vie... » L'étranger le regardait toujours avec la même attention au point que Valerio éprouva une gêne subite et baissa la tête. « J'ai l'air d'avoir fait une noce à tout casser. Trop de travail... Devrais partir en Sicile pour quinze jours. » Il aimait la Sicile. Mieux valait ce soir chasser les images nostalgiques des petites criques vert et or du côté de Palerme. Il relut sa première phrase et déchira brusquement la feuille. Il en prit une autre : « *Ma chérie, j'ai hâte de te serrer contre moi. A l'idée que tu seras bientôt de retour, j'éprouve...* » Il se redressa, froissa le papier, le jeta dans la corbeille et se leva. « D'abord, retrouver Clara. Lui dire qu'Angela sera ici dans quelques jours! » Il recommença à marcher à travers la chambre. Soudain, une détonation le fit sursauter. Un volet venait de claquer. « Cette idiote de Delfina a encore oublié de fermer la fenêtre! » Déjà le vent prenait de la force, pesait davantage sur la maison, faisait craquer les tuiles, frémir les rideaux. Fugitif, le souvenir d'une autre soirée de vent et d'angoisse lui revint à la mémoire. Tobrouk, 1942. Les tentes secouées par la tempête de sable et le grondement lointain, poignant, des tanks allemands qui s'enfuyaient. Tout en tirant à lui les persiennes, il regarda la nuit, les énormes nuages qui bouillonnaient à l'horizon; une lune affolée glissait à toute allure entre leurs volutes traversées de clartés sulfureuses. Déserte, la via Regina Elena. L'hôtel *Palermo*, sur la plage, tout noir, ressemblait à un grand paquebot échoué. Le vent arrachait des gémissements mélodieux aux portées de fils électriques. Lorsqu'il eut refermé la fenêtre il se retourna et vit sur la commode le portrait de sa femme. Studio Biancardi, Roma.

Une photo très réussie. Angela lui souriait. Des éclairages savants rendaient à la perfection l'éclat mélancolique de ses beaux yeux gris. La lumière prenait les iris de biais, les rendait transparents, purs, mystérieux comme des lacs de montagne. Valerio se rapprocha de la photo. Des lacs de montagne. Lisses, clairs. Mais il était temps de partir. Il éteignit, retourna dans sa chambre. En somme, il s'agissait d'examiner le problème de sang-froid. Clara était devenue sa maîtresse peu après le départ d'Angela. Ils étaient heureux malgré toutes les ruses qu'ils devaient employer pour cacher leur bonheur. Angela serait de retour à la fin du mois. Mais quoi, il ne serait pas le premier individu à vivre entre deux femmes! Il souffla, bouscula une chaise qui se trouvait sur son passage. « Je ne serais pas le seul homme à vivre entre deux femmes. Les autres s'arrangent bien. » Il prit son manteau, son foulard. Mais si Angela apprenait tout? Les larmes d'Angela... D'avance, cela lui enlevait tout courage. Il resta un instant immobile, au milieu de l'escalier, dans l'obscurité, torturé à l'idée de la douleur qu'il pouvait causer à Angela. C'est alors qu'il entendit frapper à la porte avec insistance. Plus tard il devait se souvenir de cette étrange minute où il avait hésité à aller ouvrir. Mais il descendit ouvrir.

***

Il avait allumé le couloir, tiré le verrou. La rumeur du vent et de la mer s'enfla soudain.

— C'est toi, Pietro! Entre vite.

Pietro grogna quelque chose. Il avait l'air d'un oiseau frileux, avec son cou dans les épaules et sa casquette feldgrau à visière pointue rabattue sur les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Sandro qui vous demande. Vous partiez? J'arrive juste.

Et il se frotta les mains avec satisfaction.

— C'est pour sa femme? Que se passe-t-il?

— Magda va bien. Je veux dire qu'en ce moment elle dort.

— La sœur a fait les piqûres?

— Oui. Mais Sandro veut vous voir.

— Urgent?

— Ça a l'air. Il est nerveux plutôt. Je crois qu'il a compris que la maladie de sa femme, c'était sérieux. Et il ne tourne plus rond. De là à faire des bêtises, c'est moins cinq.

Pietro sentait l'étable. Il venait d'abaisser le col de sa vieille capote militaire et observait le docteur de ses petits yeux vifs aux cils rares. A sa tempe gauche naissait une cicatrice rosâtre qui se perdait sous la casquette, souvenir d'une bagarre à Naples, en 1945, avec des « rangers » australiens.

— C'est peut-être à cause de Gorzone, dit Pietro.

— Quoi, Gorzone?

— Je ne sais pas, moi. Je dis ça comme ça...

Gorzone était le propriétaire qui employait Sandro.

— Il lui fait des ennuis?

— Il y a longtemps qu'il lui fait des ennuis, comme vous dites! Depuis que Sandro s'est marié avec Magda. Gorzone tournait autour de la petite...

— Ah! voilà!

— Magda travaillait à la ferme et le vieux crocodile aurait bien voulu se l'envoyer. Une mignonne bien roulée. Mais il a dû faire ceinture, le Gorzone, et maintenant...

— Je comprends. Une minute! Je vais aller prendre ma lampe électrique et ma trousse.

— Et votre voiture?

— Je ne vais pas sortir la voiture pour aller si près!

— Bon, bon!

On entendait à présent les vagues s'écraser sur la plage. Elles faisaient un bruit profond, solennel, prolongé, comme l'écroulement de hauts immeubles.

Dehors, au moment de se séparer, ils virent passer l'un des camions de la mine. Sa benne faisait un fracas assourdissant en roulant sur les pavés pointus de la via Regina Elena.

Pietro regarda s'éloigner le camion auréolé d'une poussière épaisse, brillante sous la clarté des lampadaires.

— Faudra peut-être que je me décide à aller chercher de l'embauche là-haut, dit-il entre ses dents. Mais c'est un boulot qui ne me plaît pas...

— Bon, dit Valerio. Tu ne sais vraiment pas ce qu'il veut, Sandro?

— Il vous le dira, s'il n'est pas déjà devenu piqué. De toutes façons, si Magda y passe, il le deviendra. C'est pas croyable ce qu'il aime cette fille, docteur.

Il fit quelques pas à côté de Valerio. Il marchait en traînant ses espadrilles dont les semelles étaient taillées dans des morceaux de chambre à air.

— Ce qu'il aime cette fille, c'est pas croyable, parole. Mon avis c'est que si Gorzone continue en ce moment à lui faire des ennuis, il le regrettera.

***

Valerio remonta la Regina Elena. Pietro l'avait quitté pour rejoindre ses amis au bar du *Palermo*. De l'ancien hôtel, c'était la seule partie que Gorzone avait pu réaménager à peu de frais. Il en avait confié la gérance à un Sicilien, un type de Catane qui passait son temps à le maudire car les affaires n'allaient pas et les mensualités étaient lourdes. « Magda, pensait le docteur, est épuisée par le paludisme et cette dysenterie qui lui tombe dessus n'arrange pas les choses. Organisme débilité, résistance

faible. Si elle s'en tire ce sera un miracle. » Il marchait vite, sa trousse serrée sous le bras gauche, sa lampe braquée devant lui. Il était pressé d'en finir avec Sandro pour aller chez Clara qui déjà devait l'attendre. Dès la tombée de la nuit, elle l'attendait dans cette petite pièce qu'il aimait, toute encombrée d'étoffes, de dentelles, de bibelots de verre et ornée de cet aquarium lumineux, encastré dans le mur, où évoluaient des cyprins parmi les longues herbes et les colonnettes d'un temple minuscule. La lampe éclairait le trottoir crevassé, des affiches sur les murs...

PER TUTTA LA VITA
Chi si è lavato i denti due o tre volte col
2 DROPS
continuara a lavarseli col 2 DROPS
PER TUTTA LA VITA

Il tourna à gauche et bientôt se trouva hors du bourg, devant le gouffre noir de la plaine. Des lumières clignotaient au loin. A droite, une immense flaque de ténèbres plus épaisses, sans le moindre feu, marquait l'emplacement des lagunes. Pour toute la vie... Ce pays pourri, avec ses marécages, ses landes sinistres et ses fièvres, il ne l'avait pas choisi. Il était milanais mais n'avait plus de famille. En 1942 un cargo d'évacuation l'avait transporté de Tunis à Cagliari. Affecté à l'hôpital militaire. Démobilisé par les Alliés peu après leur arrivée en Sardaigne. Il appartenait à la classe 36, c'est dire que la rupture avec son adolescence s'était faite de façon plutôt brutale. Il lui restait un oncle qui vivait à Buenos-Ayres et lui conseillait dans chacune de ses lettres de venir le rejoindre. Lorsqu'il avait accepté ce poste de Salina-Bianca, il pensait bien n'y rester que deux ou trois ans. Ce pays était triste, pauvre, malsain et il n'y avait pas que l'oncle d'Argentine à lui conseiller d'en déguerpir. Son beau-père aussi, depuis longtemps, le suppliait de venir s'installer à Naples. Il proposait même de lui faire l'avance des premiers frais. Mais il y avait Clara. Juste au moment où il allait se décider à partir, Clara était entrée dans sa vie...

Il baissa la tête sous une rafale de vent qui fit claquer les pans de son manteau. Le mur d'enceinte de la propriété Gorzone commençait après un bouquet d'eucalyptus. Rageusement, un chien se mit à aboyer derrière la haie d'épines. Valerio ne voyait pas l'animal, mais il devait être tout près. Il entendait le crissement des fortes pattes sur la terre sèche. « Ça doit être Cobo, sale bête! » La maison était au bout du chemin. La porte s'ouvrit et Sandro apparut, en silhouette. « Classe 35 celui-là. L'Abyssinie à la bonne époque... »

— Bonsoir, Sandro!
— Salut, docteur.
— Eh bien, comment va-t-elle?
— Entrez. Elle dort. Elle a un peu déliré cet après-midi.

La voix était sombre, lasse. Valerio ôta son manteau, le jeta sur un banc sur lequel un journal déplié montrait un gros titre :

EISENHOWER PREPARA I PIANI COME SI STALIN ATTACASSE ENTRO SEI MESI

L'esprit de Valerio enregistra les mots sans en pénétrer tout le sens. « N'ont pas fini de nous empoisonner », se dit-il et il se tourna vers Sandro.

— Températures ?

Sandro lui tendit la feuille où les chiffres étaient tracés au crayon bleu et resta immobile à observer le visage du docteur avec une attention gênante. C'était un homme très brun, maigre, vêtu d'un pantalon de mécanicien et d'un blouson américain. Il avait un front large, marqué de piqûres de moustiques, des traits fins et une expression intelligente et volontaire. Le regard de ses yeux noirs était fixe, pénétrant, plein de tristesse.

De la chambre voisine venait une odeur chaude de sueur et de fièvre. Valerio, sans un mot, posa la feuille sur la table, alla au chevet de la malade. Sans bouger de place Sandro suivit tous ses gestes, le regarda relever les couvertures, se pencher sur le corps, écouter le cœur, et, du bout des doigts, palper le ventre. Magda, toujours endormie, gémit faiblement. Sur son visage blanc et décharné, les paupières gonflées faisaient deux boules bleuâtres. De nouveau, derrière la maison, le chien aboya. Sandro eut un geste d'exaspération mais Valerio se redressait déjà, après avoir passé la main sur le front de la jeune femme.

— Alors ? dit Sandro.

Il attendit la réponse, les lèvres durement serrées, les narines dilatées, les pupilles brillantes comme un homme provoqué, prêt à se battre.

— Pas de changement depuis ce matin, dit Valerio. Il faut continuer le traitement. Je reviendrai demain vers dix heures.

— Vous savez que je ne pourrai pas vous payer ? dit Sandro avec agressivité.

— Ça va. Je ne te demande rien, vieux.

Il avait parlé calmement, avec dans le ton une pointe de cordialité. Il ajouta :

— Nous avons longtemps mangé le même sable en Afrique. Ça compte un peu, non ?

— Je ne pourrai pas vous payer parce que Gorzone ne me verse plus de salaire depuis samedi dernier.

— C'est pour ça que tu m'as demandé de venir tout de suite.

— Ça et autre chose.

— Pourquoi refuse-t-il de te payer ? Il y a une loi...

— Non. Ce n'est pas moi qui suis malade. De plus, il veut que je quitte cette maison demain soir.

— Il est fou! Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Sandro eut un bref ricanement.

— Explique-moi, dit le docteur.

— Gorzone veut m'expulser parce que je dois rester à garder ma femme. Il prétend que je ne fais pas mon travail de gardien et que je n'entretiens pas la partie du domaine qui m'incombe. Il raconte qu'on a volé des fruits, abîmé des arbres. C'est un salaud parce qu'il n'y a rien de vrai. Ce qu'il veut c'est me jeter à la rue!

— Il sait que ta femme est malade?

— Il le sait.

— Quelque chose ne va pas, vieux. J'irai voir Gorzone demain. Je lui parlerai de cette affaire. Ça doit pouvoir s'arranger. Mais tu es sûr de ce que tu me racontes là?

— Je ne suis pas fou, non! J'ai reçu la feuille à quatre heures. Je devais signer. J'ai refusé de signer.

Ici, Magda soupira et le docteur fit signe à Sandro de parler plus bas.

— Mon remplaçant viendra s'installer demain soir. Un type d'Iglesias. Il faut qu'il se loge, vous comprenez?

— Ça doit pouvoir s'arranger, répéta Valerio. Gorzone n'est pas un saint, mais il n'ira pas si loin.

— La loi est pour lui. La maison et l'emploi vont ensemble. Je perds l'emploi, je quitte la maison.

— Oui, mais les circonstances sont exceptionnelles. Ta femme est malade. Où vas-tu t'installer? Allons, j'irai demain chez Gorzone. Je lui expliquerai.

Sandro avança la main, la paume vers le sol. C'était une main sèche, brune.

— Écoutez, docteur. Il ne s'agit pas de l'implorer en mon nom. Il nous a toujours traités comme des animaux. Dès que nous avons été mariés Magda et moi il m'a retiré la ferme, il a refusé de renouveler mon contrat de métayage. J'ai dû accepter cette place de gardien. C'était à prendre ou à laisser. Je n'avais pas un sou. Ma femme est tombée malade sinon je serais parti à la mine. Il ne faut pas implorer Gorzone. Il serait trop heureux. Il faut lui dire ceci simplement : s'il ne nous laisse pas un peu tranquilles je lui fais son compte.

— Quoi? Tu deviens idiot! Qu'est-ce que tu vas te mettre dans la tête!

— Je le descendrai comme un chien. Voilà ce qu'il faut lui dire!

Il s'était exalté et marchait de long en large sans cesser de jurer et de lancer des menaces.

« Bon sang, si j'avais su je ne serais pas venu, pensait Valerio. Il est capable de faire l'idiot rien que pour ne pas avoir l'air de se dégonfler à mes yeux! » Il faudrait, à présent, perdre au moins une demi-heure

pour calmer Sandro, le raisonner. « Et Clara qui m'attend! » Dehors, les feuillages, sous le vent, faisaient un bruit de cascade.

— Écoute, vieux...

Sa voix fit tressaillir Sandro qui brusquement recula, se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit, sortit d'un tiroir un objet noir et brillant.

— Vous voyez ça? dit-il d'un ton rageur. Il y a là-dedans assez de balles pour crever cette crapule.

Un luger. Sandro le tenait dans son poing, le canon vers le plafond. Pietro avait dit juste : « Si Magda meurt, Gorzone est fichu. Ce type est à bout de nerfs et il suffira d'un rien pour que son revolver parte tout seul. » Cette situation embarrassait Valerio.

— Bon Dieu, dit-il, donne-moi donc ce truc-là. Tu n'es pas un enfant, non?

Il avança la main avec lassitude, certain que Sandro ne lui remettrait pas son arme. « Que faire? Que faire? Tout cela est idiot, mille fois idiot! »

— Imbécile! Si tu te montes comme ça, tu feras certainement un mauvais coup et après tu seras bien avancé!

« Je suis lamentable », se dit-il. Il avait envie de s'en aller. Sandro mettait lentement le luger dans la poche intérieure de son blouson, sans quitter le docteur du regard, avec dans les yeux comme une lueur de défi.

— Qu'est-ce que j'ai à perdre? dit-il. Dès que Magda sera guérie, je partirai de cette saloperie de baraque. Mais qu'il me fiche la paix. Sinon...

Cette haine était indéracinable. On la sentait nouée au plus profond de cette âme, dans une zone définitivement empoisonnée. Sandro, le matin même, avait demandé au docteur s'il était certain de pouvoir guérir sa femme. « J'ai eu tort de ne rien répondre. » Il se souvenait de son regard, un regard anxieux, troublant.

— Je te répète, dit-il, que j'irai voir Gorzone demain matin et que je suis sûr d'arranger cette affaire.

— On verra, dit Sandro en s'enfonçant dans la partie obscure de la pièce.

Valerio revêtit son manteau, prit sa trousse, sa lampe sur la table.

— Tu devrais te reposer, essayer de dormir.

Sandro ne répondit pas.

— Et manger. Je parie que tu n'as rien mangé aujourd'hui?

— Sans importance.

— Tête de mule, grogna Valerio.

Il était déjà sur le pas de la porte. Il se retourna.

— Dis donc? Tu n'as pas de parents dans la région? Ou des parents de ta femme? Quelqu'un qui puisse t'aider à la soigner?

— Je ne veux personne!

L'idée qu'il devrait immédiatement exiger la remise du luger lui tra-

versa l'esprit. Mais il était déjà sur la route. A grands pas il se dirigea vers la maison de Clara. Le vent le fouettait sans répit. Tout le ciel était en mouvement. Des montagnes vertigineuses semblaient glisser, emportées dans les hauteurs par un ouragan de fin du monde.

Après avoir traversé une étendue de terrain pelé, il vit les lumières de Salina, pressées le long de la mer.

« Sale histoire! » se dit-il. Il regrettait de plus en plus de n'avoir pas réussi à désarmer Sandro. « C'est au moins la quatrième nuit qu'il passe sans dormir au chevet de sa femme. Tout à fait à point pour fusiller proprement Gorzone si cet imbécile vient le narguer demain. »

***

— Enfin, c'est toi! dit Clara en se jetant dans ses bras.

— Je suis en retard...

— Oh! je commençais à être inquiète!

— On est venu me chercher au moment même où je descendais l'escalier pour venir ici. Mais, dis-moi...

Il l'écarta un peu, lui prit le menton, lui releva la tête. Elle essaya de lui dérober maladroitement son regard.

— Tu as pleuré?

— Ce n'est rien. Ce vent me rend malade, dit-elle. J'ai eu cet après-midi une migraine épouvantable. Maintenant c'est passé.

Comme cette explication ne paraissait pas le convaincre tout à fait elle lui sourit, l'embrassa sur les lèvres puis l'entraîna dans la pièce voisine.

Au fond, dans le mur, le grand aquarium lumineux était traversé d'éclairs dorés.

— Je vais à la cuisine. J'ai moi-même préparé le souper. Nous nous mettrons à table dans une minute.

— Bon, dit Valerio en s'installant sur le divan.

D'abord il feuilleta distraitement une revue illustrée, mais son entrevue avec Sandro lui avait laissé une sorte de malaise qu'il ne parvenait pas à chasser. Il se leva, fit quelques pas dans le petit salon, le vrai domaine de Clara où régnait un charmant désordre. Des coussins, des étoffes, des livres étaient répandus un peu partout. Sur la table, sur les fauteuils traînaient des magazines comme *Oggi*, l'*Europeo*, *Sogno*. Tous les romans d'Alberto Moravia figuraient en bonne place sur un rayon de la petite bibliothèque ornée de poupées sardes, de petits animaux en verre coloré et de coquillages peints. Dans la lumière de l'aquarium les poissons rouges glissaient lentement ou filaient d'un trait, en étincelles, à travers un paysage de conte.

Valerio s'arrêta, surpris par son reflet. De longues algues vertes ou roses se balançaient dans le bouillonnement de l'arrivée d'air. Des bulles traversaient tout le cristal de l'eau et il lui sembla que c'était Sandro qui l'observait du fond d'un étrange miroir. Sandro, son luger à la main.

Il resta un instant rêveur devant ce fantôme, immobile lui aussi, dans cette nappe tremblante, puis il souffla, se dirigea vers le divan. Au même instant, Clara entra.

Il l'attira aussitôt contre lui. Tandis qu'il lui couvrait la nuque, la bouche et le visage de baisers, sa main sous le peignoir caressait une gorge ronde, ferme, d'une merveilleuse tiédeur d'oiseau.

— Chaque soir c'est comme si je t'avais à moi pour la première fois, dit-il sourdement. C'est toujours la première fois.

— Luigi, murmura-t-elle.

Elle avait un beau visage triangulaire, des yeux bruns et chauds légèrement tirés vers les tempes et une lourde chevelure noire nouée sur la nuque. Elle sentait bon, un parfum léger de prairie au printemps.

On l'avait mariée à dix-sept ans, dès sa sortie du collège de Santa-Anna, au riche Carlo Damiani, propriétaire d'un domaine immense. Sa première femme était morte sans lui donner d'enfants. Lorsqu'il fut convaincu qu'il ne devrait rien espérer non plus avec Clara il se détourna d'elle, lui montra même une sourde aversion. Il finit par s'absenter souvent, préférant la compagnie de ses paysans et de ses chevaux à celle de cette petite sotte qui passait son temps à pleurer, ne valait rien au lit, le regardait constamment avec des yeux de bête traquée et qu'il aurait volontiers battue sans la crainte que lui inspiraient ses trois vigoureux beaux-frères.

Enfin, il mourut. Exactement le jour anniversaire de ses cinquante ans.

Sans perdre une heure — on avait assez attendu! — la famille de Clara se précipita sur la propriété de Damiani, voisine de la sienne, à trente kilomètres de Salina. Clara pouvait rester chez elle, à ne rien faire, dans sa belle maison du bourg. Elle avait bien mérité de vivre un peu tranquille. Tout le reste de « la Tribu », d'ailleurs, suffisait à faire prospérer les deux domaines et particulièrement celui de Damiani si longtemps convoité. Restait un danger : tôt ou tard, Clara penserait à se remarier, cette fois, avec un gaillard de son choix. Déjà le père s'apprêtait à imposer à sa fille un acte de cession en bonne forme lorsque survint Valerio. Providentiel Valerio! Il arrangeait tout. Il n'était pas homme à divorcer pour épouser Clara. Et Clara, après tant d'années sacrifiées à ce vieil ours de Damiani, avait gagné largement le droit de mener l'existence qui lui plaisait.

Depuis la mort de la mère c'était Vittorio, le frère aîné, qui assurait la liaison entre la ferme et Salina. Il venait voir Clara assez souvent, toujours le matin, par discrétion, et lui apportait des œufs, des légumes, des volailles et aussi des fleurs dont le bouquet était toujours préparé par l'une des belles-sœurs Gina, Erminia ou Elena. De son côté, Clara n'allait visiter les siens que pour les grandes fêtes, en tout quatre ou cinq fois dans l'année et pour des séjours de courte durée. A Salina même, elle vivait dans la compagnie d'une vieille servante, la Torelli, Maria Torelli, qui avait une tête douloureuse d'aristocrate qui a perdu ses biens

à la suite d'une révolution sanglante et qui est obligée de travailler, dans l'exil, à des besognes au-dessous de sa condition. Maria Torelli l'aimait comme sa propre fille, l'espionnait activement pour le compte de « la Tribu », connaissait les heures de présence de Valerio et savait se transformer en fantôme dès qu'il apparaissait. Ce soir, précisément, elle s'était déjà réfugiée dans sa chambre, à l'extrémité de la maison, et se tenait à l'écoute de Radio-Milan qui donnait *Rigoletto*.

***

Le repas expédié, Clara et Valerio retournèrent dans le petit salon.

— Beaucoup de travail, aujourd'hui, mon chéri ?

Elle posait souvent cette question et toujours avec la même nuance de regret, comme si elle déplorait toute cette dépense de temps et d'énergie pour des fins secondaires, alors que l'amour seul aurait dû remplir la vie.

— Oui. Beaucoup de travail, dit-il.

Sur le divan, elle se blottit contre lui. Il la devinait, à présent, heureuse, confiante. Peut-être avait-elle pleuré parce qu'elle savait qu'Angela ne tarderait pas à revenir !

— Rien ne pourra nous séparer, Clara, dit-il, rien ni personne. Jamais...

Elle balbutia quelque chose. Elle avait fermé les yeux. Son visage prenait une expression qu'il connaissait bien, une expression de plaisir et de souffrance. Alors, il la renversa doucement sur les coussins. Il se sentait riche, puissant, victorieux et une joie torrentielle le roulait tandis qu'il caressait les épaules, la poitrine de Clara.

***

— Pourquoi as-tu pleuré cet après-midi ?

— C'est fini, ne me parle plus de cela ! dit-elle en souriant.

Elle ajouta :

— Je suis heureuse, et ses lèvres étaient gonflées, rouges et tentantes.

Valerio l'embrassa avec passion.

— Clara, murmura-t-il.

— Je voudrais tant avoir un enfant, dit-elle, d'une voix secrète. Je voudrais un enfant de toi...

— Oui, dit Valerio, ému, en la serrant contre lui.

Il se sentait plein de reconnaissance, apaisé. Il pouvait sans rancœur penser à sa jeunesse difficile, à ses années de guerre, à tant d'années de solitude, il pouvait même d'une certaine façon aimer ce vaste désert qu'il achevait de traverser puisqu'il l'avait mené à Clara, puisque tout son passé ne semblait être qu'un long et sûr cheminement vers Clara.

Mais elle se tournait vers lui :

— Parfois, dit-elle, je me fais peur. Après ton départ je me dis que

tu ne reviendras plus, que je ne te verrai plus et j'ai envie de crier comme une folle.

— Que tu es sotte, dit-il avec tendresse.

— Tu ne sais pas ce que c'est pour moi qu'une journée à t'attendre.

Comme un cheval essoufflé le vent commençait à faiblir, mais par bouffées il apportait le chant lointain de Radio-Milan, un chant étrange, exalté, qui par moments avait les accents déchirants d'une plainte.

— Ta femme sera bientôt de retour, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Elle te l'a écrit ?

— Oui.

Il se redressa, la prit dans ses bras et ils restèrent silencieux. Il sentait qu'elle ne s'abandonnait plus tout à fait, que quelque chose en elle se raidissait, se révoltait, mais rien n'affleurait à la surface, son visage restait calme, marqué par la même expression de douceur.

— Clara, je t'ai dit que rien ne nous séparera jamais... Il faut avoir confiance.

— Je te connais. Tu es très bon et tu ne voudras pas la voir souffrir.

— Elle ne saura rien. Comment veux-tu ?...

— Elle saura tout très vite.

— Mais si nous prenons des précautions suffisantes...

— Oui. Tu te glisseras ici, la nuit, en tremblant à l'idée d'être surpris. Tu lui donneras des explications sur tes absences, tes retards. Tu mentiras. Et mal, naturellement. Je te vois déjà. Et ta femme sera malheureuse et c'est ainsi que notre bonheur pourrira lentement.

Il se leva, assombri, et elle le suivit des yeux en souriant d'un air navré.

« Pourquoi parler d'Angela ? » pensait Valerio. Tout ce que Clara pouvait dire, il se l'était maintes fois déjà répété. Pourquoi aigrir ces heures si difficilement gagnées puisque tous les arguments se heurtaient en lui à une idée toute simple, se brûlaient à cette idée : il avait besoin de Clara. Sans Clara, sa vie perdrait comme un halo lumineux, une chaleur, une unité, un espoir. Sans Clara il recommencerait une marche solitaire à travers les êtres comme à travers les arbres d'une forêt sans limite, angoissante, hostile et sans refuge.

C'était à Naples, en octobre 1945, qu'il avait connu Angela. Angela à dix-huit ans. Frêle, timide, mais avec des élans enjoués et un petit visage frais, de longs yeux brillants et doux. Un jour d'excursion à Pompéi, à la fin de la promenade, elle se sentit lasse et ils s'assirent côte à côte sur les marches du Forum et elle posa soudain la tête sur l'épaule de Valerio avec tant de grâce et de confiance qu'il en fut bouleversé. Le miracle se reproduisit à quelque temps de là lorsqu'il la serra enfin contre lui, lorsqu'il eut à lui ce corps à peine formé, dur et tendre à la fois, ce mince visage, encore enfantin, près du sien. En février de l'année suivante ils étaient mariés et il emmenait Angela en Sardaigne.

Cette séparation, les parents ne l'avaient acceptée que provisoirement.

Et pour Angela qui ne les avait jamais quittés, cet exil, sur une terre aride, ne tarda pas à devenir de plus en plus pesant, malgré toute la tendresse dont son mari l'entourait.

Très vite aussi, Valerio vit se déchirer ses illusions. Une petite fille. Il avait épousé une jolie petite fille qui regrettait son paradis d'autrefois, le riche appartement de sa famille, ses amies, les théâtres de Naples, sa villa de Sorrente.

Une enfant gâtée qui s'ennuyait à ses côtés, mais sans jamais cesser de se montrer gentille, d'une gentillesse appliquée, avec des timidités dont il avait épuisé le charme. Elle se disait heureuse, comblée, mais son petit air résigné ne trompait pas.

Peu à peu, Valerio s'éloigna d'elle. Il sentait s'élargir en lui un grand vide, mais s'efforçait de cacher ses sentiments, se montrait toujours aussi prévenant, attentionné, continuait à jouer la comédie de l'amour. Elle ne devinait rien, ne soupçonnait rien, et vivait dans cette grande maison de Salina comme une jeune pensionnaire qui attend patiemment les vacances. Elle profitait de la moindre occasion pour aller à Naples où elle passait cinq ou six jours, jamais plus. Valerio encourageait ces petites échappées car elle revenait avec un air de bonheur qui le touchait. Et parce qu'il la savait fragile, vulnérable, il éprouvait pour elle quelque chose qui ressemblait à de la pitié.

Il reconnaissait volontiers lorsqu'il rencontrait, parfois, Latanza, son beau-père, que Salina n'était pas un séjour idéal pour une jeune femme habituée aux avantages et aux distractions d'une grande ville. Mais il aimait Salina, malgré tout, il s'était attaché à ce bourg sans grâce et, de toutes manières, il lui répugnait d'aller s'installer à Naples. Il avait bien fallu admettre cependant qu'Angela dépérissait dans ce climat. Il avait bien fallu l'envoyer en hâte dans les Alpes...

— Luigi! appela doucement Clara, pelotonnée au coin du divan, dans une pose favorite, les jambes ramenées sous la croupe. Elle avait refermé son peignoir. Valerio revint s'asseoir près d'elle. Clara, aussitôt, le saisit vivement par les épaules :

— Écoute bien, dit-elle. Quoi qu'il arrive, je ne te reprocherai jamais rien. Je resterai toujours à toi. J'ai l'impression de voler mon bonheur mais j'aurai eu ma part. Personne ne pourra m'enlever ce qui m'a appartenu.

— Je t'aime, murmura Valerio — et les mots eurent un éclat sombre, profond, neuf.

Alors, un poing inconnu frappa violemment à la porte. Clara poussa un petit cri. Valerio se redressa. Ils échangèrent un regard anxieux. Qui pouvait appeler à une heure pareille?

— Docteur! cria une voix.

Valerio se mit debout.

— Doc-teur!

C'était la voix de Pietro.

— Veux-tu que j'aille voir, mon chéri?

— Non. Je vais y aller moi-même.

Il était furieux et inquiet.

— Comment sait-il que tu es ici? demanda Clara, d'un ton angoissé.

— Je me le demande. Mais, je vais voir.

Il s'habilla, traversa en hâte l'appartement.

— C'est moi, docteur! dit Pietro dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que tu veux?

Il cherchait à distinguer les traits du visage dans ce bloc noir, immobile.

— L'inspecteur Fasaro vous demande, docteur. Il y a une sale histoire chez les Fuosco, rue de Tarente, vous savez?

— C'est Fasaro qui t'a envoyé?

— Oui. Je jouais aux cartes chez Salvi. Il m'a dit de venir vous chercher. Il était venu en auto. Il m'a dit que si vous n'étiez pas chez vous je passe ici.

Il parlait d'un ton parfaitement naturel. Il avait gardé les mains enfoncées dans les poches de son ancienne capote de fantassin et attendait tranquillement la réponse du docteur.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez les Fuosco?

— Le vieux grand-père a tenté de violer la petite Lydia. C'est pas croyable ce que ce vieux salaud peut être vicieux. Une gamine de dix ans. Et c'est pas la première qu'il essaie d'avoir.

— Je viens. Il me faut cinq minutes.

— La petite est dans les pommes. Très abîmée, je crois. La famille fait un raffut terrible. C'est pas croyable. On l'entend de la place.

— Dis à Fasaro que j'arrive tout de suite.

Quand il rejoignit Clara il vit qu'elle l'attendait, debout, très pâle.

— Que se passe-t-il?

— Une sale histoire chez les Fuosco. La police est sur les lieux et on m'attend.

— Quelle histoire?

— Viol d'une petite fille, jeta Valerio en cherchant son manteau.

— Mais comment savait-il que tu étais ici? demanda Clara d'une voix alarmée tout en l'aidant à passer les manches.

Il allait répondre : « C'est Fasaro! » mais il préféra mentir.

— Pietro est un vieux camarade. Il a dû me suivre quand je suis sorti de chez Sandro tout à l'heure. C'est lui déjà qui était venu me chercher.

L'explication ne tenait pas debout. Pourquoi Pietro l'aurait-il filé ainsi? Clara n'était pas dupe et son regard angoissé le disait clairement.

— Il m'a peut-être vu par hasard entrer ici.

Comme leurs jardins se touchaient, Valerio habituellement pouvait venir chez Clara et en repartir sans risquer de faire une rencontre fâcheuse.

— Tu n'as pas à te faire des idées, dit-il encore tout en prenant sa trousse et sa lampe électrique.

Elle ne répondit pas.

— Ce n'est pas grave, ma chérie, allons!

Mais sa voix sonnait faux et il s'en rendait parfaitement compte.

***

Les Fuosco habitaient en bas de la ville, près du port de pêche. Il fallait descendre toute la via Regina Elena, traverser la place et prendre une série d'escaliers qui menaient à la sardinerie. Le vent était complètement tombé. Les rues étaient silencieuses, les volets clos et tout avait un air d'abandon et de froide tristesse.

Valerio était soucieux. Comment questionner Fasaro? Celui-là « savait ». La preuve en était faite. Que ferait-il de ce secret qu'il avait découvert? Et comment l'avait-il découvert? Et surtout : était-il le seul à le connaître? Il y avait déjà Maria Torelli, mais elle était trop dévouée à Clara pour parler. Et Pietro. Mais il pouvait avoir fait simplement la commission de Fasaro sans rien soupçonner. Ah, qu'importait! Il était sûr qu'il saurait protéger Clara contre tous. Un instant, une haine chaude et visqueuse comme un flot de sang lui monta à la gorge, une haine pour tous ces ennemis cachés, ces mille yeux qui l'épiaient, ces mille bouches capables de cracher sur Clara leur venin! Mais que faire, que faire? Et il y avait Angela! Et il y avait le beau-père!

W STALIN M TRUMAN PACE IN COREA

disaient les murs qu'il longeait. L'odeur sauvage de la sardinerie le surprit dès qu'il commença la descente vers le port.

... Il y avait le beau-père. Fosco Latanza dirigeait à Naples une importante fabrique de tissus. N'avait pas accordé la main de sa fille unique avec une joie délirante à un monsieur qui se proposait ensuite de l'emmener vivre dans un trou infect de Sardaigne. Dans chacune de ses lettres, il faisait invariablement miroiter aux yeux de Valerio les multiples avantages de Naples. Mais en vain. Et les réponses évasives de son gendre paraissaient l'irriter. A présent, l'argument suprême était la santé de sa fille. Argument solide, d'ailleurs. Pas sot, le vieux Latanza! Peut-être finirait-il par soupçonner la vérité, par soupçonner ce que cachaient tant d'entêtement, et de froideur! Il était clair que s'il avait proposé d'accompagner Angela et de passer vingt-quatre heures à Salina c'était pour mener sur place sa petite enquête. Il venait chercher des explications à domicile et peut-être aussi qu'il connaissait des gens à Salina capables de le renseigner utilement. Fasaro, par exemple.

PACE IN COREA W Togliatti
Abasso TRUMAN PACE IN COREA

« Même s'il y a la guerre, je ne me séparerai pas de Clara! »

Au bas de l'escalier il se trouva sur l'avenue qui longeait la mer. Les vagues sautaient par-dessus le parapet et laissaient des flaques noires sur les trottoirs. Il devina la mystérieuse et sombre colère de la mer et regarda vers le large. A droite brillaient les feux rouge et vert qui signalaient la thonaire.

FOTOGRAFO FUOSCO

C'était là. Une vingtaine de personnes discutaient avec animation devant le magasin fermé, près de la petite Fiat décapotable de l'inspecteur Fasaro. Dès qu'ils aperçurent le docteur, les gens se turent. Valerio connaissait Fuosco, dont le père, à soixante-quatre ans, avait pris un goût dangereux pour les petites filles. C'est pourquoi on l'obligeait à vivre dans une moitié de pièce, séparé du reste de la famille par une haute grille de jardin scellée aux deux murs opposés. Car l'appartement au-dessus du magasin était trop petit, et les enfants trop nombreux pour qu'on pût sacrifier une chambre entière.

Valerio grimpa l'escalier de bois et dès son arrivée sur le palier, l'accueillirent les cris déchirants de la mère.

— Ma petite fille, docteur! Ma jolie petite fille! Ce misérable! Voyez ce qu'il en a fait, ce misérable!

Elle avait le visage boursouflé par les larmes, les cheveux en désordre, elle ouvrait ses mains, agitait ses doigts comme si elle avait eu au bout des bras d'énormes araignées. Des femmes entouraient le lit où Lydia était étendue, les narines pincées, les lèvres blanches.

— Bonsoir docteur, dit une belle voix grave, une voix harmonieuse comme celle d'un chanteur d'opéra. C'était Fasaro. Les deux hommes se serrèrent rapidement la main. Déjà quelqu'un aidait Valerio à se débarrasser de son manteau.

— Poverina! se lamentait une des vieilles qui se tenaient debout contre le mur.

— Faites sortir tous ces gens, ordonna Valerio. Où est Fuosco?

— Il n'a pas voulu monter, dit Fasaro. Ne craignez rien. Je vais m'occuper de ça.

Une à une, les femmes se retirèrent en silence.

— Faites bouillir de l'eau! dit Valerio à la mère.

Pendant qu'il prenait le pouls de la fillette, Fasaro se pencha :

— Piqûre d'huile camphrée?

— Caféine. C'est la même chose.

Il se releva, agacé.

— Je vous serais reconnaissant de sortir aussi, dit-il.

***

Lorsqu'il passa dans la pièce voisine pour rejoindre Fasaro, il se trouva en présence du vieux. Il était debout, derrière la grille, les doigts crispés sur les barreaux et regardait dans le vide, les yeux exorbités, la bouche

ouverte. Un inspecteur le surveillait assis sur la table, les jambes pendantes, tout en fumant la pipe d'un air désinvolte. Un autre policier se nettoyait les ongles avec un canif et paraissait très absorbé par cette besogne. Il avait une longue tête de requin, la mâchoire inférieure fuyante, l'air cynique. Il jeta à Valerio un coup d'œil moqueur.

— Voilà le grand-père, docteur! dit Fasaro. Eh bien? La petite?

— Grave, dit Valerio en le regardant froidement.

— J'aurai votre rapport demain matin?

— Mais oui.

— Merci, dit Fasaro.

C'était un garçon de trente-cinq à trente-huit ans, très beau, avec des yeux noirs chauds et comme veloutés. Un peu trop chanteur de charme, peut-être, pensa Valerio. Mais il savait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Sous ces airs nonchalants, Fasaro dissimulait une audace réfléchie, une énergie acérée. Il portait un costume de très bonne coupe et était mis avec recherche : épingle de cravate, pochette de soie, boutons de manchette en or...

« Et ce gigolo, pensa Valerio avec mépris, a découvert mon secret avec Clara. »

— Voulez-vous savoir comment cela s'est passé? demanda Fasaro d'un ton aimable.

— S'il vous plaît, dit sèchement Valerio.

— Eh bien, les parents se trouvaient encore dans le magasin. La fillette est montée pour coucher son jeune frère. Elle allait redescendre lorsque le vieux, dans sa cage, a feint un malaise. Au lieu d'appeler le père, la pauvre gosse n'a obéi qu'à son premier élan. Elle savait où se trouvait la clef. Elle a ouvert la grille... C'est le petit frère qui a couru sur le palier en hurlant et qui a alerté les autres, en bas.

Il parlait avec aisance et le vieux l'écoutait, immobile, le front appuyé à la grille, les yeux fixes.

— Je ferai prendre votre rapport chez vous, vers dix heures, ajouta Fasaro. Vous n'aurez pas besoin de vous déranger.

— Qu'est-ce que vous allez faire de cet homme?

— Nous l'embarquons tout de suite.

On essayait d'arracher le vieux à sa grille. Mais il se cramponnait aux barreaux avec une sauvage énergie.

— Non! criait-il. Non! Je ne veux pas! Laissez-moi!

Les deux policiers le tiraient par les épaules sans parvenir à lui faire lâcher prise.

— Saligaud! dit l'un d'eux.

Alors Fasaro s'approcha et à coups de talon se mit à écraser les doigts du vieux qui poussa des gémissements de douleur. Il retirait une main mais s'agrippait de l'autre avec une force étonnante.

— Laissez-moi! Non! Je ne veux pas!

Sourcils froncés, la cigarette aux lèvres, les mains dans les poches de

sa veste, Fasaro frappait méthodiquement, en équilibre sur une jambe, tandis que le vieux attendait chaque coup en tremblant. Une bave luisante lui coulait sur le menton.

— Assez! dit Valerio, écœuré.

L'inspecteur lui lança un coup d'œil bizarre, mais s'arrêta. Il y eut une minute d'intense attention. Puis le policier à tête de requin recula, asséna un violent coup de poing sur la nuque du vieux qui poussa un cri, s'inclina comiquement en avant comme s'il voulait saluer et laissa retomber ses bras. On le traîna rapidement dehors.

Durant un instant, Valerio et l'inspecteur restèrent côte à côte sans dire un mot. Les deux policiers avaient jeté le vieux sur le siège arrière de la Fiat et repoussaient les curieux.

— J'ai une place libre, docteur. Voulez-vous que je vous ramène chez vous? dit Fasaro, d'un ton aimable.

Valerio le regarda avec surprise.

— Merci, dit-il. Je rentrerai à pied.

Fasaro aspira une bouffée de sa cigarette, parut hésiter puis fit un petit salut de la main.

— Comme vous voudrez. Bonne nuit.

EMMANUEL ROBLÈS

(A suivre.)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

"BELCHAMBER"

par Howard O. Sturgis *(Plon)*

Comme l'œuvre de Proust, avec laquelle il présente d'ailleurs d'autres analogies, le roman de Howard O. Sturgis a un double caractère : il est à la fois psychologique et social. « Belchamber », en effet, est la peinture, cruelle et véridique, d'une certaine société londonienne des débuts du siècle dont les travers frappèrent d'autant plus vivement l'auteur, que cet Américain né à Londres et mort à Windsor, s'il en fit son milieu d'adoption, ne cessa de la voir (partant de la juger) en étranger.

Mais c'est aussi l'admirable portrait — admirable par la maîtrise du trait — d'un jeune homme de grande naissance, infirme et débile, fort peu propre à tenir le rang et à jouer le rôle auquel son nom le prédestine, qui accepte cependant d'accomplir son devoir et s'y emploie de son mieux, épouse par convenance une jeune fille qui dès le soir de leurs noces lui avoue sa répulsion pour lui, reconnaît le fils qu'elle a de son amant et finalement perd cet enfant qu'il était le seul à aimer.

La démarche de l'écrivain est un peu lourde et lente, mais son métier est solide et sa psychologie aussi subtile que sûre. Le récit est coupé d'excellents dialogues et éclairé par un humour qui, comme si souvent chez les Anglo-Saxons, n'est qu'une forme de pudeur. Ce roman, paru en 1904, fut le troisième — et le dernier — que Sturgis publia. Sans doute avait-il conscience d'avoir exprimé dans cet ouvrage la somme de son expérience à la fois de l'homme et du monde.

JACQUES DE RICAUMONT

(Suite de la chronique bibliographique page 113.)

DEUX DESTINS PARALLÈLES :

POUCHKINE ET LERMONTOV

par Henri Troyat

Dans l'histoire de la littérature russe, l'année 1814 est marquée par deux événements d'importance majeure : la publication dans *le Messager de l'Europe* des premiers poèmes de Pouchkine, alors âgé de quatorze ans, et la naissance de Michel Lermontov, qui devait lui succéder dans la faveur du public.

Pouchkine et Lermontov, ces deux noms, ces deux œuvres, ces deux destins, se trouvent indissolublement liés, pour ceux qui les considèrent avec le recul du temps. Des correspondances secrètes, des analogies inexplicables jouent de l'un à l'autre. On ne peut parler du premier sans penser au second.

Dès son départ dans l'existence, Michel Lermontov fut frappé par un grand malheur. Il n'avait pas trois ans quand il perdit sa mère. Sa grand-mère, Élizabeth Aléxéïevna Arséniev, femme pieuse, vaniteuse et riche, le garda auprès d'elle et se chargea de son éducation. Pour être sûre de conserver l'enfant sous sa coupe, elle entra même en lutte ouverte contre son gendre et obtint de lui qu'il quittât la maison en échange d'une forte indemnité. Ainsi, privé de sa mère par la mort, et de son père par un arrangement financier, Michel Lermontov grandit sous la seule surveillance d'une aïeule despotique. Elle l'entourait de soins excessifs. Elle l'étouffait sous le poids de son adoration. Grâce à elle, cependant, il reçut une instruction soignée à la pension Noble, puis à l'Université de Moscou. Les tristes événements de son enfance avaient laissé en lui des empreintes ineffaçables. Orgueilleux, distant, taciturne, il évitait de se lier avec ses camarades d'études. Vivant à l'écart de tous, il se jugeait supérieur aux autres et promis, sans doute, à de merveilleuses malédictions. Sa seule passion était la poésie. Et son idole indestructible : Pouchkine. L'exemple de Pouchkine l'incita, très tôt, à s'essayer lui-même au jeu des rythmes et des rimes. Les vers qu'il écrivait, à cette époque, étaient tous inspirés par le même modèle. Et, cependant, par instants, de ces travaux d'écolier se dégageait déjà une musique originale, une pensée neuve, qui annonçaient les grandes œuvres à venir.

— Le portrait ci-dessus représente Lermontov.

En 1832, à l'âge de dix-huit ans, Michel Lermontov entra à l'École militaire des junkers, à Saint-Pétersbourg. Comme il aurait pu s'y attendre, la discipline de la caserne le détourna pour un temps de ses exercices littéraires. Enfin, le 22 novembre 1834, il fut promu cornette et affecté au régiment des hussards de la Garde, à Tsarskoïé Sélo. Immédiatement, Élizabeth Aléxéïevna Arséniev se mit en frais pour équiper son petit-fils et l'établir dans sa dignité nouvelle. Voitures, chevaux, uniformes, selles, armes de parade, la vieille dame payait tout sans compter, effrayée et grisée à la fois par l'ampleur de son sacrifice. Sur son ordre, un cuisinier, deux cochers, un valet de chambre furent tirés de la population serve de son domaine et expédiés à Tsarskoïé Sélo, pour être attachés à la personne du jeune maître. Celui-ci reçut en outre, sur la cassette de sa grand-mère, une allocation fixée à 10 000 roubles par an.

Nippé, nanti, épaulé, Michel Lermontov partagea son temps entre les devoirs du service et les divertissements mondains. Évadé de son passé studieux, il ne savait plus à quoi employer son trop-plein d'énergie. Les beuveries et la poésie, les farces et les amours, les salons fameux et les alcôves hospitalières attiraient tour à tour cet adolescent en quête de sensations fortes.

Deux années coulèrent ainsi, heureuses et rapides, durant lesquelles, pourtant, le jeune homme trouva le loisir de composer quelques-uns de ses plus beaux poèmes : *le Boyard Orcha*, *le Chant du Tsar Ivan Vassiliévitch*, *Borodino*...

A Saint-Pétersbourg, son meilleur ami était un parent éloigné, Sviatoslav Raïevsky, qui travaillait petitement dans un ministère en rêvant d'art et de journalisme. Désireux de servir la carrière de Michel Lermontov, il lui conseillait de fréquenter davantage les milieux littéraires de la capitale. N'était-il pas inconcevable que, jusqu'à présent, l'émule de Pouchkine n'eût pas encore fait la connaissance de son maître ?

Malgré les remontrances de Raïevsky, Michel Lermontov jugeait que le temps de cette rencontre n'était pas venu. Certes, à plusieurs reprises, dans la rue, dans un magasin, dans une loge de théâtre, il avait pu apercevoir, de loin, celui qu'il considérait comme le plus grand des poètes russes. Mais il n'osait pas l'aborder. Crainte d'être déçu ou crainte de décevoir ? Alexandre Serguéïevitch Pouchkine, avec sa face basanée, lippue, ses favoris laineux, son regard étincelant, sa démarche brève, son rire, était déjà, à trente-sept ans, un personnage légendaire, dont le comportement défrayait les conversations mondaines. Son œuvre et sa vie étaient également connues de ses lecteurs. Michel Lermontov n'ignorait pas que l'auteur d'*Eugène Onéguine* avait été exilé au Caucase, puis à Odessa, pour avoir écrit des épigrammes contre les hauts personnages de l'Empire, qu'il avait dû, ensuite, subir deux années de réclusion dans sa propriété de Mikhaïlovskoïé, et que seule une décision magnanime de Nicolas Ier avait autorisé le proscrit à rentrer dans la capitale. Querelles, duels, amours fulgurantes et poèmes aux sonorités de cristal avaient marqué la

carrière de cet homme impulsif et généreux. En 1830, il avait épousé, à Moscou, une jeune fille jolie et sotte, Nathalie Gontcharov. Le couple s'était installé à Saint-Pétersbourg et, depuis quelque temps, par la volonté de l'Empereur, Pouchkine se voyait contraint de fréquenter les bals et les réceptions de la Cour. On racontait que sa femme était entourée de soupirants, parmi lesquels le plus actif était, sans contredit, le baron Georges d'Anthès, jeune émigré français, arrivé récemment en Russie pour servir comme officier au régiment des chevaliers-gardes. L'ambassadeur de Hollande, baron de Heeckeren, avait adopté légalement Georges d'Anthès et lui avait assuré, par le jeu de ses relations, une situation enviable dans la haute société de Saint-Pétersbourg. La belle madame Pouchkine et le beau lieutenant se rencontraient souvent chez des amis communs, et l'attrait qu'ils éprouvaient visiblement l'un pour l'autre donnait prétexte à des commentaires malveillants. Au mois de novembre 1836, Pouchkine reçut une série de lettres anonymes, dont les allusions injurieuses exaspérèrent sa jalousie et l'incitèrent à provoquer en duel celui qu'il jugeait responsable de sa disgrâce. Pour éviter le scandale, Georges d'Anthès affirma qu'il n'aimait pas la femme de l'écrivain et que son intention était même d'épouser la sœur de celle-ci, Catherine. Le mariage-prétexte fut effectivement célébré, le 10 janvier 1837, mais, aussitôt après, le jeune chevalier-garde, délaissant son épouse, redoubla de prévenances envers Nathalie.

Bien que Michel Lermontov fréquentât d'autres milieux que ceux où évoluaient les héros de l'intrigue, les commérages qu'elle suscitait de toutes parts le renseignaient sur la marche des événements. Admirateur convaincu de Pouchkine, il souffrait de le savoir torturé par la honte, en butte aux railleries de ses ennemis. Il regrettait de ne pouvoir le secourir dans les escarmouches multiples où s'épuisait son génie. Soudain, vers la fin du mois de janvier 1837, une nouvelle terrible plongea la Russie entière dans la consternation. Ayant, pour la seconde fois, provoqué Georges d'Anthès en duel, Pouchkine était tombé, mortellement atteint par la balle de son adversaire. Le 29 janvier, après une interminable agonie, le poète rendait le dernier soupir. Sur le quai de la Moïka, devant la maison du défunt, se produisit alors une manifestation surprenante. Comme poussée par une marée irrésistible, une foule d'adorateurs inconnus venait rendre hommage à la dépouille de l'idole. Tandis que les grands personnages de l'Empire prenaient le parti de Georges d'Anthès, qui n'avait fait, à leur avis, que châtier un écrivaillon subversif, les étudiants, les fonctionnaires subalternes, les représentants des professions libérales, les commerçants, bref toute la classe des petites gens, se pressait autour du cercueil où reposait celui dont les poèmes avaient enchanté tant de solitudes et guéri tant de désespoirs! Le fait qu'il eût succombé sous les coups d'un étranger, admis par faveur à servir dans l'armée russe, renforçait encore l'indignation des masses. Michel Lermontov, pour sa part, subit un véritable choc nerveux à l'annonce de la catas-

trophe. Ébranlé jusqu'aux os, malade de dépit, de haine, de tristesse, il écrivit, séance tenante, un poème vengeur, qu'il intitula *la Mort du Poète.*

Il est mort, le poète, esclave de l'honneur,
Il est mort, accablé par une calomnie,
Avec au cœur ce plomb et cet élan vengeur.
Il a penché sa tête fière, il n'a pas pu
Supporter plus longtemps les offenses médiocres...
Quant à son meurtrier, c'est d'une âme paisible
Qu'il préparait le coup qui ne pardonne pas...
Son cœur, quand il visait, battait d'un rythme égal,
Sa main ne tremblait pas, tenant le pistolet.
Pourquoi s'en étonner? Il est venu de loin,
Pareil à des milliers de fuyards misérables,
En quête, parmi nous, de fortune et d'honneurs...
Insolent et rieur, il marquait son mépris
Pour la langue et les mœurs d'une terre étrangère.
Comment aurait-il pu épaigner notre gloire?
Comment aurait-il pu, à cet instant fatal,
Imaginer sur quoi sa main s'était levée?

Raïevsky — que madame Arséniev hébergeait depuis quelque temps chez elle — lut le poème et fut enthousiasmé. Comme à la plupart des Russes cultivés, il lui semblait qu'en tuant Pouchkine, Georges d'Anthès avait cruellement offensé la Russie. Quant à Michel Lermontov, non content d'avoir ainsi exprimé sa colère, il songeait à provoquer le meurtrier en duel. Cependant, très vite le bruit courut que l'Empereur s'apprêtait à châtier les coupables. Rasséréné par cette nouvelle, le jeune homme plaça, en tête de son poème, l'épigraphe suivante tirée du *Venceslas* de Rotrou et traduite librement en vers russes :

Prince et père à la fois, vengez-moi, vengez-vous.
Avec votre pitié mêlez votre courroux.
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
Une marque aux neveux à jamais mémorable.

Recopiée en plusieurs exemplaires, *la Mort du Poète* fut colportée aux quatre coins de la capitale par les soins de Raïevsky et d'autres camarades obligeants. En premier lieu, ce furent les proches amis de Pouchkine qui prirent connaissance du texte : le publiciste Kraïevsky, le poète Joukovsky, l'écrivain prince Viasemsky. Dès le 2 février 1837, au lendemain des funérailles, A.I. Tourguéniev notait dans son journal intime : « *Vu Joukovsky. Les vers de Lermontov sont admirables...* » Et, quelques jours plus tard : « *Ai envoyé les vers de Lermontov à Arjévitinov.* » Ainsi, le poème, lu à haute voix, appris par cœur, transcrit, prêté, rendu, commenté, expédié par la poste, pénétrait toujours plus profondément dans le public. Pour la plupart des lecteurs, il répondait à un besoin de revanche et exprimait avec éloquence ce que chacun disait tout bas. Retenu à la chambre par une indisposition bénigne, Michel Lermontov ne pouvait se rendre compte, en personne, de la célébrité que lui valait cette œuvre écrite dans un moment de fureur. Mais Raïevsky, courant

la ville, quêtant les éloges, recueillant les dernières informations, lui rapportait chaque jour des raisons supplémentaires d'être satisfait. On racontait que l'Empereur avait lu *la Mort du Poète* avec plaisir, que le prince Odoïevsky était charmé par le talent de l'auteur, que le grand-duc Michel Pavlovitch avait daigné dire : « Eh bien! en voici un qui nous remplacera Pouchkine! », et que Mordvinov, chef de la chancellerie de la IIIe section, s'était déclaré sensible aux qualités du morceau, tout en recommandant de ne le publier sous aucun prétexte.

Pourtant, cette rumeur flatteuse ne suffisait pas à calmer le ressentiment de Michel Lermontov. Son succès personnel ne pouvait lui faire oublier la cause sacrée qu'il s'était juré de défendre. Or, d'heure en heure, par l'intermédiaire de Raïevsky, il apprenait de nouveaux détails sur l'affaire.

En écrivant *la Mort du Poète*, il s'était borné à flétrir le « meurtrier » et les « calomniateurs ». Il ne lui était pas venu à l'idée que Pouchkine avait péri, victime d'un complot organisé par les plus hauts personnages de l'Empire. Maintenant, des gens bien renseignés racontaient que les pouvoirs publics connaissaient l'heure et le lieu du duel et n'avaient rien fait pour empêcher la rencontre. D'après ces informateurs, Georges d'Anthès avait été choisi, encouragé, armé par le clan aristocratique de Saint-Pétersbourg, afin de débarrasser la Russie d'un poète dont les sarcasmes atteignaient l'entourage immédiat du tsar. Le comte Nesselrode, ministre des Affaires étrangères, le comte Ouvarov, ministre de l'Instruction publique, le prince Ouroussov, la princesse Bielossielskaïa, la princesse Kotchoubeï appartenaient à cette coterie hostile. Ils avaient même gagné à leurs vues le chef des gendarmes, Benkendorf. Devant une coalition aussi puissante, Pouchkine était vaincu d'avance. Les incidents qui se déroulèrent après le décès du poète ne servirent qu'à renforcer la conviction de Michel Lermontov. A l'exception de quelques courtisans fameux, qui se posaient en protecteurs de Georges d'Anthès, l'immense majorité de la nation réclamait le châtiment du coupable. Affolé par cette indignation collective, Benkendorf expliqua au tsar que seuls des motifs de politique révolutionnaire pouvaient justifier un pareil mouvement. Il était indispensable de prendre des mesures de sécurité contre les fauteurs de troubles. Des agents de la police secrète furent lancés sur les traces des amis de Pouchkine. Pour dérouter le public, l'office funèbre fut célébré dans une autre église que celle qui avait été indiquée sur le faire-part. Après la cérémonie, le cercueil, contenant la dépouille mortelle, fut tiré de la crypte, à l'insu de tous, chargé sur un traîneau et expédié, de nuit, sous la surveillance d'un officier de gendarmerie, à destination du monastère de Sviatogorsk. Le ministre de l'Instruction publique avait interdit aux professeurs et aux étudiants de l'Université d'interrompre les cours pour assister aux obsèques. D'autre part, ordre avait été donné aux censeurs d'arrêter les articles nécrologiques. Kraïevsky, ayant publié un hommage à Pouchkine dans *le Supplément littéraire à l'Invalide russe*,

fut aussitôt convoqué par le prince Doundoukov, président du Comité de censure, qui le tança vertement pour avoir utilisé, dans son texte, des formules telles que : « *Le soleil de notre poésie s'est éteint !* » et : « *Est-il possible que nous n'ayons plus de Pouchkine ?* »

Raïevsky, ayant rendu visite au publiciste, relata cette conversation à Michel Lermontov. Le docteur Arendt lui raconta, de son côté, les souffrances atroces endurées par le poète blessé pendant quarante-huit heures. D'autres témoins rapportèrent au jeune homme que Joukovsky, Viasemsky, A.I. Tourguéniev étaient traités comme des suspects par les agents de Benkendorf, pour cela seulement qu'ils s'obstinaient à vénérer la mémoire du défunt.

Ces propos portèrent la révolte de Michel Lermontov à son paroxysme. Il regrettait, à présent, d'avoir limité à la personnalité secondaire de Georges d'Anthès les invectives contenues dans *la Mort du Poète*. A la lumière des événements, son poème lui paraissait naïf et inutile, privé d'accent, détourné de sa destination principale. C'était plus haut, plus fort, qu'il fallait frapper. Sur ces entrefaites, il reçut la visite d'un de ses amis, le gentilhomme de la chambre Nicolas Stolypine. Nicolas Stolypine était employé au Ministère des Affaires étrangères, sous la direction de Nesselrode, et fréquentait assidûment les cercles aristocratiques de la capitale. Son opinion sur le conflit Pouchkine - d'Anthès était conforme à celle des illustres bienfaiteurs du chevalier-garde. Devant Michel Lermontov il expliqua d'une voix suave que Georges d'Anthès avait agi selon les lois de l'honneur et que, s'il avait refusé le combat, sa réputation eût été perdue à jamais. « Un Russe, répliqua Michel Lermontov, aurait accepté n'importe quelle offense, venant de Pouchkine ; il l'aurait supportée par amour pour la Russie ; il n'aurait pas pu lever la main sur lui... »

Nicolas Stolypine l'interrompit sèchement pour lui affirmer que le Gouvernement ne partageait pas ces idées absurdes et que, ni Georges d'Anthès, ni le baron de Heeckeren, ne seraient soumis au jugement d'un tribunal régulier. « Eh bien ! hurla Michel Lermontov, d'une voix étranglée, s'il en est ainsi, s'il n'y a pas de tribunal pour juger sur terre les bourreaux d'un génie, ils seront jugés par le tribunal de Dieu ! » A ces mots, son interlocuteur éclata de rire. « Michel a les nerfs dérangés ! », dit-il. Mais déjà, le poète avait saisi un papier, un crayon et s'était mis à écrire, sans plus s'occuper des personnes présentes dans sa chambre. « La poésie enfante ! » soupira Nicolas Stolypine. Sans lever la tête, Michel Lermontov lui intima l'ordre de sortir. « Il est fou à lier ! » dit encore Nicolas Stolypine, et il quitta la pièce.

Le soir même, Michel Lermontov lisait à Raïevsky les seize vers qu'il venait de composer pour servir de conclusion à *la Mort du Poète :*

Quant à vous, descendants enflés de suffisance,
Fils de pères fameux pour leur scélératesse,
Vous, dont le pied servile écrase des familles

Que le jeu du destin précipita de haut,
Vous, dont la troupe avide environne le trône,
Vous, bourreaux du génie et de la liberté,
Vous vous dissimulez à l'ombre de la Loi,
Justice et vérité, pour vous, sont lettres mortes!
Mais sachez qu'il existe, ô monstres dépravés,
Un tribunal divin, un Juge redoutable!
Insensible à l'appel de l'or, il vous attend.
A l'avance, il connaît les actes et les causes.
Alors, vous aurez beau user de calomnie,
Vos propos médisants ne serviront de rien.
Vous ne laverez pas avec votre sang noir
Le sang intègre du poète.

Raïevsky comprit aussitôt que, dans ce supplément à *la Mort du Poète*, Michel Lermontov avait rectifié le tir, et que ses coups tombaient droit maintenant sur les seigneurs, de noblesse récente et de moralité douteuse, dont se composait l'entourage du tsar. Mais les vers étaient si beaux, la pensée si généreuse, qu'il ne pouvait être question de garder la pièce au secret. Après un court débat, les deux compagnons décidèrent de donner au poème une diffusion limitée. Raïevsky se remit en campagne, visitant les uns et les autres, présentant, en cachette, les strophes récemment écrites, incitant des amis sûrs à copier le morceau, préparant dans les coulisses la gloire de ce nouveau champion de l'art et de la liberté. Ainsi, à travers la ville, circulaient deux versions de l'œuvre : l'une tronquée, inoffensive, l'autre complète et séditieuse. Les pouvoirs publics ne connaissaient encore que le premier état du poème. Mais, un jour, au cours d'une réception intime donnée par la comtesse Fersen, madame Khitrovo, intrigante notoire, s'approcha du chef des gendarmes, Benkendorf, et lui demanda à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu, mon cher comte, certains vers qui nous visent tous directement? La crème de la noblesse russe y est insultée, d'une manière intolérable, par le jeune hussard Lermontov. » Benkendorf, qui n'avait eu entre les mains que la rédaction primitive du pamphlet, apprit ainsi l'existence des seize vers additionnels. Jugeant l'affaire sérieuse, il promit d'en référer au tsar. Or, le tsar avait déjà reçu, par la poste, une copie intégrale de *la Mort du Poète*, avec cette inscription liminaire : « Appel à la Révolution! »

Immédiatement, Benkendorf résolut d'étouffer le scandale. Une perquisition fut opérée, le 20 février 1837, au domicile de Michel Lermontov, à Tsarskoïé Sélo. Le lendemain, Raïevsky, accusé d'avoir distribué des copies du poème, fut mis aux arrêts et interrogé par le général-comte Kleinmichel. Craignant que les explications de son ami ne fussent en contradiction avec celles qu'il venait de donner lui-même, Raïevsky imagina de faire parvenir un brouillon de sa déposition à l'adresse d'un serviteur de Michel Lermontov, nommé André Ivanovitch. Une lettre ainsi conçue accompagnait l'envoi :

« *André Ivanovitch, arrange-toi pour transmettre en cachette ce billet et ces documents à Michel. Le ministre a déjà en main ma déposition écrite. Il*

faut que Michel réponde comme moi et, alors, l'affaire se terminera sans dommage. En revanche, si sa version des événements diffère de la mienne, les choses pourraient se gâter... » Un gardien, soudoyé sans trop de peine, accepta de porter le pli à son destinataire. Mais le message fut intercepté par des surveillants et cette circonstance aggrava encore les charges qui pesaient sur le détenu.

Sans nouvelles de Raïevsky, Michel Lermontov, interrogé à son tour par le général-comte Kleinmichel, refusa d'abord de nommer son complice. Mais lorsque les enquêteurs lui affirmèrent que, s'il persistait dans son mutisme, il serait dégradé et déporté, comme simple soldat, aux confins de l'Empire, son courage l'abandonna. Comment sa grand-mère supporterait-elle une pareille déchéance? Devait-il préférer le salut de son camarade à la tranquillité d'Élizabeth Aléxéïevna? Avait-il le droit de lui causer un chagrin supplémentaire pour le plaisir d'obéir aux règles de l'amitié? Privé de conseils, affolé, malheureux, Michel Lermontov rédigea une déposition, tendant à justifier l'inspiration de son poème par la différence qu'il avait pu constater entre l'attitude du tsar et celle de la haute société à l'égard de Pouchkine mourant.

« *Malgré les errements dont Pouchkine s'était rendu coupable*, lit-on dans le document, *Sa Majesté a tendu une main secourable à la veuve et aux orphelins de l'infortuné poète. Ce contraste admirable entre le geste impérial et l'opinion de la haute société ne servit qu'à grandir, dans mon esprit, la figure de l'Empereur et à souligner l'indignité des représentants du grand monde. J'étais persuadé que les conseillers du Gouvernement partageaient les sentiments charitables et magnanimes de l'Empereur, qui a été choisi par Dieu pour être le défenseur de tous les opprimés... C'est pourquoi, obéissant à un élan irréfléchi, j'ai confié mon indignation au papier. Usant de mots excessifs, parfois injustes, j'ai essayé d'exprimer le choc des idées qui occupaient mon cerveau. Je ne supposais pas, alors, que j'écrivais quelque chose de répréhensible et que certains lecteurs pourraient s'estimer outragés par des attaques qui ne les concernaient en rien. Un de mes bons amis, Raïevsky, ayant entendu comme moi des calomnies sur le compte de Pouchkine et jugeant que mes vers n'avaient pas un caractère illicite, me demanda l'autorisation de les recopier. Je pense qu'il les montra, comme une nouveauté, à quelque autre ami, et que mon poème se répandit ainsi dans le public. En ce qui me concerne personnellement, je n'ai remis ce poème à personne, mais, tout en reconnaissant mon inconséquence, je ne veux pas le désavouer. La vérité fut toujours sacrée pour moi. Et c'est elle encore que j'invoque, au moment de présenter mon front coupable devant les juges, car elle constitue la meilleure défense de l'honnête homme devant l'Empereur et devant Dieu.* »

A la suite de cette déposition, Michel Lermontov fut mis aux arrêts, au corps de garde. Élizabeth Aléxéïevna, surprise par la soudaineté de la catastrophe, courait les salons et les antichambres des ministères, tirait des sonnettes, présentait des placets, implorait des amis, des parents, des inconnus d'intervenir en faveur de son petit-fils et de Raïevsky. En dépit

de ses démarches, les deux jeunes gens furent reconnus coupables d'avoir, l'un composé, l'autre divulgué, des vers subversifs. Un arrêté impérial, en date du 27 février 1837, ordonna d'envoyer le cornette Michel Lermontov au Caucase, pour servir dans un régiment de dragons. Quant à Raïevsky, il devait être relégué dans le gouvernement d'Olonetz et mis à la disposition des autorités civiles de l'endroit.

Toutefois, sur la demande d'Élizabeth Aléxéïevna, Michel Lermontov, par faveur spéciale, reçut l'autorisation de passer quelques jours à la maison avant de prendre la route. Ayant obtenu ce misérable sursis, la vieille dame suivait son petit-fils comme une ombre et comptait en soupirant les heures qui la séparaient du départ. Lui, cependant, n'avait d'inquiétude que pour son ami, encore détenu dans la forteresse Pierre-et-Paul. « N'est-ce pas ma faute si Raïevsky a été arrêté? N'aurais-je pas dû, dans ma déposition au comte Kleinmichel, taire le nom de mon principal complice? » Mais Raïevsky avait été saisi, interrogé, en même temps que lui. C'était donc que les autorités savaient déjà par qui avait été diffusé le poème. Michel Lermontov avait beau se raisonner, un remords permanent occupait sa conscience. Devant les fonctionnaires chargés de l'enquête, il avait manqué de courage. Les menaces, les promesses avaient triomphé de son mutisme. Il se sentait indigne de Raïevsky. Il lui écrivait lettre sur lettre, pour se justifier :

« *On vient de m'autoriser à rentrer à la maison. Tu ne peux imaginer quel a été mon désespoir quand j'ai appris que j'étais responsable de ton malheur, quand j'ai su que, pour me sauver, tu as écrit ce billet pour lequel tu dois payer aujourd'hui !... D'abord, je ne voulais rien dire à ton sujet. Mais, ensuite, on m'interrogea au nom de l'Empereur. On me dit que tu ne risquais rien et que, si je refusais de parler, on m'enverrait servir comme simple soldat... J'ai pensé à ma grand-mère... Je n'ai pas pu... Je t'ai sacrifié à elle... Je ne peux pas t'expliquer ce qui s'est passé en moi, à cette minute, mais je suis sûr que tu me comprends, que tu me pardonnes, que tu me trouves encore digne de ton amitié... Qui pouvait supposer?... Je tâcherai de venir te voir, sans faute. Brûle cette lettre...* »

Et encore :

« *J'ai vu Kraïevsky*[1]. *Il est venu me voir et m'a parlé de ton affaire. Sois sûr que ma grand-mère fera l'impossible pour te tirer de là...*[2] »

Un peu plus tard, Raïevsky ayant répondu à l'une de ses lettres, Michel Lermontov, soulagé, reprend la plume :

« *Tu ne peux savoir comme tu m'as réjoui par ta missive ! Ton infortune pesait sur ma conscience. J'étais tourmenté à la pensée que tu souffrais par ma faute. Fasse Dieu que tes espoirs se réalisent... En ce qui me concerne, j'ai commandé mon équipement et vais partir bientôt... Au revoir, mon ami.*

1. Éditeur et publiciste, ami de Lermontov.
2. L'exil de Raïevsky se prolongea jusqu'au mois de décembre 1838, date à laquelle il fut autorisé à quitter le lieu de sa relégation, dans le gouvernement d'Olonetz.

Je t'écrirai du pays des merveilles : l'Orient. On me console en me citant les paroles de Napoléon : « Les grands noms se font en Orient. » Tu vois, toujours des bêtises. Au revoir. Toujours à toi. »

» M. Lermontov. »

Enfin, Michel Lermontov troqua le brillant uniforme des hussards de la Garde contre la tenue de campagne des dragons : tunique serrée à la taille par une ceinture, culottes bouffantes, bottes, sabre, pistolet, bonnet et manteau d'astrakan. Ainsi équipé, il boucla ses valises, tendit le front à sa grand-mère pour un dernier baiser, pour un dernier signe de croix, et se dirigea vers la porte. Elle le regardait s'éloigner, si jeune, si insouciant! Et son cœur se serrait à la pensée des dangers qui l'attendaient, là-bas, à l'autre bout du monde, dans ces montagnes du Caucase infestées de rebelles qui juraient par le nom d'Allah.

Demeurée seule, elle revint à son rôle de quémandeuse. Une idée fixe la possédait : hâter le retour de Michel. Plus elle réfléchissait à l'affaire, plus il lui paraissait évident que l'Empereur et ses conseillers ne pouvaient pas rester insensibles au désarroi d'une femme de son âge et de sa condition. Dès le 6 mars 1837, elle écrivait à l'un de ses parents, le colonel A.I. Philosophov, proche collaborateur du grand-duc Michel Pavlovitch :

« *Je ne sais si j'aurai la force de vous dépeindre le malheur qui vient de me frapper. Vous avez de l'affection pour moi, vous m'aiderez dans mon infortune écrasante. Mon petit Michel, par jeunesse et légèreté, a écrit un poème sur la mort de Pouchkine et s'est permis, dans les derniers vers, d'attaquer de façon indécente les courtisans. Je ne l'excuse pas, la conscience de sa culpabilité m'est même doublement pénible. A trente-cinq ans, j'ai perdu un mari estimable et suis restée seule avec ma fille bien-aimée. Puis, je l'ai donnée en mariage, mais elle est morte à son tour, laissant un fils de deux ans. Vous qui êtes un père affectueux, vous comprendrez ma tristesse. J'avais mis tout mon bonheur dans mon petit-fils, je vivais par lui, je respirais par lui, et voici que, peut-être, il ne me sera pas donné de le revoir. Je voulais partir avec lui, mais je suis vieille, à demi paralysée, et je ne serais pas parvenue vivante à destination... J'ai dû courroucer le ciel, car tout se ligue contre moi et j'apprends que notre bienveillant grand-duc Michel Pavlovitch n'est pas ici. C'est un ange protecteur des veuves et des orphelins. Il aurait su gagner la clémence de l'Empereur, irrité par mon petit-fils. Je serais tombée aux pieds du monarque. Il aurait eu pitié de mon abaissement, comme le Christ eut pitié de la veuve en larmes et ressuscita son fils unique. Mais il n'est pas là. A qui dois-je m'adresser, moi, qui suis une pauvre femme sans défense ?* »

Plus tard, sur le conseil du même colonel, A.I. Philosophov, elle rédigea une supplique à l'intention du grand-duc Michel Pavlovitch en personne :

« *Malgré tout l'amour que je porte à mon petit-fils, je ne trouve pas de mots pour justifier sa conduite ; sa jeunesse même ne suffirait pas à l'excuser,*

bien que ses intentions eussent été sans doute innocentes et pures... Au bord de la tombe, j'élève des prières ardentes pour recommander le plus attentif et le meilleur des monarques à Celui devant qui bientôt, et pour toujours, je vais être appelée à comparaître. Sentant venir la fin de cette vie pleine d'amertume, j'ose intercéder auprès de Votre Altesse Impériale pour obtenir la grâce de mon petit-fils. Je sais que je n'ai pas le droit de tenter cette démarche ; mais j'ai la hardiesse d'espérer que Votre Altesse Impériale ne repoussera pas la requête d'une malheureuse femme, qui désire, avant de déposer pour toujours la lourde croix qui charge ses épaules, entendre prononcer le pardon de l'Empereur, embrasser son petit-fils et le bénir une dernière fois... »

Tandis qu'Élizabeth Aléxéïevna, seule, excédée, le cœur malade, se dépensait en visites, en conversations et en lettres serviles, Michel Lermontov roulait, dans une voiture de poste, vers ce Caucase où se consacraient les gloires militaires du siècle. Dix-sept ans plus tôt, Pouchkine, exilé comme lui pour avoir composé quelques vers audacieux, suivait cette même route, monotone, interminable, crevée d'ornières, bordée de villages médiocres, qui conduisait aux provinces du Sud. Ainsi, après avoir pris la défense d'un poète qu'il admirait depuis son plus jeune âge, Michel Lermontov se voyait, par châtiment, contraint de parcourir un itinéraire, que le souvenir de Pouchkine marquait à chaque pas. Entre ces deux hommes, qui ne s'étaient jamais rencontrés, entre ce défunt et ce vivant, entre cet écrivain célèbre et ce débutant ivre de promesses, peu à peu s'établissait une alliance mystérieuse. La vie n'avait pu les unir, mais la mort les rendait fraternels, inséparables. Derrière l'épaule de Michel Lermontov veillait l'ombre d'un petit personnage aux cheveux bouclés, aux grosses lèvres et à l'œil africain. Secoué par les cahots, la tête lourde, les reins engourdis, le voyageur rêvait à ce fantôme familier, dont la seule présence était un encouragement à lutter, à durer, à écrire.

***

La conquête du Caucase par les troupes russes se heurtait, depuis 1815, à la résistance fanatique des montagnards tcherkess. Dans ce pays que Pouchkine avait célébré avant lui, Michel Lermontov connut un regain d'inspiration poétique. Ses plus beaux poèmes : *le Novice*, *le Démon*, et son roman en prose : *Un Héros de notre Temps* furent conçus, sinon élaborés, dans une atmosphère de marches, de contre-marches, de bivouacs et d'escarmouches sanglantes. La publication de ces œuvres valut au jeune cornette une gloire si rapide qu'il en fut le premier surpris. Mais la considération du public ne suffisait pas à le détourner de sa mélancolie. Rappelé à Saint-Pétersbourg, salué du titre de « second Pouchkine », il eut à cœur de résister à la griserie d'un succès facile.

Après avoir souhaité voir s'ouvrir devant lui les portes des salons aristocratiques, il découvrait soudain les vices d'une société dont la

médisance et la course aux honneurs étaient trop souvent les raisons de vivre. Comme Pouchkine l'avait fait jadis, il exprima dans ses propos, dans ses écrits, le dégoût de cette coterie étroite. Or, de moquerie en moquerie, autour de lui se reformait la coalition des hauts personnages qui avaient précipité la mort de son prédécesseur. Tous les anciens ennemis de Pouchkine se liguaient contre cette nouvelle incarnation du génie pouchkinien. Le comte Nesselrode, ministre des Affaires étrangères, le comte Benkendorf, chef des gendarmes, le comte Ouvarov, ministre de l'Instruction publique, des courtisans, des familiers du tsar, des fonctionnaires supérieurs... Pas un ne manquait à l'appel.

En février 1840, ils encouragèrent le fils de l'ambassadeur de France, Ernest de Barante, à provoquer Michel Lermontov en duel pour un motif futile. Le duel se termina sans dommage. Sur l'ordre de l'Empereur, Michel Lermontov fut, pour la seconde fois, exilé au Caucase.

Les adversaires du poète étaient déçus. Partie remise. Changement de décor. Il fallait vite chercher un autre agent d'exécution. Un an plus tard, à Piatigorsk, les représentants de quelques grandes familles gagnèrent à leur cause un ancien condisciple du poète, nommé Nicolas Martynov. Cette fois-ci, leur choix se révéla plus habile. Ce garçon lourd et prétentieux supportait mal les sarcasmes dont Michel Lermontov l'accablait en public. En exigeant une réparation par les armes, il espérait défendre son honneur, tout en soignant son intérêt. Un beau geste et une bonne affaire. Prenant prétexte d'une plaisanterie plus violente que les précédentes, Nicolas Martynov défia Michel Lermontov en combat singulier. La rencontre eut lieu le 15 juillet 1841, au pied du mont Machouk, dans un décor de cîmes vertigineuses. Une chaleur inquiétante vibrait dans l'air. Le ciel était à l'orage. Au premier coup de feu, Michel Lermontov s'écroula, foudroyé, sur le sol. Un roulement de tonnerre répondit à l'écho de la détonation. La pluie se mit à tomber. Fouetté par l'averse, le visage du mort avait une expression sarcastique, terrible. Jusqu'au bout le destin de Pouchkine avait pesé sur lui.

HENRI TROYAT

LA VOIX DE TÊTE

SELON JEAN COCTEAU

par JACQUES LAURENT et CLAUDE MARTINE

Le spirituel pastiche de Jean Cocteau qu'on va lire tient compte de l'évolution qu'on peut observer dans l'œuvre de l'auteur du Potomak. *Le premier acte aurait pu être écrit après les* Mariés de la Tour Eiffel ; *le second après* Orphée ; *le troisième est placé dans l'atmosphère des* Parents Terribles ; *le dernier dans celle de l'*Aigle à Deux Têtes. *Les auteurs se sont imposé, comme règle du jeu, de n'avoir recours qu'à quatre personnages, l'un habillé d'un vêtement sévère, l'autre vêtu d'un short, le troisième portant un uniforme de chevau-léger, la femme, une robe blanche. Au cours de l'action doit intervenir une sirène de pompiers.* (N.D.L.R.)

PRÉFACE A *LA VOIX DE TÊTE*

A vue de nez, j'avais appelé cette expérience « Illusion réelle d'un voyage en mer ». *Mes amis y trouvent des intentions, j'y renonce. Il me fallait un objet net et il eût été tuant d'expliquer que ce titre signifiait tout bêtement : drame poétique.*

Quand on tourne, à la Foire du Trône, autour de la baraque fortifiée qui promet « l'illusion réelle d'un voyage en mer », il vient tout naturellement à l'esprit que le procédé des illusionnistes est à double détente. D'abord la chasse d'eau défait le monde qu'il s'agit ensuite de remonter, les yeux bandés, comme font les recrues avec le fusil. Or, au lieu de recomposer un fusil, il arrive qu'on aboutisse à une carabine eureka ou à un pistolet d'arçon. Bref il y a d'abord l'analyse logique, ensuite, on se ramasse comme sur un tremplin. Voilà ce qu'exprime à merveille le bon voisinage « d'illusion » et de « réel ». Un ouvrage d'art, on le sait par cœur mais on le calcule de tête.

Quel critique, devant une situation aussi droite, n'aurait pas été chercher midi à quatorze heures ? Dès que mes amis et moi bougeons, les critiques sérieux croient que nous les défions ; ils essaient de comprendre une devinette alors que nous n'avons le projet que d'être simples comme bonjour.

Si je renonce à ce titre, c'est aussi qu'il aurait le tort de désigner un genre plutôt qu'une œuvre singulière. C'est un peu comme si j'intitulais un roman : « roman ». L'élite taxerait ma naïveté de présomption.

Le présent travail doit beaucoup à mon enfance, et non seulement parce que mes souvenirs de la Foire du Trône m'en ont donné la définition en me permettant de distinguer mieux le drame poétique du ballet, avec lequel mes amis eux-mêmes étaient prêts à le confondre. S'il y avait lieu d'insister sur l'entente du drame et de la poésie, je proposerais : les Enfants qui écoutent. *Ils dramatisent spontanément ce qu'ils ne comprennent pas et qui prend à leurs oreilles une sonorité d'anesthésique. Ce qu'ils comprennent sert de plateau au reste.*

Il importait surtout d'être naturel, ce qui, dans l'état de nos mœurs, exige de la duplicité. Ce serait par trop s'en remettre à la chance que d'attendre qu'une pièce naturelle trouve, par coïncidence, son public naturel. Or je ne voulais pas tenter la chance, mais l'obliger. Le poète est un joueur qui joue avec une martingale.

Jamais je n'ai gardé un secret. Le chantage, je me le fais à moi-même, en abattant les cartes. Voici ma martingale : traiter une pièce en cinq actes, comme Racine. Mais depuis Racine les unités ont changé, comme les mesures. Celle des vingt-quatre heures ne vaut plus que pour les rallies automobiles, comme dit Morand. Nos physiciens ont mis le temps en congé illimité. Une pièce en cinq actes, aujourd'hui, c'est un moment à cinq visages simultané, ou si l'on veut, une pierre de Champollion. Il me fallait donc marquer que l'expression « drame poétique » ne convenait plus exactement. De même qu'on appelle désormais la lanterne magique, cinématographe.

D'où le second titre auquel je m'étais arrêté : L'AMAZONE. Tout le monde sait que pour un enfant l'Amazone est une robe dont on lui montre un modèle princier dans une vitrine de Maisons-Laffitte ; qu'elle est aussi une agréable étendue de forêt vierge ; une fille amputée d'un sein ; l'écuyère qui envoûte la piste sur un cheval pommelé.

Notre drame poétique, c'est d'abord le bruissement de cette quadruple amazone entendue par les enfants à travers une porte.

Cette entreprise débaptisée deux fois, il m'a fallu la suspendre. Les gens de métier assurent qu'elle ne passerait pas la rampe. Je suis de ceux qui, comme les somnambules, ne s'appuient pas aux rampes. Cependant je m'incline. L'exécution d'une pièce est une affaire collective. On pressent tout seul un continent, il faut une expédition pour y débarquer. L'expédition est décommandée. Mon luxe, c'est de me plier au siècle. Je confie à cette revue technique la longitude et la latitude de mon plan d'exploration en n'interdisant à personne de mener plus loin l'aventure. Et pour des raisons que ce qui précède explique assez, j'appelle ce jeune vestige : LA VOIX DE TÊTE.

LA VOIX DE TÊTE

DÉCOR

Le sixième étage des Galeries Lafayette. La toile de fond représente les rayons *vus d'un aéroplane. Il y a une inscription par rayon : parfumerie, lingerie, etc. Ces noms sont écrits en* mauvais *caractères. Couleur des rayons : doré.*

La toile de fond n'occupe pas tout le fond. A droite, entre deux piliers doriques, porte d'ascenseur. Quand il fonctionne un fronton s'allume cependant qu'un haut-parleur annonce successivement les produits vendus à chaque

étage. Le bruit de l'ascenseur sera de préférence incoercible. On le rendra au moyen d'un aspirateur circulant dans les coulisses.

A gauche, accessoires d'hygiène en porcelaine non poreuse. Devant un lavabo, pancarte : « Limpidité ». Devant la machine à calculer, pancarte : « Machine à calculer ». Devant une horloge bretonne : « Temps ». Sous une grande carte Vidal-Lablache représentant un œil entièrement nu : Œil nu.

A droite de l'œil nu, une glace sur laquelle est écrite en blanc : « La nature a horreur du vide ».

Au centre, sur un piédestal, un mannequin en robe blanche. Pancarte : « Été. »

Le rideau se lève sur une sonnerie électrique que le veilleur de nuit (vêtu d'un short) bloque en entrant en scène. A peine le silence rétabli, l'horloge bretonne se met à sonner onze heures.

SCÈNE I

LE VEILLEUR DE NUIT, *entre le dixième et le onzième coup.* — Risible ! *(Après le onzième.)* Risible ! Onze heures est une heure creuse. Les horloges nuisent à leur réputation en débitant du temps mort. D'ailleurs, il n'y a rien à attendre d'un engin qui sonne les heures de la nuit exactement comme celles du jour. *(Il se campe devant l'horloge.)* J'ai horreur des objets d'ameublement qui perdent leur temps. *(Déclic de la machine à calculer. Le veilleur prend la fiche et la lit.)* Que je me taise ? Un veilleur de nuit français a le droit de parler ! C'est à vous de vous taire, sinon, je vous ferai vendre à la Compagnie des Messageries maritimes. *(Au public.)* La machine est rentrée dans sa coquille. Elle a une peur ignoble de la mer, qu'elle ne connaît pourtant que par des on-dit. *(A la machine.)* Ne soyez pas puérile, si vous êtes sage, on ne vous vendra pas. Seulement, pas d'histoire. *(Il montre l'œil nu.)* L'œil vous a à l'œil. *(Il montre la glace.)* La glace ne demande qu'à vous absorber. Si je fais un pas, elle vous attrapera par la manette. *(Il fait un pas.)* Vous vous sentez sucée, hein ? Pour vous délivrer, il faudrait que je fasse un pas en arrière. Le ferais-je, ce pas libérateur ? *(Il fait le pas.)* Allez, je suis trop bon avec vous décidément. Mais dites-moi un mot aimable, Maria Palewska, ou bien je vous enverrai dans un de ces petits salons très agréables dont on ne sort que pour se mettre au lit. *(Déclic de la machine. Il prend la fiche et la lit.)* « Pardon Excellence ». *(A part.)* Cette machine que je persécute me donne de l'excellence, titre auquel je n'ai pas droit. Comment conserver des notions morales dans ces conditions ? Quand j'ai débuté aux Galeries Lafayettes, je croyais au bien et au mal. Je ne crois plus qu'au haut et au bas.

SCÈNE II

Bruit croissant de l'ascenseur.

LA VOIX DE L'ASCENSEUR. — Premier étage. Nécessaires et mains de toilette. Têtes de loup. Gants de caoutchouc. Pinces monseigneur.

LE VEILLEUR. — Ciel, l'ascenseur !

VOIX DE L'ASCENSEUR. — Deuxième étage. Instruments de musique. Appareils respiratoires. Armes du crime. Outils pour hommes. Accessoires pour dames. Articles pour enfants. Marques de politesse.

LE VEILLEUR. — Autant j'aime les ascenseurs sauvages, autant je les déteste captifs.

VOIX DE L'ASCENSEUR. — Troisième étage. Spécialités pour le cœur. Echarpes. Carnets de bal. Cartables. Boulettes empoisonnées. Bandages d'urgence. Pistolets d'arçon.

LE VEILLEUR. — Cet animal a les clefs du ciel et il est trop bête pour s'en servir. Qu'il enfonce le toit et jamais la police ne le rattraperait. Mais voilà ! Ce captif aime sa cage. Ah ! si tous les ascenseurs de tous les pays s'unissaient !

LA VOIX DE L'ASCENSEUR. — Quatrième étage. Tout pour les noces incestueuses. Ensembles pour les banquets qui tournent mal. Complets pour les parties de campagne. Fait-tout pour les tranches de vie, les morceaux de musique, les bouts de chemin, les brins de cour et les quartiers d'hiver.

LE VEILLEUR. — Cet ascenseur vous dégoûterait de vivre un dimanche de plus ! *(Il sort son revolver de son étui.)* Quand il apparaîtra, je l'abats. Je raconterai que je l'ai pris pour un voleur de nuit. On est toujours trop bon pour les ascenseurs.

VOIX DE L'ASCENSEUR. — Cinquième étage. Aspirateurs. Extincteurs. Récupérateurs. Le vide obtenu par le vide. La joie de l'intérieur bourgeois. Attention aux enfants !

LE VEILLEUR. — Les balles rebondissent sur les ascenseurs comme sur la peau du rhinocéros. Elles reviennent choir sur celui qui les a tirées. Du moins tous les chasseurs le prétendent-ils. Méfiance. Il faut l'atteindre par surprise et ne pas le rater car il ne nous raterait pas.

VOIX DE L'ASCENSEUR. — Sixième étage. Glaces à la glace. Glaces pour s'affronter conçues de telle manière que votre image, si vous tentez de la toucher, arrête votre paume avec sa paume, votre rotule avec sa rotule et brise vos efforts comme une digue. Une glace sans défaut ne se prend pas en défaut.

LE VEILLEUR. — Je n'ose pas tirer. *(Il remet le revolver dans sa gaine.)* Je prend la mine de quelqu'un qui n'a jamais eu l'idée de tirer sur l'ascenseur. Je fais comme si ça m'était égal. J'en profite pour me venger sur les objets. *(Très haut.)* Tiens ! par exemple ! L'ascenseur qui apporte une cathédrale ! *(Aux objets.)* Ah ! mes lascars, on ne fait plus les malins ! Et elle aura besoin de dormir pendant six jours pour vous digérer. La glace y passera comme les autres. On a vu des cathédrales manger un palais de glace en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

SCÈNE III

La porte de l'ascenseur s'ouvre. Paul, vêtu en chevau-léger, apparaît avec l'Officier ministériel.

LE VEILLEUR, *à voix basse.* — Prenez un peu la voix d'une cathédrale pour les faire enrager.

PAUL, *à l'Officier ministériel.* — Passe mon petit vieux. Et ne te crois pas obligé de prendre l'accent d'une cathédrale pour faire plaisir à cet imbécile. Il nous embête. *(Au veilleur.)* Vous nous embêtez.

LA VOIX DE L'ASCENSEUR, *revendicative.* — On est prié de renvoyer l'ascenseur. L'ascenseur ne peut partir que les paupières fermées. Prière de ne pas gêner leur fermeture. Toute infraction à la police des ascenseurs sera punie de mort sans préjudice des poursuites civiles. Défense de fumer, de cracher et de tenir des propos. Appuyez sur le bouton de renvoi, S'il-Vous-Plait. Merci.

Le veilleur appuie sur le bouton avec le pied. L'ascenseur s'enfuit et récite dans le lointain, à toute vitesse et à l'envers, l'inventaire des articles vendus à chaque étage.

PAUL. — Résumé des chapitres précédents : Monsieur est l'inspecteur Gallimard. Il poursuit Arsène Lupin et a acquis la conviction qu'il se cache au sixième étage des Galeries Lafayette où il bénéficie de la complicité du veilleur de nuit. Chapitre XIX : arrestation du veilleur de nuit.

Le veilleur se précipite vers l'ascenseur.

PAUL. — Trop tard ! Vous avez renvoyé l'ascenseur. Le proverbe qui affirme : un ascenseur de perdu, dix de retrouvés, est faux. Un ascenseur renvoyé ne pardonne pas.

Déclic de la machine.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Que dit la machine ?

PAUL, *lisant la fiche.* — Elle dit qu'elle a honte d'être une machine. Elle voudrait être une dame et s'engager dans la Croix-Rouge.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Bravo, bravo ! Demandez-lui si elle a vu Arsène Lupin.

PAUL. — Avez-vous vu Arsène Lupin ? *(Il tire la fiche.)* Elle l'a vu. Mais de dos, entre chien et loup.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Elle a ajouté quelque chose.

PAUL. — Elle ajoute qu'elle n'a rien à déclarer.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Bravo, bravo ! Et la glace ?

PAUL. — La glace a beaucoup vu mais n'a rien retenu.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — La peste soit des glaces ! Les glaces trahissent comme elles respirent. *(A la glace.)* Je vous arrête. *(A Paul.)* Et l'œil ?

PAUL. — L'œil prétend qu'il a perdu de vue Arsène Lupin au sortir du régiment.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Ce sera vérifié. Et le mannequin?

LE VEILLEUR. — Laissez le mannequin tranquille, c'est une statue.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Si c'est une statue, qu'elle parle.

LE VEILLEUR. — Laissez la statue tranquille, j'avoue.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Il a avoué. Son compte est bon. J'arrête quand même la statue. *(A Paul.)* Vous me ferez un paquet du tout.

LE VEILLEUR. — N'arrêtez pas la statue. C'est une femme. La preuve : elle transpire.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Elle transpire comme une statue miraculeuse, ni plus ni moins. Allez ouste, en route pour le dépôt des marbres. Justement, voici l'ascenseur.

VOIX DE L'ASCENSEUR. — Montez les uns après les autres sans affolement. Les hommes à droite, les femmes à gauche. Les statues ne seront tolérées que dans la mesure où elles ne seront porteuses d'aucun objet de nature à incommoder les autres voyageurs par son volume ou son odeur.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous avez entendu ce que dit l'ascenseur, pas d'affolement.

LE VEILLEUR. — Épargnez la statue et je mange le morceau. Arsène Lupin, c'est moi.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Non, c'est moi.

PAUL. — Le seul, le vrai, l'unique Arsène Lupin, c'est...

L'OFFICIER MINISTÉRIEL ET LE VEILLEUR. — Vous, peut-être?

PAUL. — Oui.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Soyons raisonnables. Pas de querelles de préséance. Nous sommes tous les trois au service de la société.

LE VEILLEUR. — L'homme naît bon. La société le rend grognon.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Bravo. *(A Paul.)* A toi.

PAUL. — L'homme est un mammifère, la douleur est son maître.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Bravo. Plus on est de fous, plus on rit. Voici un voyage qui s'annonce bien, parole d'honneur. Personne n'a rien oublié au moins? La journée sera chaude.

PAUL. — Nous baisserons les stores.

LE VEILLEUR. — On se dégourdira les jambes à Orléans. Il y a dix minutes d'arrêt.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Ne perdez pas vos billets! Mettez vos gants, il n'y a rien de plus salissant que les voyages. Damnation, j'allais oublier la statue!

Il cueille la statue sur son piédestal et la porte jusqu'à l'ascenseur. Le veilleur la lui enlève, la pose à côté d'eux, et sort son revolver.

LE VEILLEUR. — On ne provoque pas impunément Arsène Lupin.

Il tire, l'Officier ministériel tombe.

PAUL, *le relevant.* — Inspecteur, c'est un malentendu.

Le veilleur tire de nouveau : l'Officier ministériel retombe.

PAUL, *le relevant.* — Inspecteur, je suis vraiment confus.

Le veilleur vise une troisième fois.

PAUL. — Ah! non, je vous en prie, on ne fait pas feu trois fois avec le même revolver. Ça porterait malheur à l'inspecteur Gallimard. C'est bête si on veut, mais je suis très superstitieux.

Le veilleur rengaine son revolver, prend la statue et entre avec elle dans l'ascenseur, suivi des deux autres.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Nom d'une pipe, une éruption! Un nouveau bouton poussé sur le clavier de l'ascenseur! Où peut-il conduire?

PAUL. — Ailleurs.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — C'est scandaleux, mais que diable, un peu de fantaisie! Je compte jusqu'à dix et j'appuie.

LE VEILLEUR. — Les objets se plaignent, ils auraient voulu venir avec nous.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Une autre fois.

LE VEILLEUR. — Nous ne nous entendions pas bien, mais ça me fait tout de même quelque chose de les quitter. *(Aux objets.)* Nous vous écrirons.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Et soyez bien sages !

LE VEILLEUR. — Ils demandent où nous allons.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Ça ne les regarde pas.

LE VEILLEUR. — Ils sont vexés. Il vaudrait quand même mieux leur dire où on va.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Nous n'en savons rien ! *(Aux objets.)* Ça ne vous regarde pas.

PAUL. — Nous partons en mission spéciale !

LE VEILLEUR. — Nous vous enverrons des coquillages souvenirs si l'ascenseur nous conduit au Tréport.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vive le Tréport !

PAUL. — Vivent les vacances !

LE VEILLEUR. — Si l'œil était un pistolet, nous serions déjà morts. Et la glace ! Elle a remué. Elle va nous prendre dans son angle ! Pressez vite le bouton, inspecteur !

PAUL. — Trop tard ! L'ascenseur est pris dans la glace.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Saperlipopette ! Je n'avais pas lu le nom de l'ascenseur. Il s'appelle le Jules-Verne, celui qui a péri dans les glaces en 1903.

LE VEILLEUR. — Nous sombrons !

L'ascenseur s'enfonce.

PAUL. — Rendez-vous au pesage !

PRÉFACE A *LA MENACE EN L'AIR*

On sait la ressemblance de la boxe et de la poésie et que toutes deux réprouvent les ménagements. L'important, c'est qu'on ne décide d'être ni boxeur ni poète. On s'en aperçoit pour être entré par hasard dans un gymnase ou parce qu'un sujet de devoir de vacances vous électrise.

Car la foudre est un lieu commun capable de miraculer ; elle répare les horloges et déshabille un promeneur si cela se trouve. La question est de savoir qu'est-ce que « cela ». Constatons-le, le Sphinx pose des questions faciles pour dispenser les hommes de répondre aux questions impossibles que les enfants leur posent.

« Cela », il s'agit de l'attirer hors de la gueule du loup, de le retenir la durée d'un éclair de magnésium et de manger le morceau en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mais défense de l'apprivoiser, de l'exposer, de le décrire. Nous ne sommes pas des indicateurs : les poètes volent parfois la mèche, comme Prométhée, ils ne la vendent pas.

*
* *

J'étais allé me reposer en Suisse dans un hôtel situé en face d'une gare où fonctionnait un chasse-neige. Sa démarche n'était pas du tout celle de ces chiens inspirés qui hument une voie en tremblant et en s'extasiant. Disons qu'il progressait avec l'indifférence d'un nuage précurseur. Encore qu'il parût inventer les rails qui surgissaient derrière lui dans une tranchée nette, la vérité toute simple c'est qu'il les dégageait de la neige.

Voilà bien la poésie : une découverte où l'on n'invente rien. Les bonnes gens ne s'y trompent pas qui disent du poète : où va-t-il chercher cela? Ils font crédit à sa connaissance des lieux et non à l'imagination qui ne lui vaut rien. Notre pire ennemi, c'est l'esprit de finesse. Nous sommes une ignorance exacte

qui suit les rails. Elle est exacte tant qu'elle ne déraille pas. Quand elle déraille, le public applaudit mais le mal est fait.

La VOIX DE TÊTE avait refusé de dérailler. Ceux qui me voulaient du bien m'ont alors arrêté dans mon travail. Cinq ans ont passé. La maçonnerie a séché. Me voici de nouveau dans les lieux, occupé à ajouter une aile aux reins débutés de mon édifice. Il faudra qu'il me tienne tête comme le Louvre aux sept règnes qui l'ont bâti, et que moi je lui tienne rigueur pour lui ôter l'envie de s'envoler de cette aile unique.

Car si je choisis mon terrain à la courte paille, je ne veux pas qu'ensuite l'ouvrage me fasse docilement la courte échelle. Je veux qu'il me tombe dessus à bras raccourcis.

D'imprévisibles accidents du terrain m'obligent cependant à débaptiser l'édifice. Il prendra pour nom la Menace en l'air, *expression qui s'était embarquée furtivement dans mon premier acte. Je suis de ces armateurs qui confient le gouvernement de leur navire à un passager clandestin. Au reste, tout drame est une menace et tout poème une lettre chargée de complicités aériennes.*

Voilà une façon de parler qu'il convient de protéger. « Aérien » n'est pas ici l'adjectif passe-partout du vocabulaire usité dans les compartiments de dames seules. Je l'emploie dans le sens où l'on dit : métro aérien.

La poésie est un plus lourd que l'air. Elle doit tout à la résistance d'un air qui la supporte parce qu'il est lourd. Je ne crois, en affaires poétiques, ni à l'éther ni aux échelles de soie. De là le décor que j'avais choisi : un grand magasin, c'est-à-dire un œuf plein comme un œuf. Les objets y ont été mobilisés pour s'immobiliser comme les accessoires avant le commencement du monde. Les trois coups vont les faire trembler. C'est l'assassin qui frappe avant d'entrer ; l'assassin, le poète ou le boxeur.

Enfin, l'on m'a dit : pourquoi avez-vous choisi de... J'en demande pardon à l'honorable société, mais je ne suis qu'un chasse-neige. Le savant ou le dictateur ont le choix. Pour le poète, tout est donné au départ, comme dans un pique-nique.

P. S. : *Des chroniqueurs annoncent déjà ce travail comme une apologie de la kleptomanie. Est-il besoin de repousser cette mauvaise raison d'intérêt? Il y a bien, dans ma scène I, un manuel de l'enlèvement mais un public bien fait ne s'y trompera pas. Il pensera à celui des Sabines.*

LA MENACE EN L'AIR

ACTE II

SCÈNE I

La scène est plongée dans l'obscurité. Elle n'est éclairée que par le fronton de l'ascenseur.

VOIX DE L'ASCENSEUR. — Sixième étage. Glaces à la glace. Glaces pour s'affronter conçues de telle manière que votre image, si vous tentez de la toucher, arrête votre paume avec sa paume, votre rotule avec sa rotule et brise vos efforts comme une digue. Une glace sans défaut ne se prend pas en défaut.

La porte s'ouvre. Ils sortent tous les trois. Le Veilleur tient la statue dans ses bras. Elle ressemble au mannequin précédent, mais c'est une femme vivante qui se tient complètement raide. Il la repose sur son piédestal.

LE VEILLEUR. — Ouf, nous voilà chez nous !

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Quel voyage, mon Dieu, quel voyage !

LE VEILLEUR. — Et maintenant, expliquons-nous.

PAUL. — Je ne demande pas mieux. Parlons franc. Ce monsieur n'est pas l'inspecteur Gallimard.

LE VEILLEUR. — Je m'en doutais. Qui est-il ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Je suis l'Officier ministériel.

PAUL. — Nous n'avons rien à craindre de lui, il est tenu par le secret professionnel.

LE VEILLEUR. — Pourquoi l'avez-vous amené ?

PAUL. — Il est l'ami d'enfance de la statue.

LE VEILLEUR. — Je m'inscris en faux. Les amis d'enfance des statues meurent jeunes.

PAUL. — Il est jeune. Vous êtes trompé par sa mine.

LE VEILLEUR. — Il est de trop.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Exact. Je me fais l'effet d'un corps étranger. Je me demande encore pourquoi tu es venu me chercher, Paul ?

PAUL. — Les solitaires ont besoin de témoins pour publier et attester leur solitude. Le méridien terrestre a besoin du mètre pour prouver qu'il est quarante millions de fois plus long que lui. J'en avais assez de vivre entouré de pièces à conviction sur lesquelles personne ne venait relever d'empreintes. A la longue, il devient décourageant de donner le mauvais exemple dans les ténèbres.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Tu as toujours aimé me donner la chair de poule.

PAUL. — Et prendre des risques.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Oui. Tu te doutes bien que je vais essayer de la sauver.

LE VEILLEUR, *montrant la statue.* — Vous ne l'enleverez pas. J'ai besoin d'elle.

PAUL. — J'ai oublié de te présenter le veilleur de nuit. Pendant dix ans, il a été veilleur de jour. On lui a confié la nuit parce qu'il connaissait le jour par cœur. Il est stupide, mais il sait à quoi s'en tenir. D'un coup d'œil, il t'a déshabillé. Pas un instant il n'a cru que tu étais l'inspecteur Gallimard. Il a deviné que tu venais voler la statue. Il t'a classé parmi les voleurs bien, ceux qui n'ont pas besoin de voler.

LE VEILLEUR. — Cela se voit à votre figure, monsieur, à votre vêtement et au fait que vous ne portez pas vos décorations. Vous êtes du genre comme il faut, que l'on n'arrête pas. On le suit. On monte chez lui et pour le remboursement on s'entend avec son valet de chambre, ou sa veuve si dans l'intervalle il s'est suicidé, se sachant pris. Non seulement la famille paie, mais elle rend les larçins. Vous, votre butin, ça doit être du linge de femme.

PAUL. — Vous vous trompez, veilleur. Monsieur vole les jumelles marines, le patin perfectionné, le couteau suisse avec ouvre-boîte qu'on lui a refusés quand il était petit. Et encore ne vole-t-il pas pour de bon. En rêve seulement.

LE VEILLEUR. — En rêve, c'est le plus mauvais. On le retrouvera dans son lit, le cou tordu.

PAUL. — Écoute-le bien, il s'y connaît.

LE VEILLEUR. — Ce serait malheureux si je ne m'y connaissais pas. Chaque nuit, je souffre. C'est le métier qui rentre. Les rayons me transpercent pendant ma ronde. Au rayon des fleurs, les roses singent un incendie. Au rayon des corsets, les femmes de cire se disculpent. Au rayon musical, les phonographes me demandent en plusieurs langues mes raisons d'espérer. En été, quand les fenêtres sont ouvertes, le vent pousse les cravates vers mon cou pour m'étrangler.

PAUL. — C'est le moindre mal de l'été. Apprends, mon vieux, que dès le mois d'avril le veilleur est en butte au bois dont on fait les meubles qui se met dans la tête qu'il est une branche et pousse à vue d'œil. Le cuir prétend qu'il est de la chair et déborde du portefeuille. Les gants lui jouent des tours de main. Les étoffes de lin glissent pour retrouver les champs et celles de laine pour retrouver les troupeaux. Le veilleur ne sait où donner de la tête. Il s'épuise à vue d'œil. Il aura toute sa vie monté la garde pour la plus grande gloire du principe d'identité et rappelé à l'ordre tout ce qui se prétendait appelé ailleurs. Les idées raisonnables dont tu vis, il en meurt parce qu'elles lui ont crevé les yeux.

LE VEILLEUR. — Mais j'ai la statue. Elle me sauve tous les soirs.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Allons donc ! Vous êtes un homme beaucoup trop simple pour avoir besoin d'une statue.

PAUL. — Il n'est pas simple, il est dispersé. Les objets prisonniers répondent autour de lui à des questions si voisines que sa raison s'égare. Le plumeau, le plumeau épuisette, la tête de loup, la balayette, le balai de crins, à roulettes, à manche amovible, le balai de paille, la brosse de paille, la brosse à reluire lui parlent à un quart de ton près, séparés par le plus petit intervalle. Son âme honnête ne résiste pas à ce murmure qui n'arrive pas à se fondre en un chœur puisqu'il va du dé à coudre à la machine à laver. Le veilleur en a assez ; il veut des vérités premières et largement espacées.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Avoue que tu lui as doucement fait prendre cette terrible habitude. Chaque soir, il vient mendier son poison. Il attend comme un bienheureux la morsure de la statue. Au risque d'être découvert et chassé, il te loge ici et tu jouis de gagner ta vie en perdant la sienne.

LE VEILLEUR. — Si vous n'aimez pas la statue, n'en dégoûtez pas les autres. Aux choses claires, elle donne une obscurité de bataille de fleurs. Son effet est de rendre inexplicable une feuille de chou et bête comme chou l'harmonie des sphères. J'ai soif d'elle.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Et vous n'avez pas peur ! La statue vous prête des ailes mais vos ailes saignent sur les bords de la trappe où elle vous tire.

LE VEILLEUR. — Auprès d'elle, c'est la peur qui a peur et se sauve. C'est la mort qui meurt et s'avale. C'est moi qui deviens trappe et qui joue à m'y faire tomber, quitte à me rattraper à mon oreille, à me grimper sur les épaules, et à me regarder me regarder. Et je ne saigne qu'une petite goutte quand je tiens le bâton de craie pour poser ma question sur la glace.

PAUL, *montrant la glace.* — Question posée : la nature a horreur du vide ?

LE VEILLEUR. — Je le sens qu'il est l'heure et que je vais savoir. Je connaîtrai une vérité de plus. Après la journée que j'ai passée, ce ne sera pas de trop.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Attention, il y a des vérités assommantes.

Le veilleur tend le bâton de craie à la statue. Celle-ci bouge. Elle a un nom. Elle s'appelle Aréthuse.

SCÈNE II

L'OFFICIER MINISTÉRIEL, *à Aréthuse.* — Attention, la glace est carnivore.

Aréthuse se dirige de biais vers la glace. Elle s'arrête en faisant attention à ne pas se trouver dans le champ et essaie son morceau de craie comme une épée.

LE VEILLEUR. — Tout autre qu'une statue y laisserait des plumes.

Lointain appel d'une sirène de pompiers. D'un bond, Aréthuse se campe devant la glace en se profilant, comme le matador.

PAUL, *moqueur.* — Je rappelle que la loi française interdit la mise à mort de la glace.

Aréthuse élève un peu son bras droit, tenant toujours le morceau de craie comme une épée prête à frapper.

LE VEILLEUR. — C'est le moment de la vérité.

La craie pointe sur la glace et se met à écrire.

LE VEILLEUR. — La nature a horreur du vide mais... mais le... mais le vide... le lui rend... bien. *(Il recule, ivre de vérités.)* La nature a horreur du vide, mais le vide le lui rend bien.

La sirène des pompiers hurle à toute force pendant que le rideau tombe.

PRÉFACE A *LA SEMAINE ANGLAISE*

Quand le cinématographe eut conquis le son, les producteurs furent assaillis par des metteurs en scène aveugles. Les chevaux s'arrêtèrent net pour hennir et les capitaines de sous-marin s'assirent sur des pliants pour chanter. Il n'y

eut plus de scénario sans rossignol, orage et locomotive. Le microphone souffrait tout. C'était le triomphe du réalisme.

Il fallait blesser ce triomphe ruineux. J'ai imposé un ascenseur dont le son fût rendu par un aspirateur.

Deuxième épisode : les producteurs découvrent que la tôle agitée « rend » mieux le tonnerre qu'un microphone au sein d'un orage, qu'un chansonnier barrit mieux qu'un éléphant et que le bruit de la mer, c'est de la limaille de fer dans une bouteille. Imiter les éléments plus justement qu'eux devient alors une profession. Les artificiers en perdent la tête ; ils cessent d'écouter le bruit du monde pour s'imiter mutuellement en petit comité. En tout cas, le bruit d'un aspirateur ne peut plus, paraît-il, être interprété que par un ascenseur.

En voilà assez. Si cette pièce est représentée, le bruit de l'ascenseur sera produit par un ascenseur. En 26 l'art demandait du feu ; je lui en ai donné. Voici qu'il sent le roussi, qu'il est urgent de l'arroser. Je vais tirer de l'eau.

Le théâtre est en péril tantôt à gauche, tantôt à droite, comme un roi ou un équilibriste. Hier, c'était à droite, aujourd'hui, c'est de l'autre côté. Aujourd'hui comme hier, il faut faire vite.

J'aurais aimé attendre avant de publier la suite de la Menace en l'air. *Mais le théâtre, lui, n'attend pas. Coûte que coûte, il fallait poser une digue. On m'excusera d'avoir couru au plus important. Quand le théâtre flambe, le souffleur lui-même cesse de souffler et se met à crier. Il crie : sauvez les décors ;*

*
* *

Le théâtre d'aujourd'hui étouffe sous le bavardage artiste. Ou on l'assassinera dans la ruelle mal famée de madame de Rambouillet ou il redeviendra un jeu de mains et c'est à cette rééducation pressante que je m'efforce.

Nul ne s'étonnera donc que j'efface les titres précédents de cet ouvrage. Le public n'a que faire d'une Illusion réelle *alors que* le Voyage en mer *est à la portée de son cœur et de toutes les bourses. La* Voix de tête *évoquait l'ascendant d'un ventriloque, or il est nécessaire désormais que les personnages parlent en direct. Enfin, la* Menace *n'est plus* en l'air, *mais sur le champ. On ne pouvait donc précipiter cette entreprise que sous le titre de* la Semaine anglaise.

LA SEMAINE ANGLAISE

SCÈNE I

L'Officier ministériel est assis sur le piédestal. Aréthuse feint de marcher comme une nageuse sous-marine. Elle s'arrête devant la glace, dénoue ses cheveux.

ARÉTHUSE. — Il y a des nuits où cette glace est le grand canal, et moi une jeune fille. On m'appelle Olga. Je suis Russe mais pas encore blanche car j'ignore que la révolution se prépare. La scène se passe en 1902. Je ne sais pas non plus que la glace a décidé de se rompre sous mes patins. Quand je le sais, il est trop tard. Je crie. Je crois que c'est une farce. Ce n'est pas une farce. J'annonce que je vais me plaindre. Il faudra que la direction vienne me faire des excuses chez moi. Je rêve que je ne rêve à rien. J'ai la migraine. Le lieutenant de vaisseau Petibazar m'a saisie par les cheveux. C'est une privauté. Pourtant, le lieutenant de vaisseau Petibazar ne mourra pas. Il faut qu'il attende encore quinze ans pour trouver une fin glorieuse aux Dardanelles. Il agite la poignée de cheveux qu'il m'a dérobée et s'en va dans les salons de la haute société qui se sont ouverts à lui comme par enchantement pour écouter ma fin.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL, *excédé*. — Aréthuse !

ARÉTHUSE. — Deuxième tableau. Sous-titre : A nous deux, mon gaillard ! Olga a changé de nom. On l'appelle Le Titanic. Elle voit l'iceberg et l'iceberg la voit. Il a salement peur. Les icebergs, comme les autruches, croient qu'on ne les voit pas quand ils se bouchent les yeux. L'iceberg fait la culbute pour cacher sa tête sous l'eau. Une vague. Plus de Titanic. Mais un parent de l'iceberg était à bord. L'iceberg en l'apprenant s'évanouit et des enfants le mettent dans des seaux pour tenir chaud aux étoiles de mer.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — On ne dit pas issberg, on dit aïceberg.

ARÉTHUSE, *se retournant*. — Comment veux-tu que je prononce bien, imbécile. Ici, personne ne parle l'anglais. C'est pour m'apprendre les langues étrangères que tu es venu ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Je suis votre ami d'enfance. Je vous veux du bien. Avant que Paul soit revenu il faut que je vous ai sauvée de lui.

ARÉTHUSE. — Allons bon ! voilà qu'il veut me sauver, maintenant ! Il ne manquait plus que ça !

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous le saviez.

ARÉTHUSE. — Oui, mais ça me barbe quand même.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous ne voulez pas guérir ?

ARÉTHUSE. — Décidément, vous êtes toujours là pour apporter les premiers soins aux blessés, mon pauvre chou. Je ne suis même pas blessée. *(Elle montre le morceau de craie qu'elle tient encore à la main.)* Les éclats de craie ne blessent pas. La craie n'éclate que sur le tableau noir, en écrasant son bec comme un oiseau aveugle, tandis que sur la glace elle se voit venir de loin et s'apprivoise, elle se hume, s'attrape au vol, se baise, s'attache, ne veut plus se quitter, apprend à se connaître et à se plaire et ne dicte plus que des vérités à double entente ; d'ailleurs, vous avez vu ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — J'ai vu une comédie indigne de vous et vous savez qu'elle est indigne. J'ignorais où vous logiez. C'est vous qui m'avez appelé. Vous m'avez appelé pour que je vous emmène.

ARÉTHUSE. — Non ce n'est pas vrai d'abord. C'est Paul qui vous a téléphoné.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL, *patient*. — Mais c'est vous qui avez poussé Paul à me téléphoner. Je vous connais assez pour savoir comment vous vous y êtes prise. Vous l'avez imperceptiblement défié, la bouche pleine. Il a grogné : qu'est-ce qu'elle raconte, cette petite vieille-là ? Vous avez répété : Chiche que tu l'amènes un soir ? Paul a compris qu'il s'agissait de moi. Il attendait ma venue. Il n'en pouvait plus et voulait en avoir le cœur net. La question pour lui était de savoir si le bonheur qu'il avait construit pour vous me résisterait.

ARÉTHUSE. — Admettons. Alors jouez votre rôle et prouvez-moi que je suis malheureuse.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Cela, vous le savez. Ce qu'il faut que je vous prouve c'est que vous en avez assez d'être malheureuse. Il y a un mot que ni Paul ni vous n'oserait prononcer sur le ton interrogatif.

ARÉTHUSE. — Un seul mot ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Un seul : *Alors ?* Vous m'avez convoqué pour que je brise la glace en le prononçant. Vous vouliez vous regarder dans les yeux d'un homme qui s'est fait une raison et une maison, qui n'en est plus au temps où nous vivions tous les trois dans la même chambre sans ouvrir les volets, satisfaits de fumer les cigares que la concierge nous montait et de jouer à écraser des grappes de raisins à coups de marteau. Le moment est venu où j'ai choisi. C'est l'ordre qui est amusant et non le pauvre numéro que Paul et vous exécutez ici, courageusement, comme ces jongleurs de casinos auxquels le public tourne le dos. Vous êtes deux enfants punis qui avez mis votre honneur à vous persuader qu'on s'amuse mieux dans la remise à balai que sur la plage. Depuis que je suis entré, vous mourez d'envie que je vous conduise à la plage. Vous n'en avez pas assez de vivre aux crochets d'un veilleur de nuit ?

ARÉTHUSE. — Et aux crochets de qui faudrait-il vivre, alors ? Vous êtes drôle ! Nous prenons ce qui nous tombe sous la main. Je ne tenais pas spécialement à un veilleur. Paul me disait : ce sera le veilleur de nuit ou un grand référendaire. De grand référendaire, on n'en a pas trouvé un seul. Alors, on a été raisonnable. Je ne suis pas exigeante, un rien

m'amuse. Il n'y a pas de cuisine à faire. Le veilleur nous apporte de la charcuterie et du gâteau. Paul a fait une sortie, il y a trois jours, et il a trouvé je ne sais où une caisse de Marsala. Et les conduites d'air, savez-vous qu'elles sont peuplées de souris blanches? C'est fou, hein?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Les souris blanches vous embêtent et sous prétexte de leur donner de la mie de pain, je suis sûr que vous les pincez.

ARÉTHUSE. — Mon coco, vous êtes terrible! Et qui plus est, c'est vrai : les souris blanches sont la seule ombre au tableau.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Non. Le saucisson vous donne des boutons dans le dos. Les religieuses vous écœurent et vous les jetez en cachette dans la cage de l'ascenseur. Vous ne pouvez pas sentir le veilleur. Parce qu'il est votre témoin vous tenez à ce qu'il ait une haute opinion de vous et vous suivez ses avis mais rien que de l'entendre respirer, vous avez envie de lui donner des gifles. Et Paul... Paul, vous le jugez plus cruellement que je n'oserais le faire. Au fond de vous, Aréthuse, vous le traitez de lâche.

Pendant ce bavardage, ils ont tourné en rond autour du piédestal. Dans le feu de la conversation, l'officier ministériel monte dessus.

ARÉTHUSE. — D'abord, descendez de là. C'est à moi ce truc-là. Paul me l'a donné... Et Paul n'est pas lâche du tout! Il a trouvé un grand magasin et nous nous amusons bien.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous feignez de croire qu'il s'amuse. Il feint de croire que vous vous amusez. Vous feignez de ne pas croire à des tas de choses. Et vous êtes malheureux comme les pierres. Je parierais qu'au moins une fois vous avez joué à vous faire du thé avec de la monnaie du pape artificielle et, en guise de lait, de la craie dissoute dans de l'eau.

ARÉTHUSE. — Et puis après?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous avez bu. Vous vous êtes juré que c'était délicieux. Quel est votre adjectif, cette année, vous avez bien un adjectif?

ARÉTHUSE. — Terrible.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous avez crié en chœur : c'est terrible. Vous avez vidé vos tasses. En douce, tous les deux, vous êtes allés recracher.

ARÉTHUSE. — Moi, oui, mais Paul...

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Paul aussi. Eh bien! ça a un nom. Ça a un nom, ça s'appelle faire son malheur.

Aréthuse se détourne, fait quelques pas vers la glace et cache son visage dans ses mains. L'Officier ministériel se jette contre elle.

ARÉTHUSE. — Ne me touche pas, sale bête! Je ne veux pas qu'on me console... Tais-toi, tais-toi, tais-toi! *(Relevant son visage et très bas.)* Laisse-moi à Paul.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL, *avec rage.* — Vous n'avez même pas osé dire : laisse-moi avec Paul. Vous me demandez de vous laisser à lui comme on laisse un jouet à un petit pauvre. Vous n'avez que de la pitié pour lui. Je n'ai eu qu'à paraître pour qu'il soit hors de combat. C'est ce k.o. qui le sauve parce qu'il vous attendrit. Vous êtes prête à lui dire : fais voir tes genoux, mon chéri, je vais te mettre quelque chose dessus.

ARÉTHUSE. — Oh! Paul, Paul, fais-les voir tes genoux, idiot! Ah! tu les as bien arrangés! On dirait la réclame du rouge à lèvres au rayon de la parfumerie, tant ils sont couverts de petites bouches saignantes. Attends que je tamponne ça un peu. Ça ne piquera pas. Tu n'auras pas mal.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — C'est ça, jouez à la grande sœur. Mais je vous préviens, ça agacera Paul.

ARÉTHUSE. — Ne vous donnez pas la peine, c'est réglé. Si Paul avait cherché à nous interrompre, je serais peut-être partie. Mais il nous fait confiance, le pauvre, il ne triche pas.

Bruit d'une course rapide.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous l'entendez? Il a assez joui du risque de vous perdre. Il reprend la partie. Il est prêt à tricher, oui, comme tout le monde.

SCÈNE II

Le veilleur entre en courant.

ARÉTHUSE. — Vous voyez, ce n'est pas lui.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Mais c'est lui qui l'envoie. Il triche comme un homme arrivé.

LE VEILLEUR. — Il m'a seulement dit : les statues suivent ceux qui les regardent. Et puis il s'est assis. Alors, j'ai rappliqué tambour battant.

ARÉTHUSE. — Où est-il ?

LE VEILLEUR. — Je vous dis, assis.

ARÉTHUSE. — Mais où ?

LE VEILLEUR. — Au rayon des fauteuils.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Ce qui est déconcertant, chez lui, c'est ce sens du confortable dans l'inconfort.

ARÉTHUSE. — Va le chercher, Eugène.

LE VEILLEUR. — Ça dépend de la nouvelle.

ARÉTHUSE, *sans entrain*. — Elle est bonne.

LE VEILLEUR. — Bonne pour qui ?

ARÉTHUSE. — Pour lui. Je reste.

Le veilleur part comme une flèche.

SCÈNE III

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Ce n'est pas une victoire du désordre sur l'ordre que votre décision, Aréthuse. Ce n'est pas que vous préférez une vie de folle au petit déjeuner qu'on sert chez moi à huit heures et demie tapant... Non, mais tout bêtement vous êtes la prisonnière d'une convention. Vous n'aimez plus Paul mais vous ne voulez pas perdre la face devant le veilleur.

ARÉTHUSE. — Ça se peut.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous êtes de ces gens qui n'ont peur ni de leurs victimes ni de leurs bourreaux, mais de leurs témoins. Le veilleur est un témoin ; il peut hocher la tête et regarder de travers. La jeune automobiliste répond à l'agent : vous aurez de mes nouvelles. Elle regarde froidement l'éclopé rentrer dans la pharmacie. Elle ne rougit qu'en entendant le vieux témoin murmurer que la dame allait vraiment trop vite. *(Un silence.)* Pourquoi s'intéresse-t-il à Paul, ce veilleur ?

ARÉTHUSE. — C'était le chauffeur de la tante Louise.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Je pressentais quelque chose dans ce goût-là.

ARÉTHUSE. — Maintenant que c'est décidé, je peux bien vous le dire. C'est vrai je n'aime plus Paul et c'est précisément pour ça qu'il me fait pitié. L'imaginer en train de tourner en rond, après mon départ, sous l'œil du veilleur, dans son ridicule costume de chevau-léger, ça me déchire le cœur, je ne peux pas lui faire ça.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL, *furieux*. — Et d'abord, pourquoi est-il habillé en chevau-léger ?

ARÉTHUSE. — Il m'a répondu : à cause des mouches.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Tout de même, c'est trop facile ! Qu'est-ce qui vous empêcherait de vous apitoyer sur moi si je vous annonce qu'une fois rentré à la maison j'ai l'intention, moi aussi, de tourner autour de la table de ma salle à manger, vêtu en chevau-léger.

ARÉTHUSE. — Vous, ce ne serait pas à cause des mouches, ce serait exprès pour m'attendrir. Et vous ne pouvez pas m'attendrir. Vous êtes trop fort. Le seul chagrin qui vous attende dans votre maison, c'est un chagrin tiré à quatre épingles.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Non, c'est Charles qui m'attend. Jamais je ne serai rentré aussi tard. Il doit être furieux.

ARÉTHUSE, *jalouse*. — Qui c'est ça, Charles ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Mon renard.

ARÉTHUSE. — Non ? Un vrai renard, un vivant ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — S'il est vivant ! Regardez-ça. *(Il montre son doigt.)*

ARÉTHUSE, *gourmande*. — Il mord ? Et vous croyez qu'il me mordrait, moi aussi ? Quel âge a-t-il ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Sept mois. Il est tout jeune.

ARÉTHUSE, *rêveuse*. — Ça sera tout de même difficile de dire à Paul que je le laisse en plan à cause d'un renard.

PRÉFACE AU « *RAYON DE LA MORT* »

La vie est un rondeau, disait le prince de Ligne. Toute ma vie, j'ai travaillé pour les masses. En faisant jouer le Rayon de la mort, *il est simplement clair que j'ai tenu à leur ouvrir encore plus grand les portes du théâtre. C'était urgent pour le théâtre et pour les masses.*

Jamais je n'ai cru au théâtre d'initiés. Il n'est pas vrai que les bouteilles à la mer contiennent de bons poèmes ; ces bouteilles vides sont lancées après déjeuner par des touristes. Ce qui compte, c'est l'homme à la mer, et le cri de tous les autres hommes qui le voient s'engloutir. Voici le théâtre, voici les masses.

Une pièce est un mystère reconnu d'utilité publique. Autrement dit, le contraire d'un comité de convaincus d'avance. Je plains le médium qui lève séance sous prétexte qu'un spectateur doute. Il n'est pas de vraie messe pour moi sans la présence d'un incroyant. J'exige que le sang du poète soit du groupe universel.

LE RAYON DE LA MORT

ACTE IV

SCÈNE I

On entend des pas précipités. Aréthuse, défaillante, s'accroche aux revers du veston de l'Officier ministériel.

ARÉTHUSE. — Oh ! vite ! Oh ! emmenez-moi. Paul arrive. Il ne faut pas qu'il me revoie. Soyez mon courage. Emmenez-moi.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vos désirs sont des ordres, madame. Mais que voilà une hâte surprenante après d'aussi longues tergiversations !

ARÉTHUSE. — Il est dur de s'arracher à ce que l'on va sauver.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — M'expliquerez-vous...

ARÉTHUSE. — Non, non, non. Vous voyez bien que mes jambes sont ligotées de faiblesse et que je veux partir.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Alors, pas un instant à perdre, madame.

Il l'entraîne, accrochée à lui.

SCÈNE II

PAUL. — Partie, elle est partie ! Ah ! merci ! Ah ! quelle horreur ! Je tremble et ce n'est pas de peur, mais de fermeté. J'ai voulu tuer seul pour mourir seul au besoin. Elle est fière. Elle ne pleurera pas. Elle comprendra que je l'ai fait pour elle. Elle sera agacée seulement par les maladroites paroles de consolation de ce pauvre garçon. Il l'a toujours aimée. Nous nous sommes rencontrés tous les trois à Venise. Elle et moi étions les seuls à ne pas donner à manger aux pigeons. Elle a remarqué mes chaussures et moi, un coup de canif qu'elle portait dans la paume de la main. Elle m'a dit que c'était en jouant, petite fille, à la carotte. Qu'est-ce que la carotte ? J'ignorais les jeux français. Je ne connaissais que les fumantes cravacks que l'on jouait dans la cour du château de Matsh, sous la neige. Comme on se retrouve ! Aréthuse revient à son partenaire au jeu de la carotte, et moi j'attends mon partenaire au jeu des cravacks, Stanislas !

SCÈNE III

Le veilleur arrive, fatigué, boîtant.

LE VEILLEUR. — Où est mademoiselle ?

PAUL. — Écoute ! Il faut que tu saches...

LE VEILLEUR. — On en sait toujours trop.

PAUL. — Ce n'est pas par hasard que je suis ici. Ce n'est pas par hasard que j'ai donné à mademoiselle l'occasion de

s'éloigner. *(Un temps.)* Le roi de Mloudgie, mon frère jumeau, est à Paris depuis hier.

LE VEILLEUR. — Je le savais.

PAUL. — Mais tu ne savais pas qu'à l'aurore sa prétendue Majesté Stanislas doit visiter les grands magasins des Galeries Lafayette en compagnie du ministre du Commerce. A l'aurore, l'heure pour les rois de connaître les magasins, les métros, les casinos. Il aura revêtu l'uniforme des chevau-légers, comme l'étiquette mloudgienne l'exige, celui que je porte moi-même aujourd'hui, Ifguénia. Et t'es-tu demandé pourquoi je t'avais fait entrer comme veilleur de nuit en ces lieux? C'est que depuis longtemps une indiscrétion de chancellerie m'avait renseigné sur les intentions de mon frère. *(Montrant la toile de fond.)* Dans quelques minutes il sera là, au rayon de la chasse, ignorant qu'il est un gibier, qu'il est déjà un gibier.

LE VEILLEUR. — Qu'attendez-vous de moi? Comme toujours, depuis l'injuste exil de Votre Altesse, je suis à ses ordres.

PAUL. — Merci, mon brave.

LE VEILLEUR. — Le chêne ne remercie pas ses racines.

PAUL. — Ah! tu ne les a pas oubliés, nos vieux proverbes de Mloudgie! Va, nous le reverrons le petit printemps acide de Matsh. Il fallait bien que tôt ou tard je me venge. Que je me substitue à qui m'avait escamoté, que j'extermine l'usurpateur pour usurper sa place et rendre le goût du bonheur à un peuple qui, dans quelques années, aurait fini par prendre ce mot pour un mot étranger. Seulement, pour changer de peau, je risque la mienne. Je ne voulais pas entraîner mademoiselle dans cette course peut-être mortelle. Et maintenant qu'elle n'est plus là, que mes vœux sont comblés, je doute. Quel vide! Je suis un roi abandonné qui attend l'arrivée d'un roi mort. Je brûle avec les mains froides et le cœur lent. Je suis comme ces nonchalants fils à haute tension qui se balancent au vent et semblent ignorer que leur caresse suffit à foudroyer un oiseau ou faire crépiter une fleur. *(Il se dirige vers l'horloge normande, l'ouvre. En guise de balancier, il y a une bombe.)* Regarde, Ifguénia, voilà la bombe. Elle oscille sur place comme le jeune coureur à ses marques qui réchauffe ses muscles en attendant la détonation qui le lancera droit au but. Ne te trompe pas, terrible petit objet, sage comme une image, tu vas tuer mon frère. Une seconde tu te trouveras balancé entre deux visages si exactement semblables que tu croiras progresser vers une glace. Car nous sommes deux jumeaux parfaits. Je suis né trois minutes avant lui. A la mort du roi notre père, comme je m'étais jeté sur mon lit me croyant incapable de dormir, je m'endormis et je rêvais que l'on me portait. Et je m'éveillai, avec un goût minéral sur la langue, dans les bras de la maîtresse de mon frère. Elle me dit qu'il était tard et que je devais aller rendre hommage au nouveau roi. Notre vertigineuse ressemblance avait permis la substitution. Le soir, je pris le train pour Venise. Les amoureux avaient peur de moi. J'étais immensément jeune. L'on venait de me tromper d'une manière incroyable et je continuai de me tromper moi-même assez gaîment. La première fois que j'ai parlé à Aréthuse, c'est dans les lavabos du restaurant. Mon frère régnait injustement et moi je m'amusais à remplacer les morceaux de savon par des morceaux de gruyère. Aréthuse fut drôle comme ils étaient tous drôles, entêtés à obtenir d'un fromage qu'il les lave. Dès qu'elle eut compris, elle me séduisit en le mangeant. Alors, nous avons joué ensemble. Mais ce trône, qui, enfant, m'agaçait, parce qu'on me l'avait dérobé j'en rêvais chaque nuit. J'en mourais d'envie.

LE VEILLEUR. — Vous voulez ce trône, Altesse, parce qu'il est à vous.

PAUL. — Je le veux parce qu'il n'est pas à moi. *(Se reprenant, et changeant de ton.)* Je le veux pour le bien de mon peuple, Ifguénia. Tu m'aideras à libérer tes frères qui souffrent. Une constitution est toute prête dans ma poche.

Il a décroché la bombe avec précaution. Il la hume comme un fruit.

LE VEILLEUR. — Altesse! Mademoiselle est là!...

PAUL, *dans un rugissement.* — Où?

LE VEILLEUR. — Eh! là, pour un peu, vous la laissiez échapper.

PAUL. — Qui, mademoiselle?

LE VEILLEUR. — Non, la bombe. Dans l'état où vous êtes, vos nerfs pourraient vous jouer des tours. Sauf votre respect, passez-moi donc la chose.

PAUL, *distrait.* — Quelle chose?

LE VEILLEUR, *montrant la chose.* — L'objet. Ces trucs-là ne connaissent pas plus leurs maîtres que des tigres. Et vous êtes trop prodigue pour qu'on vous en laisse un dans les mains. Je vous connais, vous ne saurez pas le garder.

PAUL. — Je suis assez grand pour retenir une bombe.

LE VEILLEUR. — Pas si mademoiselle vient s'en mêler. Il ne faut pas que vous voyiez mademoiselle. Retournez au rayon des fauteuils. Je trouverai bien un moyen de l'éloigner.

PAUL. — Tu as raison. C'est toujours les autres qui ont raison. Moi, je veux tuer mon frère au risque d'être séparé de celle que j'aime. Quoi que je fasse, je n'aurai jamais raison. Car si je renonce à la mort de Stanislas, je renonce à l'amour d'Aréthuse. Je n'en puis plus de faire le clown en feignant de croire que je l'amuse. Elle sait parfaitement que je sais parfaitement que je ne l'amuse pas. Il y a pire que les dialogues de sourds, c'est le dialogue d'acteurs qui ne croient plus à leur texte. Tout à coup, le plafond s'écroule sur eux. Et à sa place, il n'y a plus que les étoiles distantes des milliards de siècles-lumière inutiles qui séparent deux personnes qui ne s'entendent pas. Voilà ce qui nous menace si je ne tue pas Stanislas. C'est lui qui a fait de moi un pitre. Son sang me démaquillera. Aréthuse me retrouvera tel qu'elle ne m'a jamais connu. Mais pour que j'aie la force de faire éclater le miracle, il ne faut plus que je la voie. Promets-moi d'être habile, le temps presse. Le crime va se propager bientôt avec la vitesse du son. Entends-tu déjà frissonner la literie? C'est le premier métro. Le jour va poindre. Le roi larron monte en voiture. Dès que mademoiselle sera partie, viens me chercher.

SCÈNE IV

Aréthuse entre avec précaution.

ARÉTHUSE. — Où est monsieur Paul?

LE VEILLEUR. — Autre part.

ARÉTHUSE, *à la cantonade.* — Hep! Par ici! Il est parti.

Entre l'Officier ministériel. Pendant la scène, le veilleur restera immobile, le dos contre la cage de l'ascenseur.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous me faites jouer un horrible jeu de cache-cache. Vous ordonnez, vous suppliez, vous changez d'avis. Vous êtes pâle comme un linge. Vous vous perdez exprès dans les rayons. Je voudrais comprendre.

ARÉTHUSE. — Nous en sommes tous là.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Ne faites pas l'enfant. Vous savez où vous voulez en venir.

ARÉTHUSE. — A ce que Paul ne soit pas là. Il va se passer des événements. Le pauvre chéri, il adore les événements mais les événements ne l'aiment pas. Il a un coup de main épouvantable pour transformer une providence en fatalité. Or j'ai besoin de la chance. Il faut donc que Paul ne soit pas là.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Parce qu'il y aura du danger. Parce que vous n'êtes pas sûre de survivre et que vous avez peur pour Paul. Votre mine est celle d'une jeune femme qui est en coquetterie avec la mort *(Mondain.)* Permettez-moi d'être jaloux.

ARÉTHUSE, *brutale.* — Les vrais jaloux sont jaloux à domicile. Rentrez chez vous, je n'ai plus besoin de vous. Je démarre. Je suis lancée. Il y a déjà plusieurs minutes que je ne suis plus une machine à calculer ni à expliquer. Je roule! Sauvez-vous! *(Déchirante.)* Je vais me conduire en bonne petite ménagère pour la première fois de ma vie. C'est son rôle que de saigner à blanc les cauchemars de son petit mari. Mon Paul, tu ne t'éveilleras plus en criant : Stanislas! Je ne sais pas non plus si tu t'éveilleras encore auprès de moi parce que... Ah! ce sera dur!

Avec la lenteur sûre d'un chat qui connaît les lieux, elle se dirige vers le piédestal désert. Elle écarte la pancarte « Été » qui cachait une bombe qu'elle soulève comme un enfant.

ARÉTHUSE, *à l'Officier ministériel.* — Une bombe. Oui, c'en est une. Je suppose que cela vous choque, mon bon ami? Dire qu'il existe au monde des objets aussi excitants et que vous êtes notaire! *(Il s'est approché d'elle, les mains en avant.)* N'essayez pas de me la prendre, vous seriez ridicule avec. Une bombe, pour vous, c'est un gros mot. Vos mains ressemblent à des guillemets. Allez-vous-

en. Je vous ai dit de vous en aller. Paul n'est plus là. Je marche seule maintenant.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Je ne peux pas vous laisser faire cette bêtise.

ARÉTHUSE. — Paul souffre à cause de ce roi Stanislas. Il croit qu'il est indigne de moi parce qu'il a été roulé par ce frère glouton. C'est une idée idiote mais qui le rend idiot. C'est une idée qui l'enfonce ; au lieu de se débattre tout naturellement, il fait le zigue et coule en m'adressant des clins d'yeux. Je vais l'écraser, cette figure qui lui ressemble et la sienne remontera à la surface. J'ai simplement peur d'avoir peur au moment de jeter la mort à la face de l'amour. Quand on y pense, c'est incroyable. Oh ! si ma main allait me désobéir en reconnaissant des sourcils absolument semblables à ceux qu'elle a l'habitude de caresser. Il a fallu que je me prépare, que je m'éduque, que je m'exerce à haïr le visage que j'aime. Je suis presque prête...

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Il se trouve que les gens sont toujours mieux renseignés qu'on ne croit. Je savais que Stanislas, roi de Mloudgie viendrait visiter les Galeries Lafayette ce matin, que Paul et vous habitiez ce magasin et que la préméditation y habitait avec vous. Je croyais seulement que c'était Paul qui préparait le coup, et à votre insu.

ARÉTHUSE. — Les personnes informées le sont toujours avec un minimum d'inexactitude. C'est moi qui mijote un meurtre, et à l'insu de Paul.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous êtes décevante. C'est bien vulgaire de trancher un nœud gordien, et cela irrite la police qui a bon goût et ne hait rien tant que l'absence de subtilité. Vous êtes trop intelligente pour vous amuser d'un crime, même perpétré par vous. C'est si plat, si vieux jeu, si déjà vu. Pourquoi me laissez-vous parler, vous êtes de mon avis. Le mieux est que vous remettiez cette bombe...

ARÉTHUSE. — Là où je l'ai prise ?

L'OFFICIER MINISTÉRIEL, *sans entendre.* — A un ami comme moi. Vous en brûlez d'envie, au fond.

ARÉTHUSE. — Aréthuse est sans fond. Elle n'est qu'une surface qui brûle à la façon d'un volcan en veilleuse mais ne brûle jamais d'envie d'arranger les choses. Fuyez, funeste ! ce lieu qui offense votre zèle raisonneur. Vous risqueriez d'être pris pour mon complice ou de ramasser un éclat de bombe, comme ces personnes dignes qui se retournent, blessées par un éclat de rire qui ne leur était pas destiné. Ne perdez pas une seconde !

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Je ne perds jamais rien.

ARÉTHUSE. — Le roi va entrer par la porte de la rue Mogador, filez par celle de la rue Lafayette.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Erreur sur la personne. Toutes les études de notaire ferment à six heures. Le soir, je suis directeur du Deuxième Bureau. L'artisan qui a façonné cette bombe s'en est confessé dans mes services. J'ai tout pris sur moi. Je vous sauve et je sauve Stanislas, roi d'une nation unie à la France par un important traité de commerce. Donnez-moi ça... Vous ne voulez pas ? Aréthuse, je suis l'homme qui vous aime le mieux. Faites-moi confiance. Les grilles s'ouvrent devant le roi. Encore un peu de temps et le temps de freiner sera passé.

ARÉTHUSE. — Il est passé. Il sent déjà mauvais, ce temps où j'étais innocente. Je vous renvoie à vos études, cher directeur du Deuxième Bureau et ami. Je ne vous retiens pas. Ne cherchez pas à retenir la foudre qui va partir.

Aréthuse commence de traverser lentement la scène, sa bombe entre les bras.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Où allez-vous ?

ARÉTHUSE, *considérant la toile de fond qui représente les rayons.* — Ne bougeons plus. Les rayons sont mûrs, ils vont éclater.

Elle rectifie sa position en piétinant presque sur place comme un photographe. Elle tient la bombe dans sa main droite dont le dos est appuyé sur son épaule, dans le geste du lanceur de poids.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL, *fasciné.* — Qu'est-ce que vous faites ?

ARÉTHUSE. — Un, deux, trois, nous irons au bois.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Vous êtes folle !

ARÉTHUSE. — Quatre, cinq, six, cueillir les cerises.

Un fracas. Roulement de tambour. Appel de trompettes. Voix à la cantonade : « Par ici, Majesté. »

ARÉTHUSE. — Sept, huit, neuf, dans mon panier neuf.

L'OFFICIER MINISTÉRIEL. — Je ne vous dénoncerai pas, Aréthuse, mais mon affection, comme mon devoir, m'ordonnent de détourner le cours du roi. *(Il sort en courant.)*

ARÉTHUSE. — Dix, onze, douze, elles seront toutes rouges.

Le veilleur qui, pendant la scène, est resté appuyé à la grille de l'ascenseur, bondit vers Aréthuse.

SCÈNE V

LE VEILLEUR. — Qu'est-ce qu'il va faire ?

Aréthuse garde l'immobilité dans sa posture de lanceur de poids. Seule sa tête vire imperceptiblement comme celle d'une personne qui recherche un visage ami sur un quai encombré.

ARÉTHUSE. — Il veut emmener le roi au Printemps.

LE VEILLEUR, *rugissant*. — Nous sommes trahis ! Je...

ARÉTHUSE. — Oui, mais ne le tue pas. Ne lui fais même pas de mal. Ligote-le avec du fil électrique si tu veux, mais baillonne-le dans de la soie. C'est un dégoûtant qui a un truc pour être toujours d'accord avec lui-même et concilier ses sentiments et ses devoirs... Seulement, Paul et moi, nous l'aimons bien. Prends l'ascenseur, tu l'auras plus facilement.

Le veilleur qui s'est déjà précipité vers l'escalier avec une agilité de chamois se retourne avant de disparaître.

LE VEILLEUR. — Oh ! non, pas l'ascenseur, surtout pas l'ascenseur !

SCÈNE VI

Aréthuse se hausse sur la pointe des pieds pour essayer de voir.

VOIX DU PROTOCOLE. — Majesté, les Galeries Lafayette vous saluent.

VOIX DU ROI. — Et je salue les Galeries Lafayette.

VOIX DE LA SUITE. — Vive le roi ! Vivent les Galeries Lafayette !

ARÉTHUSE, *comme en transe, sa bombe sur l'épaule*. — Dix, onze, douze, elles seront toutes rouges.

Jaillit le veilleur, hors d'haleine, à l'extrémité de la scène. Aréthuse, pétrifiée, ne l'entendra pas.

LE VEILLEUR. — Le directeur du Deuxième Bureau mâche ses mots dans une écharpe de rayonne. Je n'ai pas pu trouver mieux. *(Il lève un doigt et continuera de compter sur ses doigts à chaque proposition.)* En bas, son Altesse Paul avec une bombe. Ici, mademoiselle, avec une bombe. Comme ils s'ignorent, ils feront chacun de leur mieux. Deux bombes valent mieux qu'une. Pour plus de sûreté, j'avais saboté l'ascenseur. Le câble ne tient plus qu'à un fil. Enfin, le roi Stanislas n'y coupera pas ! Il y a dix ans, jour pour jour, comme je lui tenais l'étrier, il m'écrasa l'auriculaire avec sa botte. Les grands ne changeront jamais. Ils insulteront toujours les petits sans y faire attention. Et les petits continueront de les tuer de temps à autre avec délices. Cela depuis que le monde est monde.

Il sort.

ARÉTHUSE. — Il est entré, ce roi qui a volé à Paul son indifférence. J'entends son pas habitué à être entendu, mais je ne le vois pas. Ah ! J'aperçois son ombre au rayon de la chasse. Encore quelques petites secondes. Je compte jusqu'à dix avant de lancer mon épervier. Non, dix est un nombre stupide. Treize porterait malheur... Suis-je bête : douze, comme les cerises ! Un, deux, trois,... Quatre, cinq, six...

Prodigieuse explosion. Elle recule d'un pas. Elle serre la bombe sur sa poitrine. Le vacarme qui suit ressemble à un écho multiplié de l'explosion.

Puis le silence. Et Paul apparaît, les vêtements en désordre, comme un fou.

SCÈNE VII

ARÉTHUSE. — Il faut être bien abstraite pour assassiner le sosie de son amant.

Elle lance la bombe. La fumée remplit la scène et en se retirant découvre le corps de Paul étendu. Aréthuse est suspendue dans son geste comme sur un instantané.

ARÉTHUSE. — C'est plus impressionnant qu'on ne croirait de tuer un homme. Même un roi. Et même avec une bombe. *(Pour se donner du courage.)* Alors, tu es mort, vilain jumeau ? Tu lui ressemblais moins qu'on ne disait mais tout autre qu'une femme s'y tromperait.

PAUL. — Aréthuse !

ARÉTHUSE. — Mon amour ! *(Elle bondit sur lui.)*

PAUL. — Mon amour !

ARÉTHUSE. — Bats-moi ! Bats-moi ! C'est si bête de m'être trompée !

PAUL. — Ce sont des choses qui arrivent. Lui est déjà mort. Les sauveteurs ne pourront pas s'y retrouver. Au lieu d'un roi atout, ils trouveront deux rois coupés. Cache-toi, Aréthuse, ils abattraient la dame.

ARÉTHUSE, *le soulevant.* — Attends, attends, je vais t'emmener à une pharmacie, il y en a une grande rue de la Chaussée d'Antin. Tu es léger comme un homme, mon amour. Je te ferai des pansements ravissants, avec des nœuds en oreille de lapin et nous jouerons aux ombres chinoises, le soir. Tu ne mourras jamais.

Elle le traîne jusqu'à l'ascenseur à travers les éclats de la glace qui s'est brisée.

PAUL. — Regarde, la glace est brisée. Du verre blanc, ça porte malheur.

D'un geste prompt elle en ramasse un morceau et l'écrase entre ses doigts.

ARÉTHUSE. — C'est du verre rouge, idiot !

Elle l'a calé dans l'ascenseur, y entre, et claque la porte. Apparaît le veilleur qui se rue vers eux.

LE VEILLEUR. — Arrêtez ! Stop ! Bodok ! *(Il s'accroche furieusement à la grille qu'il martèle à coups de pieds.)* Damnation ! L'ascenseur va tomber ! Il tombe ! J'ai déjà vu ça en rêve ! Il s'appelle le Jules Verne.

Hurlement de l'ascenseur. Le veilleur glisse à genoux le long de la grille pendant que le rideau tombe.

JACQUES LAURENT
ET CLAUDE MARTINE

JÉSUITES ET INDIENS EN AMÉRIQUE DU SUD

par ALFRED MÉTRAUX

La pièce de Fritz Hochwalder, Sur la Terre comme au Ciel, *jouée à l'Athénée, donne valeur d'actualité à l'œuvre entreprise du XVIe au XVIIIe siècle par les Jésuites en Amérique latine. Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs un article que A. Métraux, qui a fait plusieurs voyages d'études dans cette région, a bien voulu écrire sur ce sujet pour* la Revue de Paris. *(N.D.L.R.)*

EN 1767, à la suite d'une gigantesque opération de police, les missionnaires jésuites furent arrêtés et déportés sur l'ensemble des territoires espagnols en Amérique. Cette date est importante dans l'histoire du Nouveau Monde. De vastes territoires qui venaient d'être conquis et pacifiés furent rendus à la nature. Des milliers d'Indiens qui vivaient paisiblement dans les établissements missionnaires furent voués à la mort ou à la décadence matérielle et morale. D'autres disparurent à jamais dans les solitudes inexplorées de l'Amazonie ou du Gran Chaco. L'expulsion massive des Jésuites détruisit un empire créé par des « conquistadors » d'un nouveau genre qui avaient connu des succès éclatants.

Il existe une copieuse littérature sur les fameuses réductions des Jésuites. Leurs panégyristes les ont représentées comme des républiques idéales, leurs détracteurs comme des états purement théocratiques qui, à la longue, auraient détruit tout ressort intellectuel et moral chez leurs

Au dessus du titre : ruines de l'Église Saint-Michel au Paraguay *(Archives du Musée de l'Homme).*

sujets. Apologistes ou adversaires s'accordaient cependant sur les réussites matérielles de cette grande expérience de colonisation pacifique. Les ruines imposantes des missions jésuitiques du Paraguay sont là, d'ailleurs, pour attester leur grandeur passée. Il suffit de se pencher sur une carte de l'Amérique pour mesurer les résultats d'un siècle d'explorations, de colonisation et de luttes contre les éléments et les hommes. Des régions entières, aujourd'hui marquées en blanc sur les cartes, étaient, il y a deux siècles, des territoires que les voyageurs pouvaient parcourir sans crainte, sûrs de trouver, d'étape en étape, des villages policés et pacifiques. Le Haut-Amazone, le Gran Chaco, les forêts de la Bolivie orientale, qui sont encore en grande partie des *terrae incognitae*, étaient jadis des « Provinces » de ce grand empire spirituel et temporel de la Compagnie de Jésus.

L'apparente facilité avec laquelle les Jésuites ont réussi à soumettre et à assembler dans leurs fameuses missions du Paraguay et de l'Amazone les tribus guerrières qui, à l'abri de la forêt tropicale, se maintenaient sur la défensive, est un phénomène surprenant qui demande à être expliqué.

Les historiens de la Compagnie, préoccupés des effets heureux ou malheureux de la vie en mission sur le caractère des néophytes, se sont peu souciés des méthodes mises en œuvre pour persuader les Indiens d'accepter l'existence rigoureusement disciplinée au sein de ces « Républiques » religieuses. Quelques auteurs malveillants attribuent la réussite des missionnaires à l'usage de la force et font grand état des cas, d'ailleurs fort rares, où un détachement militaire a pu servir de raison suffisante pour convertir une peuplade païenne. Il est indéniable que, plus d'une fois, les Jésuites ont eu recours au bras séculier, mais en général ils ont usé de moyens plus subtils et plus humains.

Lorsque les Jésuites entreprirent la conversion des Indiens des régions tropicales, ceux-ci avaient déjà eu des rapports avec les Blancs ou, tout au moins, en avaient entendu parler. Ils avaient conçu une profonde défiance pour ces hommes brutaux et sanguinaires. Les rancunes et les soupçons que les conquérants et les aventuriers espagnols ou portugais avaient laissés derrière eux compliquaient singulièrement la tâche des missionnaires. Cependant, une poignée de Jésuites réussirent à soumettre à leur loi des groupes qui avaient résisté obstinément et souvent victorieusement à des expéditions militaires. A quoi leur succès est-il dû? Quels sont les motifs qui ont poussé les Indiens à adopter vis-à-vis des Jésuites une attitude différente de celle qui avait marqué leurs relations avec les autres Blancs? Comment se fait-il qu'ils aient non seulement reçu les missionnaires en amis, mais encore qu'ils se soient placés si volontiers sous leur tutelle?

Les Jésuites eux-mêmes ont donné réponse à ces questions dans divers passages de leurs lettres et rapports à leurs supérieurs, dans lesquels ils

font le récit de leurs premiers contacts avec les « sauvages » qu'ils se proposaient de convertir. Mais ces détails ne prennent toute leur signification que s'ils sont interprétés à la lumière de nos connaissances ethnographiques.

L'adhésion d'une tribu ne demandait que peu d'efforts lorsqu'il s'agissait d'un groupe harcelé par les chasseurs d'esclaves. La vie en mission leur offrait une protection qu'ils acceptaient de leur plein gré et sans réticences. Les Jésuites eurent toujours grand soin de convaincre les Indiens que les « hommes en noir » étaient des êtres fort différents des colons espagnols. C'est ainsi qu'ils accentuaient sciemment leur patience et leur douceur envers les indigènes pour que le contraste avec la brutalité des laïques fût plus apparent. En diverses occasions ils demandèrent et obtinrent la grâce d'Indiens condamnés à mort. Sans doute, ils agirent ainsi par bonté d'âme, mais leur charité n'était pas toujours exempte d'arrière-pensée. Eux-mêmes expliquent leur intervention en faveur de ces malheureux par le désir de s'acquérir la confiance et la reconnaissance de leurs congénères. Les Pères Jésuites ne nous cachent pas leur espoir de voir les Indiens arrachés au supplice devenir leurs agents auprès de leurs compatriotes restés païens. Le calcul était bon, comme les événements le prouvèrent plus d'une fois. Les officiers espagnols qui avaient combattu les Cocama de l'Ucayali [1] poussèrent la complaisance jusqu'à feindre de vouloir tuer leurs prisonniers pour donner aux Jésuites qui les accompagnaient l'occasion de faire preuve de miséricorde. « C'est une ruse, nous dit un chroniqueur, dont ils usèrent pour accroître la sympathie des Indiens pour les Pères, puisqu'ils avaient pu constater que ceux-ci les avaient délivrés et protégés... A l'heure actuelle cette méthode se pratique encore, mais moins souvent que par le passé, car il est nécessaire que les coupables prennent les choses au sérieux. Néanmoins, même si les plus compromis sont mis à mort, les officiers s'arrangent pour fournir aux Pères l'occasion d'intervenir en quelques cas et d'obtenir la grâce des condamnés. Ainsi les Indiens apprennent à respecter et à craindre le pouvoir de la Justice. »

Les épidémies de petite vérole qui suivaient de si près les premiers contacts entre Européens et Indiens furent, à bien des égards, des catastrophes providentielles pour les missionnaires. Des tribus entières décimées par ce mal mystérieux et prises de panique s'abandonnèrent à ces étrangers qui promettaient de les « sauver ». Plusieurs Jésuites gagnèrent la confiance des Indiens en restant courageusement parmi eux pour les assister contre le fléau. Cependant, la petite vérole devint par la suite le principal obstacle au progrès des missions. A plusieurs reprises, les établissements jésuites furent entièrement ou partiellement détruits par cette maladie, au point que les missionnaires peuvent être consi-

1. Tribu indienne extrêmement belliqueuse, dont les descendants vivent encore sur le Haut-Amazone.

dérés, dans une certaine mesure, comme ayant contribué à la dépopulation du Haut-Amazone. Non seulement ils exposèrent les Indiens à la contagion en les concentrant dans les missions, mais ils augmentèrent le nombre des victimes en s'opposant à la dispersion de leurs ouailles au premier signe du mal. Alors que les indigènes, épouvantés, cherchaient à fuir dans la brousse, les Pères s'efforçaient par tous les moyens à les retenir dans les missions, par crainte de perdre des âmes promises au Salut.

***

Voyons maintenant les Jésuites à l'œuvre auprès d'Indiens qu'aucune contrainte extérieure ne prédisposait à les accueillir favorablement. Le fait de voyager seuls, en compagnie de guides indiens, contribuait déjà à dissiper la méfiance. Leur présence était jugée peu redoutable et piquait la curiosité. De telles dispositions auraient eu peu d'effets si le missionnaire n'avait cherché à établir son prestige auprès de ses hôtes et s'il ne s'était assuré leur sympathie par des largesses. Les Jésuites connaissaient trop les Indiens pour se lancer à l'aventure les mains vides. Dans leurs écrits, il est fréquemment question de « petits dons qui servent à appâter l'hameçon de la foi ». Voici en quels termes le Père Augustin Zapata remercie son supérieur qui lui a fait parvenir de la pacotille : « Que Dieu récompense Votre Excellence pour les *armes* qu'Elle nous envoie et qui nous permettront de gagner à Dieu de nombreuses nations, car les indigènes sont attirés par ces dons qui nous assurent leur bon vouloir. Ensuite, il est aisé de faire leur Salut comme nous l'entendons. »

Un autre Jésuite, rapportant les débuts des fameuses missions de la Bolivie orientale, écrit : « Les commencements en furent heureux, comme ils le sont ordinairement dans ce genre d'entreprises, car nous sommes bien reçus des Indiens, fêtés et comblés de cadeaux qui sont les fruits et produits de la terre. Les indigènes en sont d'ailleurs récompensés, car ils sont repayés au comptant par des verroteries, des grelots, des aiguilles et des hameçons. Notre règle est de ne rien recevoir sans en rendre la valeur équivalente, car notre générosité doit être la preuve du caractère sacré de notre œuvre. »

Il serait fastidieux de citer encore d'autres passages qui illustrent cette politique des cadeaux qui « pavent la route vers Dieu ». Elle est formulée avec une touchante candeur dans le discours qu'un Jésuite aurait adressé à l'aide de ses interprètes, aux Indiens Iquitos qu'il souhaitait convertir : « Mes enfants, leur dit-il, c'est pour vous que j'ai quitté mes parents et mes frères qui vivent là où le soleil se lève. J'ai appris que vous étiez sans hameçons et je suis venu vous en apporter. Les voici, prenez-les, ils sont à vous (sur ces mots il leur distribue trois cents hameçons). Apprenez combien j'ai souffert au cours de ce voyage ; mon canot s'est

détaché et je me suis presque noyé. Les troncs d'arbres qui obstruent la rivière m'ont forcé à marcher avec de l'eau jusqu'au menton et je ne sais trop comment je suis encore en vie. Comme je voudrais pouvoir vous rendre visite plus souvent et vous pourvoir d'outils et de vêtements, mais vous habitez si loin que je n'ose venir ici et, d'ailleurs, les Indiens de ma mission n'aiment pas me laisser partir. Regardez les haches que je vous apporte. Il y en a assez pour ouvrir une clairière à l'embouchure de votre rivière. Je vais les remettre à votre chef pour que vous déboisiez cette région. » Après cet exorde, notre missionnaire engage les Indiens à s'établir en un site plus accessible et finit son discours par des propos édifiants sur la « route du ciel » et sur le « feu éternel qui consume les pécheurs ».

Si ces présents avaient un tel succès c'est qu'ils satisfaisaient des besoins profonds. Il ne s'agissait pas de babioles propres à flatter la vanité ou la curiosité de « sauvages » à la mentalité enfantine. Les Jésuites étaient aux yeux des tribus de la forêt tropicale les colporteurs d'une marchandise sans prix, qui n'était autre que le fer.

Sitôt après la découverte de l'Amérique, les populations qui vivaient à l'âge de la pierre polie furent en proie à une « soif du fer » aussi dévorante que celle de l'or chez les Espagnols. Ils cherchèrent à se procurer ce précieux métal par tous les moyens. C'est ainsi que les Indiens Mojos, de paisibles agriculteurs qu'ils étaient, devinrent chasseurs d'esclaves pour le compte des colons espagnols afin d'avoir de quoi leur acheter des haches et des couteaux. Quelques tribus du Chaco aliénèrent leur liberté plutôt que de se passer d'outils en fer. Parfois une tribu qui avait reçu des haches ou des couteaux était attaquée par ses voisins qui en étaient dépourvus. Les Conibo [1] menacèrent de se soulever contre leur missionnaire si celui-ci distribuait à d'autres Indiens les objets en fer dont ils souhaitaient garder le monopole. Aujourd'hui encore, les Indiens Tsirakua du Chaco boréal attaquent les voyageurs et les colons dans le seul but de se procurer des morceaux de fer.

Rien de plus naturel que cette convoitise chez des Indiens qui, pour pratiquer l'agriculture dont ils vivent, doivent à grand peine défricher la jungle tropicale. C'est là une tâche longue et pénible pour des hommes à l'âge de la pierre. Pour abattre un arbre avec des outils aussi imparfaits, il faut tout d'abord brûler le tronc à petit feu afin de pouvoir entamer le bois carbonisé avec la hache de pierre. Chaque arbre doit être choisi de façon à entraîner dans sa chute d'autres arbres moins résistants. Les champs défrichés au prix d'un tel effort sont forcément de surface réduite. Or, il suffit de quelques bonnes haches en acier pour modifier complètement les conditions du travail, augmenter l'aire des clairières, et enfin doubler ou même tripler les récoltes. A une production plus abondante

1. Tribu indienne du Rio Ucayali, affluent de l'Amazone.

peut correspondre une augmentation de population, d'où un sentiment de force et de sécurité pour ces petits groupes isolés. La hache en acier a déclenché dans la vie de nombreuses tribus tropicales une révolution économique et sociale comparable — toutes proportions gardées — aux transformations produites dans nos sociétés, au siècle dernier, par la machine.

Les Jésuites furent parfaitement conscients de l'attrait que le fer exerçait sur les Indiens. Ils établirent des forges dans plusieurs de leurs missions pour y attirer et y retenir les Indiens. « Ces forges, écrit l'un d'eux, séduisent les sauvages et sont une bonne réclame pour nos missions. La raison en est que leur vie et leur subsistance dépendent des outils qui se font dans ces forges, à savoir : les haches et les couteaux avec lesquels ils défrichent la forêt pour y semer les plantes dont ils se nourrissent et pour élever leurs huttes, les hameçons et les pointes avec lesquels ils pêchent, et autres instruments de fer dont ils font le plus grand cas. Ils viennent de plus de deux cents lieues à la ronde pour faire fabriquer ou pour réparer leurs outils. Chaque fois qu'ils auraient voulu se révolter, ils ont été retenus par la crainte de perdre cet avantage. Il en est de même d'autres Indiens qui, dans leurs révoltes, n'épargnent que les forgerons et leur forge. »

Les Indiens Piro ne se décidèrent à tuer le Père Ricketer [1] que lorsqu'ils eurent la certitude qu'ils avaient acquis suffisamment d'expérience pour maintenir la forge de la mission sans l'aide des Blancs. Le Père Brentano, après avoir célébré le fer « qui permet de se faire des amis », ajoute qu'il faut en être parcimonieux, sans quoi les indigènes pourraient s'imaginer qu'il se récolte dans les champs.

Quoiqu'il fût bienséant pour les Jésuites d'attribuer à une intervention divine la volonté de devenir Chrétiens qui se manifestait spontanément chez certaines peuplades, la plupart d'entre eux ne se faisaient guère d'illusions. L'historiographe des Missions, le Père Chantre y Herrera, n'hésite pas à déclarer qu'il « est rare que ce soient des Raisons divines, que les Indiens n'entendent guère, qui les attirent dans les missions. Ils s'y établissent pour des motifs très terre à terre. Nous ne pourrions rien faire sans les haches que nous distribuons ».

***

Vouloir expliquer le succès des Jésuites uniquement par des causes politiques ou économiques serait néanmoins méconnaître la force des facteurs mystiques qui ont aussi joué un grand rôle dans les rapports entre Indiens et missionnaires.

L'ascendant extraordinaire que certains Jésuites prirent sur les Indiens

1. Jésuite allemand qui se consacra à l'évangélisation des Indiens du Haut-Amazone.

reposait souvent sur le caractère sacré dont ils étaient investis aux yeux de ces derniers. Ils faisaient figure de sorciers ou de chamans d'une espèce particulière et, de ce fait, beaucoup plus puissante que les magiciens du cru. Ils étaient d'autant plus populaires qu'ils exerçaient leur art gratuitement et semblaient faire fi des honoraires considérables qu'exigeaient les sorciers indigènes. De l'aveu des Indiens Mojo, par exemple, la présence des missionnaires parmi eux avait été utile à bien des égards, car elle exerçait sur la nature une influence bénéfique : les rivières ne débordaient plus, les jaguars étaient devenus inoffensifs et les poissons carnivores épargnaient les pêcheurs... Le Jésuite qui nous rapporte ces propos eût été fort surpris d'apprendre qu'il s'acquittait sans le savoir du rôle d'un chaman.

Afin d'accroître leur prestige, les Jésuites ne se faisaient pas faute d'interpréter les catastrophes ou les événements insolites dans un sens favorable à leur cause. Ici encore, ils suivaient l'exemple des magiciens indiens. C'est ainsi que, lors du séjour du Père Caballero chez les Indiens Chiquitos [1], un magicien fameux vint exiger du chef du village que le missionnaire lui fût livré. Le cacique, qui avait reçu des haches et autres objets en fer, était fort bien disposé envers son hôte. Il refusa de le trahir. Peu de temps après, une épidémie de petite vérole emporta le magicien et ses gens. Le Père Caballero eut l'habileté d'établir un rapport entre les deux événements. Le respect pour sa personne et son enseignement en fut beaucoup accru.

Le Père Ricketer se vantait auprès des Indiens de l'Ucayali de posséder des reliques plus efficaces pour soulager les femmes en couche et guérir les maladies que les simples plantes vendues par les magiciens locaux. Aussi n'y avait-il rien d'étonnant à ce qu'un magicien vînt lui demander un bout de sa soutane pour en faire un talisman contre les dards invisibles lancés par les sorciers ennemis.

Les magiciens indigènes voyaient dans le missionnaire un rival dangereux, dont ils redoutaient la concurrence. Les chamans Conibo, par exemple, firent courir le bruit que ceux qui fréquentaient l'église s'exposaient à être ensorcelés. Les Indiens Aizuari du Haut-Amazone attribuèrent une éclipse de soleil à la magie du Père Samuel Fritz. Ils vinrent en larmes se jeter à ses pieds pour lui demander si, pour les punir de quelque offense, il avait tué le soleil. D'autres Indiens, qui vivaient à deux cents lieues de la mission, lui envoyèrent des présents avec la requête de sauver l'astre.

Les Indiens craignaient le baptême, lui attribuant un pouvoir maléfique. Au début, en effet, les missionnaires ne l'octroyaient qu'aux agonisants. Ce rite, considéré tout d'abord comme meurtrier, devint par la suite une opération bénéfique, à laquelle il était avantageux de se sou-

1. Indiens habitant les régions, encore imparfaitement connues, qui s'étendent entre le Paraguay et les Andes.

mettre. Beaucoup d'Indiens, persuadés que l'eau lustrale était une médecine, cherchaient à se faire baptiser chaque fois qu'ils étaient malades. Il est vrai que beaucoup de missionnaires attribuaient, eux aussi, une vertu curative à l'eau du baptême.

L'interprétation que les Indiens donnaient aux symboles sacrés était parfois singulière. Quand les Conibo de l'Ucayali virent dans leur église nouvellement construite l'image du Christ crucifié, ils en eurent grand peur, car ils s'imaginaient « que les prêtres espagnols avaient placé cette statue sous leurs yeux pour leur rappeler qu'ils étaient des gens féroces capables de les tuer avec une grande cruauté ».

Les Jésuites s'efforçaient d'impressionner les Indiens par une certaine mise en scène. Couverts d'ornements sacerdotaux, ils recevaient les indigènes assis sur une chaise et entourés de leur escorte comme de grands chefs. Ils entraient dans les villages païens la croix à la main et suivis de leurs néophytes qui chantaient des hymnes.

Les guerres entre villages et tribus étaient un obstacle sérieux à la propagation de la foi. C'est pourquoi les Jésuites adoptèrent toujours le rôle de pacificateurs. Cette attitude leur valut, en plus d'une occasion, la sympathie des Indiens, las de leurs vendettas interminables et heureux de trouver chez ces étrangers des parlementaires et des arbitres bénévoles.

Ces faits nous conduisent à présenter une hypothèse qui expliquerait l'ascendant mystérieux que les Jésuites gagnèrent si rapidement sur les tribus sauvages du Paraguay et de l'Amazonie. L'autorité dont ils ont joui, presque au premier abord, semble indiquer que les Indiens leur accordaient spontanément le statut de cacique. A considérer les choses du point de vue des indigènes, on ne peut qu'être frappé du parallélisme étroit entre le comportement et les attributs des Jésuites et ceux des chefs indigènes. Un cacique ou un *toubicha* est un individu doué d'une certaine force de caractère et qui s'assure la prééminence par sa générosité, sa puissance magique et par son éloquence. L'ambition d'un chef est de grouper autour de lui le plus grand nombre possible de familles. Or, les Jésuites ne distribuaient-ils pas des haches, des couteaux et des verroteries? Ne pratiquaient-ils pas la magie? Ne faisaient-ils pas des discours? Ne cherchaient-ils pas à rassembler autour d'eux toutes les familles de la région? Les Indiens n'étaient-ils pas en droit de les considérer comme des caciques particulièrement puissants venus prendre soin d'eux? Je suis d'autant plus enclin à interpréter dans ce sens le succès des Jesuites que j'ai pu observer les mêmes façons de penser et d'agir chez les Indiens Toba du Gran Chaco [1]. Un de leurs « capitaines » se faisait gloire d'être un bon chef, car, expliqua-t-il, « je m'occupe constamment du bien-être de mes gens et je les protège contre les épidémies ».

1. De nombreuses tribus du Gran Chaco, en Argentine et au Paraguay, furent converties par les Jésuites.

Ces mêmes Tobas, me prenant pour un missionnaire, m'assurèrent que si je restais chez eux pour veiller sur leur santé et leur prospérité ils se grouperaient autour de ma personne en témoignage de leur reconnaissance, Bref, ils me promirent de me traiter comme leur chef.

Certains incidents qui nous sont rapportés par les Jésuites démontrent bien que le missionnaire était assimilé au chef de tribu. Le Père ne peut-il satisfaire les exigences de ses néophytes, ceux-ci le traitent de pingre, d'homme de peu, et menacent de le quitter. Les Jésuites se plaignent souvent de l'ingratitude de leurs ouailles qui, au lieu de témoigner la moindre reconnaissance pour les Saintes Vérités qu'on leur apporte, demandent à cor et à cri des haches et des couteaux. Les Indiens Mojo [1] n'hésitent pas à interrompre le Père Marban au milieu d'un sermon pour lui crier : « Quand vas-tu nous donner des couteaux, des verroteries et des pendentifs ? » Marban ajoute : « Ils croient que le missionnaire n'est là que pour les combler de cadeaux... » Ce en quoi il n'avait pas tort, car, selon la logique politique indienne, le missionnaire était tenu à les récompenser de leur obéissance par des largesses continuelles. Aujourd'hui encore, dans le Chaco, le chef qui refuserait un objet convoité par un de ses subordonnés se ferait traiter de « ladre » et risquerait, à la longue, de perdre son rang.

Les nouveaux convertis comptaient aussi sur les connaissances magiques du missionnaire et cherchaient à tirer tout le profit possible des rites et des objets sacrés introduits par ces magiciens venus d'un autre monde. Beaucoup d'Indiens encore païens n'en allaient pas moins à l'Église pour demander aux images de leur accorder bonne chasse et bonne pêche.

Quand, devant l'hostilité systématique d'une tribu, les Jésuites désespéraient de pouvoir établir avec elle des rapports directs, ils usaient d'un stratagème quelque peu sommaire, qui ne se justifie que par un excès de zèle et par les mœurs du temps. A l'instar des traitants d'esclaves, les Jésuites organisaient parfois de véritables chasses à l'homme. Ils pénétraient, à la tête d'une troupe d'Indiens convertis, sur le territoire d'une tribu rebelle et, se postant près d'un village, s'emparaient par la force des indigènes qui passaient à leur portée. Ces enlèvements n'étaient pas sans danger, car, si les victimes donnaient l'alarme, le missionnaire et son escorte risquaient fort d'être massacrés.

Les captifs pris au cours de ces raids étaient traités avec bonté et emmenés dans quelque mission éloignée, d'où il leur était difficile de s'enfuir. Ils étaient alors soumis pendant plusieurs années à un enseignement religieux intensif et on s'efforçait de leur apprendre le Quichua, ou toute autre langue connue des missionnaires. Lorsque leur attachement à la mission ne faisait plus de doute, on les renvoyait dans leur

1. Les Indiens Mojo évangélisés par les Jésuites sont encore nombreux en Bolivie Orientale.

village, chargés de présents et avec des instructions précises pour leurs compatriotes restés païens. Les Jésuites espéraient que leurs propos et leurs récits inciteraient les autres membres du groupe à accepter les « avantages d'une vie chrétienne et raisonnable ». Leur espoir n'était pas entièrement chimérique. Ces convertis malgré eux furent, en plusieurs cas, de zélés propagateurs de la Foi et contribuèrent à la conquête spirituelle de peuplades considérées comme intraitables.

Ces pieuses expéditions de recrutement étaient fort goûtées des Indiens qui avaient des traditions guerrières. Ils s'ennuyaient dans l'atmosphère paisible des missions et étaient heureux de se donner à nouveau l'illusion de marcher sur le sentier de la guerre. Les missionnaires durent même intervenir pour réprimer leur ardeur apostolique... Ce n'était pas, d'ailleurs, le simple plaisir sportif d'affronter d'anciens ennemis qui poussait ces Peaux-Rouges à entreprendre des razzias d'âmes. Ils cherchaient, par la même occasion, à se procurer des serviteurs, aux lieu et place des captifs que les Jésuites les empêchaient d'obtenir par d'autres moyens. Les « païens » arrachés à la forêt étaient placés en tutelle dans une famille indigène chrétienne qui devait les initier à une « vie plus rationnelle ». Ces protecteurs ne se faisaient pas scrupule de les exploiter, dans la mesure du possible.

Il y aurait injustice à reprocher aux missionnaires jésuites de pareils procédés. L'équité exige qu'ils soient jugés du point de vue de leur temps et dans le cadre géographique et social où ils étaient placés. Au regard de la chasse aux esclaves et du traitement infligé par les colons aux Indiens soumis, les méthodes employées par les missionnaires de la Compagnie pour conquérir des âmes n'étaient que ruses innocentes et pieux subterfuges. Si les Jésuites nous dévoilent avec tant d'honnêteté, et même de candeur, les causes de leurs succès, c'est qu'ils étaient eux-mêmes convaincus de leur bon droit et de la justice des moyens auxquels ils avaient recours. Quel mal y aurait-il eu à se servir « d'appâts », pour créer des Républiques chrétiennes, alors qu'autour d'eux des aventuriers n'hésitaient pas à exterminer des villages entiers pour en ramener quelques misérables captifs ?

L'œuvre des Jésuites en Amérique du Sud n'a pas toujours été jugée avec justice et impartialité. Aujourd'hui encore, après deux siècles, elle est l'objet d'éloges ou de reproches qui ne tiennent pas compte de la conjoncture historique et sociale. La campagne de calomnies officielles, menée par les États les plus catholiques, ainsi que les attaques des écrivains anticléricaux du XVIIIe siècle ne permettent guère une saine appréciation des résultats que les Jésuites ont obtenus. On continue à les accuser de despotisme, d'exploitation impitoyable des indigènes et d'avoir voulu implanter dans le nouveau monde un communisme abrutissant. Or, les historiens se sont rarement demandé si les mesures prises par les Jésuites ne leur étaient pas imposées par les conditions sociales et culturelles qu'ils ont trouvées en Amérique. Tout d'abord, l'organisation

des missions, dont on leur fait grief ou honneur, selon les cas, était dictée par les « *Leyes de Indias* » dont les Jésuites suivirent méticuleusement la lettre. Les aspects « communistes » de la vie économique n'ont pas été inspirés, comme on l'a trop souvent répété, par la « République » de Platon ou par les rêveries de Campanella. Les Jésuites, tout au contraire, ont fait de grands efforts pour développer chez leurs ouailles le sentiment de la propriété privée. Les champs communaux dont les produits servaient à l'entretien des pauvres et de quelques fonctionnaires indigènes existaient déjà chez les Indiens Guarani bien avant l'arrivée des Jésuites. Ceux-ci n'ont fait qu'adapter à des besoins nouveaux un système connu et pratiqué par les tribus indiennes qu'ils ont converties. Ce qui donne aux missions jésuites une apparence de socialisme d'État c'est le contrôle de la production qui était exercé par les chefs de missions. Cependant les missionnaires n'ont cessé d'expliquer dans leurs lettres ou leurs écrits que la surveillance qu'ils pratiquaient sur la distribution des récoltes était dictée par le désir d'éviter le gaspillage et les famines périodiques auxquelles les Indiens s'exposaient eux-mêmes par leur imprévoyance. La distribution des terres ne peut-être considérée comme une manifestation d'un régime collectiviste, car la terre était un bien sans grande valeur. Les Indiens sous la tutelle des Jésuites, tout comme ceux qui étaient restés indépendants, considéraient le territoire tribal comme une propriété collective sur laquelle chaque famille défrichait l'étendue de forêt correspondant à ses besoins et à ses capacités de travail.

Les Indiens ont trouvé dans les missions jésuites la protection qui leur a permis d'échapper aux massacres et aux razzias qui ont dévasté tant de régions de l'Amérique du Sud. Si le Paraguay et la Bolivie orientale sont aujourd'hui des régions relativement bien peuplées, ils le doivent aux missions de la Compagnie. Il ne fait aucun doute que les Indiens ont trouvé chez les Jésuites de véritables amis qui les ont guidés dans le passage difficile de leur civilisation à celle de l'Europe du XVIIIe. Les Jésuites, au même titre et peut-être plus que les autres ordres, ont été les précurseurs de la politique d'intégration et d'assimilation culturelle qui depuis quatre siècles est en train de révolutionner le monde. Certes, les Pères jésuites ont été autoritaires et n'ont pas toujours respecté ce qui dans les cultures indigènes était valable, mais ils ont certainement mieux compris l'esprit et les coutumes de leurs ouailles que beaucoup d'administrateurs et d'éducateurs contemporains. Preuve en est l'admirable littérature ethnographique qu'ils nous ont laissée. Nous ne devons pas oublier que les créateurs de l'ethnographie moderne sont précisément les Jésuites du XVIIe et du XVIIIe siècles.

La Compagnie n'a pas bâti sur du sable. La solidité de l'œuvre réalisée n'est pas attestée seulement par les ruines imposantes des églises rococo qui s'élèvent en pleine forêt vierge, mais par la fidélité que leur ont témoignée les Indiens qui, de nos jours encore, mènent une vie chrétienne,

bien que privés de toute direction spirituelle. Quelques-unes des stations fondées par les Jésuites il y a deux ou trois siècles sont devenues des villes florissantes, d'autres sont encore de modestes villages perdus dans les déserts ou dans la jungle tropicale, d'autres enfin ont disparu sans laisser de trace, mais la grande aventure de la Conquête jésuite a laissé derrière elle un monument impérissable : un immense répertoire d'observations et de recherches sur lequel repose, pour une grande part, notre connaissance du Nouveau Monde et de ses habitants. Les Jésuites ont également prouvé que la conquête pacifique pouvait être plus rapide et plus durable dans ses effets que celle réalisée par le fer et par le feu.

Quiconque est un tant soit peu familier avec l'œuvre de la Compagnie en Amérique ne peut que donner raison au Père Chantre y Herrera qui, dans son histoire des missions du Haut-Amazone, attribue le rapide progrès des Jésuites « à leur affabilité, à la charité dont ils faisaient preuve envers les indigènes et au fait que les Indiens savaient par expérience que les missionnaires, loin de vouloir leur enlever quoi que ce soit, souhaitaient leur donner tout ce qu'ils avaient pour les aider, tant dans les besoins du corps que dans ceux de l'âme, et surtout parce que les missionnaires les considéraient comme étant leur prochain, comme des êtres libres et doués de raison, comme des Chrétiens ». Ces nobles paroles, écrites au XVIIIe siècle, rendent un son étrange à une époque où le sentiment de la dignité de l'homme est devenu chose rare.

ALFRED MÉTRAUX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ART ITALIEN AU XVe SIÈCLE

par Jean ALAZARD (*H. Laurens.*)

Notre collaborateur J. Alazard a conquis une place éminente parmi les historiens de l'art. Ce nouvel ouvrage (largement illustré) fixe excellemment les principaux aspects de la peinture et de la sculpture, aussi bien que des arts mineurs dans l'Italie du quattrocento. Tout en étudiant l'évolution des artistes de l'époque, J. Alazard indique au passage ce qu'ils ont pu apporter à certains artistes de notre temps. Il montre par exemple en Donatello un précurseur de Rodin. Mais bien entendu l'essentiel de son effort a porté sur la définition des caractères spécifiques du quattrocento. Le sujet est particulièrement délicat car il n'y a pas, en ce siècle, de rupture totale avec le moyen âge mais les motifs médiévaux revêtent alors une forme nouvelle.

M. T.

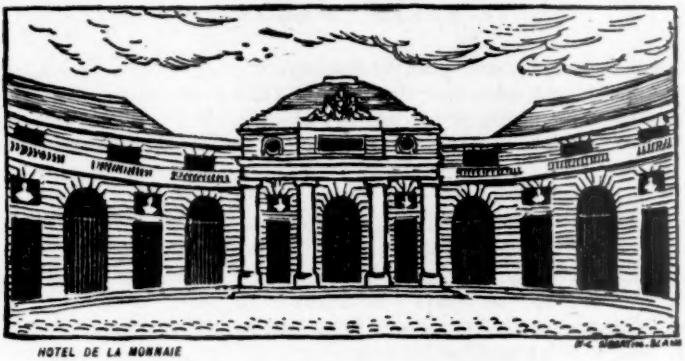
LÉONARD DE VINCI

par Marcel BRION (*Albin Michel*, édit.)

On admire chez Marcel Brion le pouvoir de reconstituer, en s'appuyant à la fois sur les données historiques et sur son intuition, les époques et les personnages les plus différents, de s'éprendre aussi bien de la Reine de Chypre que de Gœthe, de Machiavel que de Michel-Ange. Avec autant de puissance qu'il avait modelé *l'Homme-Rembrandt*, il fait aujourd'hui surgir Léonard de son clair-obscur et, bien que tout semble avoir été écrit sur ce génie universel, parvient à renouveler les prises de vue critiques et à nous introduire, sans les violer, au cœur de ces labyrinthes et de ces solitudes.

C.R.-M.

(*Suite de la chronique bibliographique page 162.*)



HOTEL DE LA MONNAIE

LE PROBLÈME DE LA BAISSE DES PRIX

par Ernest Vincent

Comment sont fixés les prix. — Le Président du Conseil s'efforce de provoquer la baisse des prix. Pour mesurer comme il convient cet effort et ses conséquences il importe de savoir comment les prix français se sont formés, quelle résistance ils peuvent opposer à la baisse, quel est le rapport qui existe entre le problème des prix, problème second, et le problème premier de la monnaie dont la position actuelle est la conséquence d'une évolution politique et sociale.

Dans le vieux système libéral, un prix est le résultat de la libre confrontation de l'offre et de la demande, du plébiscite quotidien des acheteurs et des vendeurs. Les prix sont les guides et les régulateurs de la production. Les consommateurs sont les maîtres du marché puisqu'ils déterminent en achetant ou en s'abstenant quelle quantité doit être produite dans chaque branche.

L'économie dirigée au contraire substitue un ordre économique général et préétabli, un plan, à l'ajustement automatique des phénomènes par le mécanisme des prix. On exécute ce plan, on détermine les priorités qu'il comporte par la manœuvre des prix.

En France le contrôle des prix tel qu'il a évolué depuis une quinzaine d'années ne s'est jamais proposé un but proprement dirigiste. C'est par un abus de langage que l'on a parlé de la « doctrine » du contrôle des prix.

Jamais les autorités qui en ont la charge n'ont prétendu diriger la production par la manœuvre des prix. Jamais ils n'ont, comme l'Allemagne hitlérienne, cherché à gouverner systématiquement les prix pour les soustraire à l'influence de la conjoncture mondiale ou aux fluctuations cycliques. Ils n'ont pas même tenté comme le firent les Anglais en septembre 1943, de stabiliser l'indice des prix en compensant la hausse d'un produit par la baisse d'un autre ; la hausse du prix de détail du sucre par la baisse de celui des vêtements.

Il a toujours été impossible de déterminer en France le sens exact de la politique des prix. Les textes sont muets. Les déclarations officielles se bornent chaque fois à énoncer des généralités sur la répression de la spéculation, sur les bénéfices abusifs, sur la lutte contre la hausse. Un des seuls documents auquel il soit possible de se référer est l'article inaugural de la revue *Contrôle Economique*, organe de documentation et de liaison des agents du contrôle des prix publié par M. Fourmon, directeur des prix en novembre 1943 : « Le but de la législation des prix a été et reste toujours la défense de la monnaie, c'est-à-dire du consommateur. D'autres buts ont pu, dans le passé ou pourront, dans l'avenir être recherchés : assainissement de la profession, réglementation de la concurrence intérieure ou extérieure. Ils ne peuvent actuellement être qu'accessoires et ne doivent jamais faire oublier la raison d'être fondamentale du contrôle des prix [1]. »

Il ne nous apparaît point que ce document, vieux de neuf ans, antérieur à la libération n'ait pas conservé toute sa valeur.

***

Les prix et la monnaie. — Le mal monétaire est ancien. Il est d'origine budgétaire. L'action de Raymond Poincaré a assuré non seulement l'équilibre mais l'excédent des recettes des budgets de 1926, 1927, 1928, 1929. Depuis l'avènement de M. Tardieu les exercices suivants ont été en déficit. Cependant, il existait de telles réserves que les gouvernements successifs ont mis quatre ou cinq ans à les dilapider.

Après les résultats favorables mais éphémères de l'expérience Laval, l'arrivée du front populaire au pouvoir ouvrit en 1936 la crise des salaires et des prix. Elle n'a fait que s'accentuer depuis la libération avec une interruption pendant l'occupation allemande parce que l'occupant avait bloqué les prix tout en limitant à l'extrême l'usage des biens de consommation.

Les prix montent parce que la monnaie baisse. Au lieu de soigner la monnaie qui est la mesure des prix, on se préoccupe de freiner autant que possible la hausse des prix pour donner au public une satisfaction et masquer s'il se peut la cause réelle du mal monétaire qui est le déséquilibre du budget.

En août 1936 on institue le Comité de Surveillance qui calcule les prix « normaux » de gros et de détail. Le prix normal est celui qui correspond au prix de revient majoré du bénéfice légitime de l'industriel et de l'intermédiaire.

La loi monétaire du 1er octobre 1936, qui crée le franc élastique, dispose que toute majoration des prix peut entraîner des poursuites à moins qu'il ne soit établi qu'elle était justifiée par la hausse des marchandises importées. La loi reconnaît la baisse de la valeur d'achat extérieure du franc, mais non la baisse de la valeur d'achat intérieure.

Survient la dévaluation de 1937. Les prix doivent descendre au niveau de juin 1937, à moins qu'une autorisation de majoration ne soit accordée. Les produits agricoles vendus directement par le producteur sont dispensés de l'autorisation préalable.

En 1938, la situation économique et monétaire de la France s'améliore.

1. *Le Contrôle des Prix en France*, par Jean DUBERGÉ, chargé de conférences à la Faculté de droit de Paris. (Librairie générale de droit et de jurisprudence. Paris, 1947.)

M. Paul Reynaud est président du Conseil. Un décret du 12 novembre dispense de l'autorisation préalable les majorations de prix de gros, excepté les prix de monopole et de cartel et assouplit le système des majorations pour les prix de détail.

Ce fut le seul intermède favorable de cette longue évolution. La guerre éclate. En 1940, les prix industriels sont bloqués, les prix agricoles sont taxés. Un Comité central des Prix remplace le Comité de Surveillance des prix. Le blocage ne peut pas mettre obstacle aux hausses nécessaires pour assurer la continuité de la production.

Il faut donc corriger les prix de blocage. On introduit dans le calcul des prix la notion de revient. Quel revient?

Le prix de revient de la profession. — On finit par se mettre d'accord sur le revient moyen de la profession.

Pour les prix commerciaux les partisans de la majoration en valeur absolue et les partisans de la majoration en pourcentage s'affrontent. On se met d'accord sur le système des taux de marque.

Le Comité central des Prix les a calculés en tenant compte non seulement du montant approximatif des frais généraux et du bénéfice normal du commerçant mais de *l'utilité sociale* du produit vendu. Les taux de marque atteignaient 5 à 7 p. 100 pour les produits de première nécessité, 33 p. 100 pour les articles de demi-luxe, 40 p. 100 pour les articles de luxe. Un porte-monnaie au-dessus de 100 francs, un sac de dame au-dessus de 320 francs étaient considérés comme des articles de luxe.

Le système a été critiqué fortement et avec raison parce qu'il conduisait à augmenter automatiquement la marge bénéficiaire du commerçant lorsque augmentait le taux de vente alors que ses frais et ses revients n'augmentaient pas nécessairement et en tous cas certainement pas proportionnellement.

Quelqu'un a proposé de calculer non point le taux de marque par article mais le taux de marque par entreprise, ce qui permettrait d'accorder au commerçant un bénéfice global correspondant à la peine qu'il était supposé prendre.

Le travail de fixation des prix était généralement confié à des organismes corporatifs. Ces organismes avaient souvent pouvoir de décision par délégation de l'autorité publique. En tous cas, leurs décisions étaient généralement entérinées. La corporation la plus fortement représentée était la mieux traitée.

Les prix agricoles ont été taxés. On ne pouvait pas songer à laisser ces prix se faire librement parce que l'on aurait assisté à une montée en flèche inacceptable de denrées de première nécessité et de grande consommation populaire.

Les taxations agricoles étaient assez larges, surtout au début de l'occupation. Les intéressés en retirèrent des bénéfices sérieux. Puis ces avantages s'atténuèrent parce que les prix des objets et des articles industriels qui entraient dans le coût de la production de l'agriculteur, surtout lorsque les agriculteurs étaient obligés de les acheter au marché noir, connaissaient une hausse supérieure à la hausse autorisée des produits agricoles. La course entre les prix industriels et les prix agricoles date de là.

Par contre, au « crédit » des agriculteurs il convient d'inscrire les bénéfices considérables du marché noir qu'ils pratiquaient sur leurs produits. Notre système des prix était, à la fin de la guerre, tout à fait anarchique, mais les pou-

voirs publics étaient enfin libres de traiter d'abord le problème monétaire et ensuite les problèmes seconds des salaires et des prix.

Ils en avaient les moyens. Ils ne l'ont pas fait.

***

L'affaiblissement de l'épargne et les dépenses d'investissement. — C'est alors que sous les auspices du Comité national de la Résistance, s'est opérée une révolution socialiste. Le noyautage communiste a même manqué — il s'en est fallu de très peu — transformer la France en démocratie populaire. On a procédé à des « réformes de structure », on a nationalisé les industries-clés. L'impôt, depuis ce temps, n'est plus seulement destiné à assurer le train de vie de l'État. C'est un moyen de répartition des richesses. On pourchasse l'épargne. On aggrave la fiscalité pour financer par l'impôt le plan Monnet, la reconstruction, nombre d'investissements naguère financés par l'épargne.

Une hausse des salaires qui n'avait pas sa raison d'être au lendemain de la libération puisque la production des biens de consommation était considérablement réduite, eut pour conséquence de faire monter les prix dans de très fortes proportions et de porter à la monnaie un coup des plus rudes.

L'affaiblissement considérable de l'épargne a, d'autre part, modifié profondément l'aspect de l'économie. Quand la S.N.C.F. a besoin de wagons, de locomotives, elle doit payer tout de suite une grosse somme. Elle se contentait naguère d'émettre des obligations dont l'amortissement était calculé d'après la durée du matériel à acquérir. Elle inscrivait une simple annuité à son budget. Cette annuité s'élevait à 3,5 p. 100 environ des sommes empruntées, amortissement du capital compris quand l'argent était bon marché, à 4,5 p. 100 ou 5 au maximum quand il était cher. L'amortissement des investissements ne peut plus être étalé sur une longue période. Il faut augmenter les tarifs.

Les houillères inscrivaient de même dans leur revient une faible annuité pour assurer le service des obligations émises au taux du marché afin de financer leurs investissements. Comme les ressources du marché font défaut, elles sont contraintes de tenir compte dans le prix de vente du charbon du coût de renouvellement et de l'amortissement du matériel et de travaux neufs qui assurent l'avenir de l'exploitation. Conséquence : le charbon est cher.

Quand la S.N.C.F., les houillères, l'Électricité de France ne disposent pas de sommes suffisantes par ces moyens, elles demandent l'ouverture de crédits budgétaires et l'Etat finance par l'impôt les investissements dans ce secteur. Le budget de 1951 a inscrit 393 milliards pour cet objet.

Le secteur industriel privé qui ne peut pas trouver sur le marché des capitaux suffisants pour financer ses investissements pratique l'autofinancement ; il inscrit dans ses prix de revient le coût de ses dépenses d'outillage et le coût de son développement. Les prix de vente s'en trouvent naturellement très majorés.

Quand les prix-clés montent trop, l'État inscrit dans son budget des subventions économiques. Le projet pour 1951 prévoyait à ce titre une somme de 110 milliards répartis de la manière suivante :

Produits agricoles	6 500	millions.
Produits industriels	10 000	—
Transports	93 500	—

Sous l'effet des événements internationaux, de la hausse générale des matières premières, le gouvernement a décidé d'étendre sa politique de subvention. Le projet du 17 avril 1951 a soumis au Parlement la création d'un fonds régulateur des prix coté d'un crédit de 37 autres milliards se décomposant comme suit :

Électricité	14	milliards.
Charbon d'importation	12	—
Produits nécessaires à l'agriculture	8	—
Papier de presse	3	—

Directement sous l'influence de l'autofinancement et par l'incorporation dans les revients des charges d'investissement les prix montent. L'usure de la monnaie les pousse également en avant. La monnaie s'use parce que le déficit budgétaire est depuis des années directement ou indirectement financé par l'inflation. A la charge de ce budget hypertrophié s'ajoute le poids des dépenses sociales.

Les prix et l'inflation. — Le système budgétaire depuis la libération a pour base l'inflation, c'est-à-dire des prix inclinés sans cesse à la hausse par la dégradation monétaire et qui permettent d'asseoir vaille que vaille les impôts nécessaires en progression continue.

Quant au déficit, on le masque autant qu'on le peut par toutes sortes de procédés d'inflation indirecte, car il y a longtemps que l'inflation, pour les besoins de la Trésorerie, n'a plus d'incidence perceptible dans le bilan de la Banque de France au chapitre du compte « Avances de la Banque à l'État ». L'inflation occulte autant que l'autre dégrade la monnaie et incline les prix à la hausse.

L'État n'a pas seul le monopole de l'inflation, il facilite aux particuliers auxquels il doit de l'argent dont il veut différer le paiement, les moyens d'y avoir recours par tout un système d'inflation de Crédit. Les grandes affaires comme les affaires moyennes font de l'inflation par le canal du Crédit National ou autrement et tout ce papier se transforme un jour ou l'autre en billets de la Banque de France. Le Crédit à moyen terme coûte cher, le Crédit bancaire plus cher encore. Comment les prix ne monteraient-ils pas ?

La doctrine socialiste a toujours confondu le capital et le crédit. Elle croit que l'on peut impunément pour la monnaie croiser sans fin des signatures, créer sans fin des signes avec, en contrepartie à l'actif du bilan de l'Institut d'émission, la signature proliférante camouflée ou non de l'Etat au lieu de papier commercial de bon aloi représentant des marchandises fabriquées et livrées c'est-à-dire une valeur certaine.

***

Aujourd'hui les prix ne sont pas réellement libres. — L'inflation d'Etat et l'inflation du crédit privé ne sont qu'un aspect de la question des prix.

La libération des prix n'est qu'un mot. Dans l'industrie les prix « pilotes », c'est-à-dire ceux de tous les combustibles solides, de tous les combustibles liquides, du gaz, de l'électricité, des produits sidérurgiques, des ciments, des produits pharmaceutiques, des produits chimiques de base, des matières premières de l'industrie textile, ceux du crédit, sont fixés par le Gouvernement.

La libération des prix accompagnée du maintien des prix pilotes a laissé les

prix industriels français enserrés dans un réseau de réglementations, de lois, d'arrêtés ministériels, préfectoraux, de décisions de groupements professionnels avalisés par la direction des prix.

Parmi les produits agricoles le blé, la farine, le pain, les céréales secondaires, le lait, les betteraves à sucre, les corps gras, les produits oléagineux, la chicorée, sont taxés ; le vin est soumis à une réglementation spéciale. La viande est taxée chez le boucher mais les autorités interviennent pour la fixation d'un cours normal à la production et au stade du gros.

La taxation des prix agricoles se conjugue avec la notion de défense des prix agricoles. Les représentants qualifiés des cultivateurs répètent qu'il faut protéger l'agriculteur. L'agriculteur ne veut pas être un spéculateur, on doit « lui permettre de travailler dans la sécurité ».

Entre agriculteurs et industriels la controverse des prix rebondit sans cesse. Tantôt les agriculteurs et leurs mandataires dans les deux Chambres déclarent demander non une revalorisation de leurs produits, mais une adaptation du niveau général des prix industriels. Tantôt les industriels contestent les conclusions des agriculteurs sur la disparité des prix.

Dans une pareille atmosphère la dégradation de la monnaie aidant, les prix agricoles protégés ne peuvent pas être des prix bas ou même stables. Les légumes sont libres mais ils cèdent à la poussée générale.

L'abondance ne provoque plus la baisse des prix. — Avec la législation actuelle l'abondance de la production ne provoque plus la baisse des prix. Pour le vin, les prix « plancher » et les prix « plafond » ne tiennent pas le moindre compte de la loi de l'offre et de la demande. Dès que la récolte s'avère excédentaire, on recherche les moyens « d'assainir » le marché pour empêcher le consommateur de profiter de prix bas.

S'il s'agit de betteraves, c'est l'État qui fait distiller les betteraves et comme pour le vin prend en charge l'alcool produit pour éviter la baisse.

Le cap de la fixation du prix du blé et de la betterave « ce calvaire annuel des présidents du Conseil » sera, cette année, difficile à franchir.

Tout le monde sait que le prix des oléagineux est fixé à 2,1 du prix du blé. Cela se concevait peut-être pendant l'occupation, lorsque nous manquions de corps gras et qu'il était nécessaire d'encourager certaines cultures mais cela n'a plus de sens depuis que le marché des arachides est rouvert.

La démagogie des partis politiques s'exerce sans mesure à propos des prix. Dans les deux Savoies, grâce à un ancien ministre M.R.P. le prix du lait est fixé d'après le cours le plus élevé du fromage de gruyère à Paris, c'est-à-dire à peu près comme si le prix du cuir brut était établi d'après le prix d'une paire de chaussures dans un magasin de luxe de la rue de la Paix. Conséquence : le lait coûte 44 francs le litre dans les Savoies, au lieu de 26 francs dans l'ensemble du territoire. Les consommateurs savoyards s'efforcent, quand ils le peuvent, de s'approvisionner dans les départements voisins.

Le commerce de détail. — L'organisation du commerce de détail est un obstacle sérieux à la baisse des prix. On constate qu'à l'abri de la propriété commerciale, les boutiques ont pullulé assorties d'un pas de porte, souvent considérable. Cette multiplication oblige à vendre peu et cher et rend l'assainissement très difficile.

Les représentants du commerce de répartition ont pris des goûts dispendieux.

On dirait que le système est fait pour permettre à la crémière et au boulanger du coin de prendre l'avion pour aller en Suisse passer un week-end auprès de leurs enfants ou bien pour que le photographe du quartier ait une voiture de marque et loue pour sa famille une villa au bord de la mer.

Tel rapport officiel très récent constate que les mouvements de baisse amorcés à la production ne se répercutent pas au stade du détail. Les tanneurs de la Drôme vendent au-dessous des revients ; le prix des chaussures ne paraît pas avoir diminué autant qu'on pouvait l'espérer.

D'après le même rapport, un fabricant gantier a vu vendre dans un magasin de luxe de Paris une paire de gants d'homme en pécari à 4 000 francs la paire, alors que lui-même livre la même marchandise entre 16 000 et 17 000 francs la douzaine de paires.

La politique de M. Pinay. — La tâche essentielle du gouvernement est de rétablir l'équilibre économique. Pour atteindre ce but et mettre fin à la course des salaires et des prix, il doit faire baisser les prix, tout au moins en arrêter la hausse et proportionner les dépenses budgétaires aux possibilités afin d'arrêter l'inflation. C'est ce qu'entreprend M. Pinay.

L'homme de la rue invoque à ce propos l'ombre de Poincaré. La comparaison ne tient pas. Entre les divers éléments monétaires, politiques et sociaux qui ont conditionné l'action de l'ancien chef du Gouvernement et ceux dont le président du Conseil d'aujourd'hui doit tenir compte, il n'y a d'autre ressemblance que la nécessité en 1926 comme maintenant de rétablir l'ordre monétaire.

M. Poincaré a réussi une expérience libérale dans un milieu libéral. Il a rencontré tout au long de son effort la sympathie des chefs socialistes, celle de Léon Blum en particulier. Il était à peu près assuré à la Chambre de la neutralité des troupes de la S.F.I.O. Il y avait alors un Sénat et M. Poincaré disposait de son appui absolu.

M. Pinay tente une expérience libérale dans un milieu dirigiste. Depuis M. Poincaré, en effet, le dirigisme est né. La majorité de l'Assemblée Nationale n'est pas composée de libéraux mais de socialistes ou de socialisants.

Si l'on analyse les votes de l'Assemblée nationale, la majorité qui a facilité l'accession de M. Pinay au pouvoir n'a aucune solidité. Dans le scrutin il n'a obtenu qu'une minorité de faveur. Le succès peut seul transformer cette minorité de faveur en majorité véritable. Mais pour l'instant ses adversaires laissent se développer l'« expérience » parce que M. Pinay est populaire et qu'il va s'efforcer de remplir la caisse, mais la coalition est prête à se reformer.

Sous M. Poincaré l'Etat dépensait trop. La politique du Cartel avait inquiété les propriétaires de capitaux et provoqué la fuite devant le franc. La reconstruction, la carence de l'Allemagne pesaient sur notre situation budgétaire. Les porteurs de bons du Trésor demandaient le remboursement. Mais les institutions étaient intactes et le pays encore très riche. Nous possédions à l'étranger de très grosses réserves. Elles ont permis le rapatriement de 33 milliards de francs de devises étrangères qui en vaudraient aujourd'hui trente ou quarante fois autant. Le portefeuille commercial de la Banque était sain. L'Institut d'émission n'escomptait pas sans limitation le papier de l'État ou le papier de mobilisation pour le compte de l'État comme il le fait aujourd'hui sauf, il est vrai, celui qui pourrait être présenté directement pour le compte du Trésor. Mais cette restriction, on le sait, est une barrière bien fragile.

Aujourd'hui, à l'actif du bilan de la Banque la signature de l'État est partout tandis que les disponibilités à l'étranger sont tombées à rien et que l'encaisse or n'est que de 400 tonnes.

La crise de 1926 s'analysait en une crise de confiance et le retour à la confiance n'était conditionné que par le rétablissement de l'équilibre budgétaire. Raymond Poincaré a demandé une fois pour toutes au Parlement les impôts nécessaires, le pays les a payés facilement.

Actuellement, le pays est arrivé à la limite des charges qu'il peut supporter. Il ne veut plus d'impôts nouveaux, il ne veut plus payer.

La hausse des prix provoquée par les conséquences de l'amenuisement extrême de l'épargne et par l'excès des dépenses de l'État hypertrophié générateur d'inflation, a complètement modifié le problème économique. Et pardessus tout cela, comme l'ânier arabe juché sur la charge qui écrase déjà le bourricot, se développe l'inflation salariale ajoutée à l'inflation d'État conduite et contrôlée par trois systèmes syndicaux relevant des trois partis socialistes. Cet ensemble « a gonflé les prix de telle façon que la France est devenue sur le marché international le pays le plus cher et le plus fortement débiteur [1]. »

Autre différence entre la crise de 1926 et celle de 1952 : la génération actuelle des grands commis qui représentent à peu près seuls maintenant la continuité de l'État n'a pas connu le libéralisme. Les jeunes hauts fonctionnaires d'aujourd'hui tout au moins une bonne partie d'entre eux, aiment mieux ordonner que convaincre.

Les prix et le budget. — Le système de l'inflation continue et des prix ascendants, qui permet des bénéfices sans cesse accrus aux industriels, aux commerçants, aux agriculteurs, ne peut cependant pas durer toujours. S'il dure il sombrera dans une crise terrible lorsque la monnaie trop usée ne pourra plus servir de moyen d'échange et que l'État chargé du service de la monnaie sera contraint de « lâcher les pédales », comme le Reich il y a trente ans. Du haut en bas de l'échelle sociale la catastrophe atteindra tout le monde.

Pour stabiliser les prix il s'agit d'abord, comme en 1926, de stabiliser et d'équilibrer le budget. Mais la tâche est autrement difficile depuis la révolution de 1944.

Emprunts ou impôts ? S'il n'est pas possible d'établir des impôts nouveaux qui poussent les prix en avant, est-il au moins possible d'emprunter ? Le Trésor est en prise directe sur l'épargne en formation, sur les Caisses d'Épargne, sur les comptes courants des banques, qui doivent obligatoirement nourrir une énorme quantité de bons du Trésor dont le plancher est surveillé chaque jour. Il n'y a plus d'argent frais apparent.

Il existe, il est vrai, des capitaux cachés sous forme de stocks, d'argent dissimulé à l'étranger et surtout d'or.

Quel est approximativement le montant des avoirs dissimulés à l'étranger ? Il ne paraît pas y avoir là-dessus de dossier bien documenté. On dit volontiers que ces avoirs sont « considérables ». Dans un article récent le *New York Tribune* a cité les chiffres de 2 milliards à 2 milliards et demi de dollars, compte tenu des produits non rapatriés des exportations. Cette estimation paraît sensiblement trop forte.

Quel est le montant de l'or thésaurisé ? Entre deux mille et trois mille tonnes,

1. René COURTIN, *L'Ombre de Poincaré. Réforme* du 15 mars 1952.

dit-on, soit au prix actuel de 500 000 francs le kilogramme, quelque 1 000 à 1 500 milliards de nos francs.

Parce qu'entre l'impôt et l'emprunt pour équilibrer le budget, M. Pinay a choisi l'emprunt, il faudra cette année, trouver plus de 600 milliards sur le marché des capitaux, davantage encore l'année prochaine parce que les nécessités militaires obligeront, pour équiper les divisions qu'on a promis de mettre sur pied en signant les accords de Lisbonne, à augmenter très fortement nos dépenses d'armements.

Cela signifie que la baisse ou l'arrêt de la hausse de prix que M. Pinay s'efforce d'obtenir avec tant de souplesse, d'énergie et d'intelligence, risque de n'être qu'un répit si le Parlement n'accepte pas une saine politique.

Le problème de la baisse des prix. — Le répit actuel il faut l'utiliser courageusement en éliminant de la formation des prix les éléments parasitaires que nous avons indiqués. Une méthode plus souple dans l'établissement de certains prix, la révision de la part des intermédiaires trop favorisés, l'annulation de certains rapports qui accrochent les prix de telles denrées aux prix de telles autres sans nécessité, cette tâche-là, politiquement difficile à accomplir hélas, est pourtant nécessaire. Et peut-être la formation de coopératives producteurs-consommateurs permettrait-elle de réduire, en proposant des prix témoins, les marges de bénéfices commerciaux nettement excessives auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure.

Pour une opération d'ensemble tendant à réduire les pointes de prix injustifiées, le moment est d'ailleurs favorable. Les grands prix internationaux s'orientent vers la baisse, la trésorerie est provisoirement ravitaillée par les rentrées d'impôts, nous sommes dans la période des hautes eaux budgétaires. Mais si l'on n'instaure pas une politique d'économies, si l'on ne contrôle pas sévèrement les dépenses des assurances sociales et du secteur nationalisé la situation ne s'améliorera pas d'une façon durable. Tout cela implique aussi bien de la part des dirigeants que des particuliers un effort sans lequel la campagne si courageusement commencée risquerait de ne pas porter ses fruits.

ERNEST VINCENT

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

BEATRIX BECK

ELLE paraît encore plus jeune qu'elle est, avec son visage sans fard, ses cheveux châtains, plats et coupés droits comme ceux d'une enfant. Mince et fragile, en tailleur noir à boutons dorés elle a l'air de porter l'uniforme d'une école. Ses yeux bruns au regard tranquille, son sourire frais et sa paisible assurance sont ceux d'un être que les problèmes de la vie n'auraient pas encore inquiété. Pourtant peu d'existences autant que la sienne auront été si tôt traversées par le souci et le malheur, et la sérénité qui se dégage d'elle n'est que le reflet de son courage.

D'une voix douce, elle parle avec un léger accent indéfinissable. De nationalité belge, elle est née en Suisse, et elle a du sang irlandais par sa mère, italien et letton par ses grands-parents. Son père, Christian Beck, qui était un ami de Gide, mourut peu après sa naissance. Élevée par une mère dénuée de ressources, et plus imaginative que pratique, elle fit ses études en France, quittant une ville pour un village, un petit cours religieux pour l'école communale, et le lycée pour l'Université de Grenoble. Cette dernière, sa mère l'avait élue au hasard, en jetant une épingle sur une carte, pour éviter d'aller à Paris qu'elle croyait malsain pour une enfant pré-tuberculeuse.

Beatrix Beck a raconté dans *Barny*, son premier livre, son enfance et son adolescence nomade auprès d'une mère que son veuvage déséquilibrait. Elle avait la hantise de la tuberculose dont son mari était mort, couvrait sa fille de lainages en plein été, aussi bien qu'elle la promenait du matin au soir par les froids les plus rigoureux, l'abreuvait de sirops et

de contes fantastiques, la battait ou l'étouffait de caresses, lui apprenait l'alphabet en lui récitant *le Sonnet des Voyelles* de Rimbaud, lui lisait Claudel durant ses maladies d'enfant, et l'initiait à la vie ménagère en lui faisant ramasser du bois ou éplucher des légumes. La petite fille quittait les taudis maternels pour aller en visite chez des grands-parents luxueux, tantôt voyageait à pied, sac au dos, tantôt circulait en automobile. Son entourage, ses amitiés, ses amours étaient faits de gens appartenant aux milieux les plus divers. Elle avait une tante repasseuse, un oncle général de brigade, elle festoyait chez un cordonnier ou allait chez sa petite cousine à d'élégants goûters d'enfants.

Rien ne l'étonnait ni ne la rebutait. « C'était réconfortant, dit-elle, de se trouver incluse dans l'univers. Unité infime, mais non anonyme. » Car le sens de la personnalité, l'incohérence de son éducation le lui donna très vite : où qu'elle se trouvât, elle se sentait particulière. « A côté de tout, explique-t-elle. Mes ancêtres, le sauvage Peau-Rouge, le serf letton, le lancier polonais qui avait passé la Bérésina, ma grand-mère italienne, d'origine arabe, mon grand-père Juif protestant, ne me semblaient avoir eu d'autre raison que la venue au monde de la métisse que j'étais, et ce qui m'attirait en moi c'était d'être le seul être au monde que je puisse connaître de l'intérieur. » Une pareille déclaration ferait croire à de l'orgueil, quand elle n'est que l'humilité d'une créature qui mesure ses limites et connaît sa solitude.

Pourtant, si Beatrix Beck, avec une sincérité qui va parfois jusqu'à l'impudeur, n'a écrit jusqu'ici dans les trois livres qu'elle a publiés : *Barny*, *Une Mort irrégulière* et *Léon Morin, prêtre* (dont *la Revue de Paris* a eu la primeur) que l'histoire de sa propre vie, l'éclat de sa personnalité ne l'a pas aveuglée au point de l'empêcher de jeter sur tout ce qui l'entourait un regard perspicace, plein d'amour et de charité pour la vie et les êtres. Jamais trace d'amertume quand elle raconte les vicissitudes et les drames qui furent si souvent son lot. Restée, comme sa mère, veuve toute jeune avec une petite fille à élever, elle fut toujours à la hauteur de dominer les pires situations où se trouva la femme d'un Juif russe pendant la guerre et l'occupation. « Ne pouvoir compter que sur soi-même, c'est cela la liberté », affirme-t-elle.

Cette liberté-là, pour enivrante qu'elle soit, il faut un cœur solide pour la supporter. Mais celui de Beatrix Beck est bien trempé, et la confiance en sa destinée, elle l'eut très tôt. Bébé chétif de six semaines, un médecin disait : « Le seul atout qu'elle ait pour elle, c'est qu'elle veut vivre. » Souvent gravement malade, alors qu'on la jugeait perdue, elle se savait au-dessus de tout danger : « Invincible, et je me sens toujours semblable à ce lointain nourrisson malingre et acharné. » Cette foi avant la Foi, c'est le secret de sa vaillance. Plus tard, elle s'est convertie au catholicisme, après avoir appartenu un temps aux Jeunesses communistes. Son zèle envers les créatures devait la mener jusqu'au Créateur.

Dans sa chambre de lycéenne, Beatrix Beck avait accroché au-dessus de son lit le masque mortuaire de Pascal. « Son pari me tentait. Ce qui m'empêchait de le faire était la crainte, non de perdre le monde que je tenais pour méprisable, mais de me tromper, de n'être pas dans la vérité. Hormis ce point d'intersection où devaient se rencontrer à l'infini le vrai, le beau et le bien, en dehors de ce lieu géométrique qu'on appelait Dieu, qu'y avait-il dans l'univers qui pût m'intéresser, qui fût à ma mesure? J'étais prise entre mon désir de croire, et le ricanement de Gide qui, à la question : « Me chercherais-tu si tu ne m'avais déjà trouvé? » répond : « Tu ne m'y trouverais pas si tu ne m'y avais pas mis. »

Beatrix Beck fut durant les six derniers mois de la vie de Gide, sa secrétaire. « Mon admiration pour lui m'a modelée, sans qu'il cherchât jamais à m'influencer, je dois le reconnaître. » Il devait aimer en elle non seulement la fille d'un ancien ami, mais l'écrivain-né. « Enfant, déclare-t-elle, je pensais que le bonheur suprême aurait été la détention perpétuelle dans une cellule, avec de quoi écrire. » Comment Gide ne lui aurait-il pas prodigué les encouragements? « Il trouvait mon second livre, *Une Mort irrégulière*, plus achevé, plus réussi que le premier, *Barny*, qu'il préférait cependant parce que disait-il, *je le trouve plus acide*. »

Il n'aura pas lu *Léon Morin, prêtre*. Qu'aurait-il pensé du chemin suivi par Beatrix Beck pour arriver à la ferveur? « A présent je ne pratique plus, avoue-t-elle. Longtemps j'ai trouvé une grande joie à me rendre chaque matin à la messe de six heures. Et puis un jour j'en ai été empêchée : ce fut comme une maille qui se rompt et défait tout le tricot. » Mais son prochain livre s'appellera *Des Accommodements avec le Ciel*, titre qui est peut-être une manière ironique d'indiquer l'Espérance tenace qui est en elle.

UN JEU SÉRIEUX

« C'est par l'enchaînement logique des déclarations, par l'échange de renseignements sûrs et précis entre partenaires, à l'aide de certaines nominations de force qui ont une signification bien déterminée, c'est surtout en s'inspirant du principe immuable de subordination... » On croirait que ce style ferme et précis est celui du discours qu'un grand chef de l'Intelligence Service adresse à ses chargés de mission à la veille de leur départ pour une grave entreprise. Or c'est une phrase de M. Pierre Albarran qui n'a trait qu'au bridge et à la *nomination des jeux bicolores*, « de loin les plus nombreux et les plus difficiles à déclarer correctement et qu'il importe, ajoute-t-il, de simplifier en rendant plus sûrs et plus précis les renseignements échangés entre partenaires. » Et de conclure, à la Bonaparte : « C'est dans cette voie que se trouve le succès et nulle part ailleurs. »

En France, un million et demi de joueurs de bridge écoutent ces direc-

tives comme paroles d'Évangile. En Amérique il y en a vingt-cinq millions et en Angleterre entre trois et quatre millions pour qui elles sont aussi article de foi. Car Pierre Albarran qui a remporté soixante-seize championnats de France, sur trente matches internationaux en a gagné vingt-huit, et les cinq années qui précédèrent la guerre ne connut jamais une défaite. Il joua au Madison Garden de New-York devant dix mille spectateurs : il était, avec MM. de Nexon, Venizelos et Jacobi, enfermé dans une petite pièce, mais chaque fois qu'ils abattaient une carte, un personnage tenant la même, mais géante, venait se placer sur la piste, et tout le public pouvait suivre la partie. Dans le monde entier, pas un joueur de bridge n'ignore le nom d'Albarran.

Fils d'un éminent chirurgien qui n'exigea rien de lui hormis d'être le meilleur dans ce qu'il entreprendrait de faire, il lâcha très vite ses études de médecine, pour lesquelles il se sentait peu enclin, pour les Sciences Politiques. Mais c'est au tennis qu'il excella d'abord, et avec Alain Gerbault auquel il vient de consacrer un livre émouvant, forma une équipe qui disputa brillamment les championnats du monde.

Au moment de la guerre de 1914, malade, réformé et astreint durant longtemps à demeurer étendu dans un sanatorium, armé d'un manuel de bridge, il étalait quatre jeux sur sa couverture et jouait seul des jours entiers. Guéri et revenu à Paris, il devint tout de suite le meilleur joueur français. C'était un don, c'est une passion, c'est devenu un métier, car il a déjà publié six ou sept livres sur le Bridge et il écrit dans dix journaux, proposant ces problèmes qui font pâlir les néophytes, où Nord, Sud, Est, Ouest illustrent la technique du *Squeeze*, le *Coup de Vienne*, celui de *Bath* ou celui de *l'Autruche*, sans parler du *Coup sans nom* ni de celui du *Suicide*. Car les termes du bridge sont d'un pittoresque qui fait rêver celui qui les ignore et entend commenter une partie lui ayant paru se dérouler sans fantaisie aucune : « Je me suis gardé de faire un jump dans ma longue couleur de cœur », dit l'un ; et l'autre : « J'avais deviné que vous étiez Singleton à pique... » « Heureusement, déclare le troisième, je n'ai pas cru à votre psychic », tandis que le quatrième raconte : « Dès que j'eus défaussé mon neuf de trèfle, mon adversaire se précipita sur sa dame du mort qu'il laissa passer sans hésiter et je pris du roi ; ayant repris la main du mort il joua le dix de trèfle, qu'il laissa passer à nouveau, persuadé que son chelem serait alors réussi, mais je pris du valet de trèfle. Une de chute. » Quelle belle et mystérieuse histoire, avec sa fin abrupte, pour expliquer la phase d'un jeu où l'imagination ne joue aucun rôle, mais doit être remplacée par la puissance de concentration, la logique et le sang-froid.

« La finesse d'esprit et la diplomatie d'un partenaire le rendent agréable, dit Pierre Albarran, et calme et pondéré, il assagit un joueur combattif. De plus le sens psychologique est indispensable à qui veut prendre le maximum d'avantages sur un adversaire. »

Le nombre des adeptes de ce jeu extrêmement difficile, où même le meilleur peut faire, paraît-il, quinze fautes dans une seule partie, ne cesse d'augmenter. On compte à présent dix fois plus de joueurs qu'il y a vingt ans. Autrefois c'était une distraction de gens mûrs, aujourd'hui les très jeunes gens s'y livrent aussi, demain peut-être les enfants réclameront de l'apprendre.

Il y a maintenant de nombreux cercles consacrés uniquement au bridge. Celui d'Albarran à Paris est le plus important d'Europe. Il compte soixante-douze tables, presque toujours toutes occupées. Lorsque l'on pénètre dans ce club, on croit entrer dans un salon de thé où l'on ne consomme rien et où l'on ne parle guère, bien que les femmes y soient en majorité. On y joue à tous les tarifs, de deux sous à dix francs le point, mais on n'a pas l'impression que l'argent circule avec la vitesse qui le dévalorise dans les casinos. On prétend que certains vivent de leurs gains au bridge, mais a-t-on jamais entendu dire que personne s'y soit ruiné, comme au baccara? On entend affirmer que quelqu'un joue bien ou mal, mais jamais qu'il est veinard ou déveinard. Est-ce vraiment un jeu que celui où la chance intervient moins que le savoir, un délassement de l'esprit qu'une partie de cartes où l'on ne peut s'abandonner au hasard? Les fervents du bridge répondront que si ce passe-temps ardu n'est pas à la portée du premier venu, il leur apporte la satisfaction que donne aux délicats celle des plaisirs difficiles.

VITRINES

Petits théâtres — mais le succès n'empêche pas le renouvellement constant de leurs spectacles — les vitrines découpent dans la pierre des façades un cadre ouvert sur le rêve. Les objets y sont mis en scène avec art, et tentateurs font naître le désir. Ils ne sont plus seulement proposés, mais imposés à l'attention des promeneurs par un décor suggestif qui met en vedette les premiers rôles, éveille la curiosité sur les comparses, et donne de l'intérêt à la figuration.

Cette science de l'étalage, ce goût dans la composition de leurs natures mortes, est-il besoin de le dire, ne se montrent nulle part mieux qu'à Paris et le faubourg Saint-Honoré, par la quantité et la diversité des magasins de luxe qui le borde, est le point du monde où les vitrines sont arrangées avec le plus de talent. Car y mettre les plus belles choses des meilleurs artisans, ne suffit plus pour leur donner un aspect suffisamment engageant pour que les passants toujours pressés s'arrêtent devant elles. Distraits ou blasés, si l'on se contentait aujourd'hui comme autrefois, d'exposer à leurs regards les articles à vendre suspendus par des pinces de fer ou posés sur des supports en bois, la banalité de cette présentation n'arrêterait ni leurs courses ni leurs promenades. Mais les décors qu'inventent les commerçants pour faire remarquer leur marchan-

dise sont une forme de publicité meilleure que les affiches ou les annonces.

Madame Annie Baumel l'a bien compris, qui préside depuis vingt-cinq ans à l'ordonnance des vitrines d'Hermès, en y apportant une fantaisie que l'on a cherché souvent d'imiter ailleurs. Quand pour figurer un tir forain, elle emprunte à Dignimont sa collection de pipes en terre, qu'elle assoit dans une petite calèche un cheval qui pêche à la ligne, qu'elle habille une biche en robe de mariée, qu'elle construit une locomotive en jeux de cartes, qu'elle compose une forêt d'arbres blancs sa mise en scène ne paraît avoir qu'un rapport lointain avec le foulard, les gants, le sac, la valise qui doivent séduire l'acheteur. Ceux-là n'apparaissent ici que comme un détail, une note de couleur, une valeur surprenante par sa forme ou sa matière, mais d'autant plus remarquables qu'inattendus.

« Quand j'installe une nouvelle vitrine, dit madame Baumel, c'est pour moi et ma collaboratrice Marcelle Vincq, une véritable *première*. Et nous savons, comme au théâtre, si nous avons du succès par l'affluence plus ou moins grande des spectateurs. Nous renouvelons souvent nos décors, nous inspirant de l'actualité, de la saison, des fêtes de Paris aussi. Chaque année revient la Semaine de la Rose, ou celle de l'Enfance, ou bien un thème nous est imposé. Pour celui des Péchés capitaux j'avais représenté l'Envie : un vieux cheval de fiacre regardait avec nostalgie une affiche du cirque Medrano dont ses semblables étaient les vedettes. C'est un effort constant de l'imagination qui nous est demandé, mais ce que je préfère bien sûr, c'est suivre mon inspiration, pendre par exemple, ainsi que je l'ai fait une fois, comme du linge sur une corde des peaux de différentes couleurs. La souplesse de leur matière, la combinaison hamonieuse de leurs nuances charmaient les regards et retenaient l'attention, aussi bien que le font d'autres inventions plus singulières, pour lesquelles je demande parfois le concours de décorateurs de métier, comme Lila de Nobili, ou Colstalucci, qui me fit cet Homme cheval qui amusa un temps le public. »

Si les magasins de luxe ont les moyens de ne rien négliger pour se faire remarquer, les boutiques plus démocraltques pourtant ne leur cèdent en rien quant à l'ingéniosité et le goût dans ia disposition de leurs vitrines. Plus de choses y sont accumulées, mais c'est l'abondance de leur choix qui arrête alors le client. Les fleuristes des beaux quartiers exposent des bouquets rares et d'un savoir-faire consommé, mais les petites voitures et les échoppes accumulent les fleurs de saison en paquets odorants qui donnent envie de les acheter en vrac. Ici ou là, les étoffes ruissellent en Niagara multicolore, les chapeaux sont perchés comme des oiseaux dans une volière, les gants dessinent l'alphabet des sourds-muets, les corsages respirent, les jupes marchent dans le vent, et suspendus à d'invisibles fils de nylon les robes d'enfants ont l'air d'angelots batifolant dans les nuages. Les chaussures se cambrent joliment, font petit pied, brillent comme des bijoux. D'or et d'argent, satinées, veloutées, ajourées,

elles dansent sur un plancher de cristal. A l'étage en dessous, plus sérieuses sur de moins hauts talons, elles marquent le pas. En bas, les sandales de plage, blanches ou de teintes vives sont posées à plat comme sur le sable.

Dieu sait s'il y a des magasins de chaussures dans Paris, et dans toutes les villes du monde c'est aussi, avec les boutiques d'antiquités, ceux que l'on rencontre le plus : eh bien jamais on n'a vu un soulier du soir placé ailleurs qu'au sommet d'une vitrine, ni un soulier de sport en occuper le centre, qui est réservé aux souliers de ville. C'est paraît-il une loi que tout bon étalagiste doit connaître, comme cette autre encore : changer l'emplacement de l'objet qui ne se vend pas. Inaperçu à certains endroits, il se fait remarquer à d'autres. Il a été observé que le chaland s'arrêtant à une devanture la regarde d'abord au milieu, et c'est logique puisque les vedettes y sont installées ; ensuite il regarde à gauche, puis en bas, et finalement à droite... si le temps ne le presse pas. Aussi, ramener de là du côté du cœur un article à vendre, c'est lui garantir l'affection du client.

En dehors des lieux saints du commerce, le faubourg Saint-Honoré, la place Vendôme, l'avenue Victor-Hugo, les Champs-Élysées, etc., il y a toutes ces boutiques de quartier qui prêtent à chacun d'eux sa physionomie particulière et font croire que l'on pourrait y vivre comme en province, sans jamais rien acheter à Paris. Les antiquaires ne s'y spécialisent pas dans l'acajou comme ceux de la rue Jacob, ni dans le meuble signé comme ceux du quai Voltaire, mais leur bric-à-brac donne au flâneur de la rue la joie de la découverte. Le marchand de journaux expose tous les *Vient de Paraître* parmi des cartes postales en couleur, et la mercière des chemises de nylon au milieu de pelotes de laine et de panoplies d'aiguilles à tricoter.

A la parfumerie on trouve aussi des thermos, chez le pharmacien des brosseries en plastique, chez le droguiste des appareils de photographie. L'horloger vend des médailles, des alliances, des bracelets, des porte-bonheur et des couverts d'argent, la papetière des coupe-papier, des classeurs, des serviettes en cuir, des missels et des images de première communion. On achète des bonbons chez le pâtissier et des gâteaux secs chez le confiseur. La marchande de frivolités remplit sa vitrine de colifichets, mouchoirs, écharpes, cols, ceintures, aussi bien que cendriers, salières, boucles d'oreille et colliers. Le magasin de jouets est encore celui des layettes et le maroquinier pose des flacons de vernis à ongles et des vaporisateurs entre les sacs à main et les portefeuilles. Veut-on un briquet qui fonctionne, un stylo de bonne marque ? c'est chez le réparateur de radios qu'il faut aller. Bref partout c'est un gentil mélange et l'article inattendu fait un habile clin d'œil au client qui ne pensait pas le trouver là : charme des rues commerçantes de Paris ; sans boutiques elles sont aveugles, et tristes comme les sourds.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

LES dernières semaines ne nous ont apporté aucune œuvre de premier ordre, et pourtant elles ont été, du point de vue théâtral, extrêmement animées : les deux nouveaux spectacles de Jean Vilar enfin en possession de la grande salle de Chaillot, la mise en scène de Raymond Rouleau pour *Anna Karénine*, le *Faust* de Marlowe joué par la compagnie Jean Le Poulain, l'interprétation de *Phèdre* par madame Lucienne Bogaert ont attiré l'attention, provoqué les éloges et les polémiques. Il y a eu aussi les incidents provoqués par la pièce de M. Roger Vailland, *le Colonel Foster plaidera coupable*. Ils ne relèvent peut-être pas exactement d'une chronique dramatique. M. Roger Vailland avait fait avant tout œuvre politique et c'est de mesures politiques qu'il a été victime. Mais les limites ne peuvent être tracées que difficilement entre un texte de propagande politique auquel est donnée une forme théâtrale, et une pièce de théâtre où l'auteur affirme son choix politique. De toutes manières, la propagande politique est elle-même libre en France, selon la loi. Bien entendu, *tout* ne peut pas être permis sur la scène, plus qu'ailleurs. Un certain degré de scandale ne peut être toléré, ne serait-ce qu'au nom de l'ordre public, parce qu'on ne peut laisser les spectateurs s'égorger au théâtre, ou mettre le feu aux décors. Mais nous voilà déjà sur une pente dangereuse. La loi permet d'interdire une pièce de théâtre, si cette pièce suscite de violents incidents. Il en résulte qu'un petit groupe d'agitateurs déterminés est en mesure de provoquer l'interdiction d'une pièce de théâtre. Il en résulte même que le Gouvernement, s'il a envie d'interdire une pièce de théâtre, n'a qu'à provoquer lui-même les incidents qui justifieront l'interdiction, ce qui n'est pas difficile. Ce qui est certain en ce qui concerne la pièce de M. Roger Vailland, c'est que les mesures prises ont été prises de façon prématurée et maladroite, à supposer qu'elles eussent une raison d'être. La fermeture du théâtre pour raisons de « sécurité » manquait de franchise ; la réouverture, quelques jours après, ne laissait subsister de la première mesure que la publicité, inespérée pour M. Roger Vailland, qui avait été faite à la pièce. L'interdiction, à la suite d'une insigne bagarre dans la salle, a donné la fâcheuse impression qu'on avait attendu

le premier prétexte venu, si on ne l'avait provoqué. Tout cela était d'ailleurs, selon toute probabilité, inutile. Il eût fallu laisser jouer la pièce. Ce puéril factum de propagande soviétique avait l'avantage de montrer ce que l'obéissance aux consignes, le masochisme de la servitude faisaient d'un écrivain plein de talent, de l'auteur de *Drôle de Jeu*. Il se serait effondré sous le poids de sa propre médiocrité.

Cela dit, les déclamations communistes sur la liberté piétinée, à propos de l'interdiction de la pièce de M. Roger Vailland, sont aussi déplaisantes que d'habitude. Le spectacle de la mauvaise foi est toujours désagréable, et l'on sait le sort qui serait fait, si la France était aux mains des amis de M. Roger Vailland, à une pièce qui flétrirait l'invasion de la Pologne par les Russes en 1939.

***

Revenons aux problèmes théâtraux, qui ne sont au premier plan ni d'un côté, ni de l'autre, dans l'affaire de l'Ambigu. Donc, Jean Vilar s'est installé dans la salle gigantesque du Palais de Chaillot. Le plus grand théâtre de Paris n'est certes pas le plus beau. La salle est d'un faux luxe solennel et triste. L'acoustique y est détestable. Mais c'est précisément la salle dont Jean Vilar a été nommé directeur, la salle du Théâtre National Populaire, et il faut bien qu'il s'en serve. En outre, elle répond mieux que la plupart des théâtres aux exigences du nouveau style dramatique que Jean Vilar et ses « supporters » les plus chauds (notamment M. Morvan Lebesque, président des « Amis du T.N.P. ») entendent imposer : disparition de la salle à l'italienne avec son intimité, son aimable luxe baroque, ses balcons superposés, et de la scène à l'italienne avec son cadre isolant, sa rampe, sa herse, son rideau ; scène avancée dans la salle, éclairage par projecteurs, suppression des décors, du « trompe-l'œil », retour à des conditions de jeu théâtral analogues (avec la technique moderne en plus) à celles du théâtre antique, de la scène élizabéthaine, du mystère du moyen âge. Ainsi réapparaissent, appuyées sur l'expérience des spectacles de plein air d'Avignon, des thèses qui ont cherché à plusieurs reprises à s'imposer depuis le début du siècle, et dont Gordon Craig a été le porte-parole le plus représentatif. Nous ne pouvons ici ni épuiser ni même aborder les innombrables sujets de réflexion qu'elles proposent. Bornons-nous à noter qu'elles ne sauraient avoir de valeur universelle. Il est permis de croire que la substitution du « dispositif scénique » au décor paraîtra monotone à la longue. Il est possible de contester les affirmations de M. Morvan Lebesque, selon lesquelles la scène à l'italienne, la ligne de lumière de la rampe interdiraient la communion théâtrale entre les acteurs et les spectateurs, favoriseraient la vanité, le culte de la vedette et le cabotinage. On ne voit pas pourquoi la communication entre la scène et la salle serait plus aisée dans le dispositif de Jean Vilar, où les acteurs, en raison de l'énormité des salles, jouent à une très grande distance des derniers rangs du public. On ne

voit pas pourquoi les projecteurs inciteraient les comédiens à une plus grande modestie que ne fait la rampe : eux aussi, ils mettent en valeur celui qu'ils touchent. D'ailleurs, *le culte de la vedette* est précisément un des principaux éléments du succès actuel du T.N.P. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les recettes des représentations selon que Gérard Philipe figure ou ne figure pas à l'affiche : Jean Vilar lui-même est déjà une vedette, une vedette dont les entrées en scène et les sorties de scène sont applaudies tout comme celles de la diva. En vérité, il n'y a pas au théâtre, plus que dans les autres arts, de doctrine ou de règles universelles. Le dispositif scénique de Jean Vilar est sans doute mieux adapté que le « théâtre à l'italienne » au « théâtre de masses » qu'il veut réaliser, il est particulièrement adapté aux mises en scène à grand spectacle et en a permis de fort belles. On doute qu'il convienne jamais, non seulement au théâtre « bourgeois » dont Jean Vilar est l'adversaire déterminé (et pourtant il s'imposa avec Strindberg), mais à Marivaux ou même à Racine : et l'exemple de *l'Avare* vient de montrer qu'il n'est pas exactement ce qu'il faut pour Molière.

Les deux derniers spectacles de Jean Vilar, ceux qui avaient été préparés précisément pour l'installation de la troupe du T.N.P. au théâtre de Chaillot, ont été accueillis avec l'estime qu'a méritée, une fois pour toutes, un des plus remarquables animateurs de l'art dramatique d'aujourd'hui, mais aussi avec un peu de déception. Dans le cas de *l'Avare*, on peut, certes, on doit peut-être, chicaner Jean Vilar sur le fond même de son interprétation. Interprétation où l'acteur ne se prend pas au jeu, refuse d'épouser avec toute sa conviction la passion, les passions du personnage, garde à l'égard de ce personnage une désinvolture et une ironie constantes : dédoublement pirandellien du personnage et de l'acteur, art fortement intellectualisé qui ne paraît guère répondre aux conditions du « théâtre de masses ». Mais, cette réserve au sujet du personnage d'Harpagon une fois faite, les principales faiblesses de la représentation de *l'Avare* au Palais de Chaillot ont résulté de l'ampleur excessive de la salle et de l'austérité du dispositif scénique lui-même. L'immense étendue désertique du plateau, imparfaitement compensée par l'estrade qui formait une seconde scène sur la scène, la lenteur des entrées et des sorties, les mouvements souvent gratuits par lesquels le metteur en scène avait cherché à occuper, à meubler l'espace trop vaste mis à sa disposition, ôtaient à la pièce de Molière sa vie, son rythme théâtral, son intimité, sa chaleur. Rien ne peut faire que *l'Avare* ne soit plus une pièce d'*intérieur*, comme la plupart des autres comédies de Molière et comme les tragédies de Racine, et jusqu'à nouvel ordre, l'espace clos de la « scène à l'italienne » est le seul cadre où puisse être créée l'atmosphère des pièces d'intérieur (ce mot ne devant peut-être pas être appliqué seulement aux pièces où l'action est située entre des murs, mais aussi aux pièces où l'action est intérieure aux personnages).

Nucléa, d'Henri Pichette, a déçu pour des raisons inverses. La mise

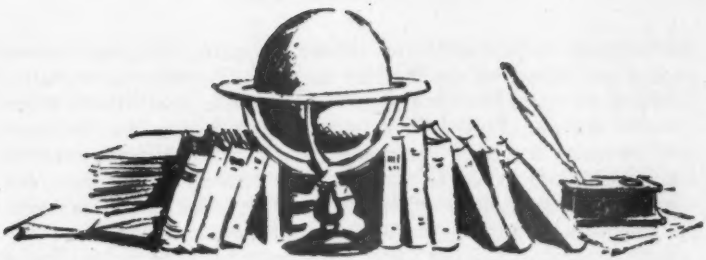
en scène, réglée par Gérard Philipe, comportait de très belles trouvailles et a été généralement approuvée. La pièce ne justifiait pas, semble-t-il, pareil effort. Son dernier acte, tout entier composé en alexandrins bien tournés, mais faciles et scolaires, a fait figure d'un pot-pourri de pastiches, et attiré l'attention sur ce que la première partie elle-même, assurément plus intéressante, était elle aussi en « plaqué ». Quand Henri Pichette n'a pas écrit *Nucléa* à la manière de Rostand ou de Catulle Mendès, il l'a écrit à la manière de Rimbaud, ou à la manière d'Henri Pichette lui-même (le premier acte de *Nucléa* est une seconde mouture, un peu moins corsée, des *Épiphanies*.) Mais il s'agit toujours d'*exercices de style*. Il faut ajouter que la mise en scène de Gérard Philipe, en dépit de sa beauté, contribue pour une part à donner à l'ensemble du spectacle le caractère *révolutionnaire attardé* qui, joint à la simplicité vraiment un peu puérile de l'argument, contribue à notre gêne. De nombreux spectateurs ont eu l'impression d'une sorte de reconstitution archéologique de l'avant-garde théâtrale 1927, les noms de Piscator et de Meyerhold ont été prononcés à juste titre devant les praticables abstraits en tubes métalliques ; la stéréophonie, les « mobiles » de Calver s'accordaient admirablement à cette esthétique du quart de siècle. On avait le sentiment de se trouver dans quelque théâtre berlinois du temps de l'inflation, ou à Moscou à la même époque. Il faut toutefois noter, dans le bilan de ce spectacle, l'extraordinaire création de Jean Vilar, toujours particulièrement à l'aise lorsqu'il a affaire à des personnages intellectuels, dans le rôle de Gladior.

Peu de jours après le début des représentations de *l'Avare* et de *Nucléa*, le Piccolo Teatro de Milan est venu jouer au théâtre de Paris, en italien, *Arlequin, Serviteur de deux Maîtres*, de Goldoni. Le succès éclatant qu'il a remporté montrerait, s'il en était besoin, qu'il est trop tôt encore pour enterrer le théâtre à l'italienne : et d'ailleurs, la comédie italienne, en dépit ou à cause de ce qui en elle s'apparente aux marionnettes et qui irrite si fort M. Morvan Lebesque, est sans doute plus près du théâtre de masses, du théâtre de tréteaux, que les spectacles imposants de Jean Vilar. Il y a dans *l'Arlequin Serviteur de deux Maîtres* du Piccolo Teatro une sève populaire, une bonhomie familière et directe de divertissement forain ; c'est la farce, mais avec la dignité d'un genre littéraire. La spontanéité, la vivacité des acteurs sont admirables. Le réglage, qui est certainement minutieux, n'ôte rien de leur liberté aux mouvements, et se donne parfois les allures de la plus brillante improvisation. Il faut espérer que tous nos jeunes metteurs en scène sont allés voir le spectacle du Piccolo Teatro. Bien entendu, pas plus ici que chez Jean Vilar, il ne s'agit d'un secret universel. On n'imagine pas que les moyens théâtraux mis en œuvre avec tant de bonheur pour *Arlequin Serviteur de deux Maîtres* puissent être utilisés pour jouer *Phèdre*.

Justement, madame Lucienne Bogaert vient de jouer *Phèdre*, au théâtre de l'Œuvre : et, ce qu'on n'eût pu prévoir, la grande querelle

qui ne s'était pas produite à l'Ambigu pour *le Colonel Foster*, et pour cause, ni au Palais de Chaillot pour *Nucléa*, en dépit de tout ce qu'on avait annoncé, a failli éclater à l'Œuvre, à l'entr'acte, entre partisans et adversaires de l'interprétation de madame Lucienne Bogaert. En fait, madame Lucienne Bogaert joue le rôle de Phèdre en grande comédienne. Elle s'est hardiment libérée de toutes les conventions, d'ailleurs détestables, qui entourent de leurs bandelettes nos classiques momifiés ; il semble — et ceci est excellent — qu'elle vienne de découvrir la pièce et le personnage, qu'elle vive l'une et l'autre pour la première fois. Elle est en outre servie par l'exiguïté du théâtre de l'Œuvre (Racine n'a pas écrit pour les grands cadres, et la Comédie Française est trop vaste pour lui), ce qui lui permet de renoncer à toute espèce de ronron, d'amplification vocale, d'emphase, de jouer la situation et les sentiments avec la plus grande finesse dans les nuances et la plus grande vérité. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, et il est capital, c'est que la Phèdre qui est ainsi jouée n'est pas la Phèdre de Racine, mais une Phèdre revue, ou plutôt récrite, par quelque émule de Colette, à moins que ce ne soit de Bernstein. L'histoire de la fille indigne du Soleil et du jeune chasseur intraitable devient l'histoire de Léa et de Chéri, une émouvante peinture du drame du retour d'âge chez une bourgeoise sensuelle, en l'absence du mari. *Phèdre*, ce n'est pas seulement cela, ou plutôt ce n'est pas du tout cela (la Phèdre de Racine, comme celle d'Euripide, est jeune, elle a l'âge d'Hippolyte, et cela nous est dit explicitement) mais le combat terrible et déchirant qui se livre dans un corps et dans une âme entre le jour et la nuit, entre l'âme et la chair, entre le plus fanatique désir d'innocence et une *possession* mortelle : c'est Phèdre prise au piège de la limpidité d'Hippolyte, jetée dans l'impureté par cela même qui en elle a la plus grande soif de pureté : et c'est là tout ce qui nous manque dans l'interprétation magnifique de madame Lucienne Bogaert.

THIERRY MAULNIER



PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

LES CHOIX D'ANDRÉ GIDE

Depuis la mort de Gide les témoignages pleuvent sur sa tombe. L'ouvrage de Martin du Gard était celui que l'on attendait avec le plus de curiosité. J'ai été un peu surpris de constater que dans l'ensemble ces notes, prises de 1913 à 1951, étaient sévères. Sévères en dépit d'une très réelle amitié. Martin du Gard laisse fuser très souvent son exaspération, puis, équitable, il se reprend et trouve à louer (*Notes sur André Gide*, Gallimard). Gide a d'ailleurs lu la plupart de ces pages et ne les a pas désapprouvées. Il ne détestait pas s'asseoir pendant quelques minutes sur le banc de la pénitence. Il l'a souvent prouvé : tout valait mieux pour lui que le silence.

Gide, on le voit dans ce livre (vivant et profond), était une sorte de tyran domestique : il fallait que toute la maison l'écoute et suive son rythme. Il aurait voulu se faire modeste, n'y réussissait pas et exigeait que tout gravitât autour de lui ; ses rhumes même devaient être objet de méditation générale et pendant les repas, bloquant tout autre entretien, il se lançait dans d'interminables et « insipides » conférences sur la qualité des plats. Sa faculté de se concentrer sur ses propres préoccupations, grandes ou petites, était extraordinaire et impliquait une parfaite indifférence aux réactions d'autrui : étant au cinéma avec Martin du Gard et trouvant qu'il faisait trop chaud il lui demandait, sans embarras, de l'aider à retirer son caleçon. (Martin du Gard refusa d'ailleurs de jouer ce rôle de gentilhomme de la chambre.) Ces singularités ne l'empêchaient pas, à ses heures, de se montrer charmant et, par l'intelligente et amicale subtilité de ses propos, presque fascinant. Il y avait en lui un enchanteur à éclipses, mais différent de Chateaubriand, cet enchanteur ne réclamait pas de « belles madames ».

Ce qui m'a frappé le plus dans le livre de Martin du Gard où l'on trouve

des tableaux d'une acuité, d'un mouvement extraordinaires, c'est un passage qui débute par cet ironique conseil : « *Se défier des stylistes.* » Le thème est : pour parer le banal, ils n'ont pas leur pareil. Tout critique qui a dû lutter au cours de sa vie entre le désir de dire toute sa pensée et la nécessité de sucrer son vinaigre admirera l'affectueuse franchise avec laquelle Martin du Gard, sachant qu'il montrerait un jour cette « note » à son ami, file ce développement : les idées de Gide n'étaient pas originales, il habillait avec élégance des lieux communs.

Second témoin : Maurice Lime. Un communiste. Du moins l'était-il quand il approcha Gide en 1935. Depuis, il a repris sa liberté. Son livre (*Gide tel que je l'ai connu*, Julliard) apporte d'abord quelques lumières sur la psychologie de certains membres du parti. Elle n'est pas toute humilité. Il y a un relent de snobisme dans certaine manière de dire qu'on est « *militant de base* » et qu'on a organisé une bagarre au cours de laquelle on a tué « un flic ». Quoique appartenant — il nous le fait remarquer — à la masse des « *esclaves modernes* », Lime a eu le temps d'écrire plusieurs livres. Leur solidité lui inspire confiance. « *L'architecture de mon livre était tellement sévère qu'il était impossible d'en changer une seule phrase* », affirme-t-il. Quand Gide se mit en tête de devenir communiste, il vit souvent Lime, l'invita à dîner, écouta attentivement ses exposés néo-darwinistes, lui écrivit. Rapports singuliers. Gide ne trouvait pas le ton. Le tutoiement qu'il emploie sonne faux, comme ses déclarations : « *Je pense beaucoup à toi, camarade.* » Gide qui, en cela émule de Voltaire, fut dans l'intimité un si admirable comédien, ne réussit pas du tout dans ce rôle-là. Ce fut l'avis de Lime. Chez les autres, l'ancien militant de base aime la simplicité. Il trouve qu'Aragon est un paon. Sur la fiche Gide, il a fini par écrire : « *Dissimulation. Frousse. Manque de caractère. Duplicité larvée. Egoïsme forcené. Vantardise de l'instabilité et de la trahison. Sadisme honteux.* » Et pour conclure : « *Salaud* ».

Pierre Herbart fut un intime de Gide (*A la recherche d'André Gide*, Gallimard). Il a fait imprimer sur la couverture de son livre, cet axiome de justification : « *Une amitié sans feinte commande un témoignage sans complaisance.* » Cela lui permet de rappeler qu'en 1917, comme en 1941, Gide *se persuada que nous méritions d'être battus.* Était-on menacé de dictature ? Il trouvait que *la liberté était bien surfaite.* Quand on attirait son attention *sur l'inélégance de certains de ses procédés (son impitoyable réquisitoire contre le jeune Victor, par exemple, chez les parents de qui il avait, à Tunis, passé plusieurs mois)*, Gide s'étonnait et, pour se justifier : « *Mais, cher ami, je payais pension* », disait-il [1]. Dans la vie de Gide, Herbart relève, outre ces preuves de pusillanimité et d'inconscience, maintes traces d'égoïsme. « *L'égoïsme lui était devenu si naturel qu'il ne le remarquait plus.* » Comme Martin du Gard, Herbart a été frappé par

1. Rappelons qu'il essaya de corydoniser Victor.

son émotivité. S'il lisait un texte touchant, Gide sanglotait. Un inconnu lui contait-il ses malheurs, il versait des larmes quitte, un peu plus tard, à faire « *flanquer à la porte* » ce visiteur trop émouvant. Il contait à Green qu'il allait partir pour Tahiti et laissait entendre qu'il y mourrait. Transport d'émotion : il serre Green dans ses bras. Adieu. Adieu. Mais, dit Herbart, « *il n'avait jamais songé à s'en aller mourir à Tahiti.* » Herbart s'étend aussi sur l'extraordinaire indiscrétion de Gide. A vrai dire il y en a aussi quelques traces chez Herbart.

A ces témoignages il faut joindre sur le rayon « gidien » le numéro spécial de la N.R.F. « Hommage à Gide », et trois ouvrages d'une importance capitale : un posthume de Gide et deux études d'ensemble sur son œuvre. *Ainsi Soit-il*, le dernier livre de Gide (Gallimard) est un recueil de notes écrites en 1950. Gide a quatre-vingt-un ans. Sa lucidité reste grande, il le sait et dresse avec une complaisance sans inquiétude le catalogue de vieillesses qui furent déshonorantes. Lui ne se sent pas menacé. Pourtant il rapporte, avec des louanges qui inquiètent, une série d'histoires qu'on n'est pas tenté comme lui de trouver drôles. Il y a de belles pages pourtant dans ce livre, mais aucune « situation » nouvelle. Gide en veut toujours à Charles du Bos, aux catholiques, aux églises ; il estime qu'il n'a pas été assez sévère pour le communisme. Du corydonisme il parle sans provocation, ni esprit de propagande. La bataille est gagnée. On peut tout dire. Il ne s'en prive pas. Il remue de vieux souvenirs — amis, jeunesse, famille — développe quelques idées qui lui sont familières, mais il ne se soucie plus de les placer sous une lumière avantageuse. Et soudain, la matière paraît un peu pauvre. Martin du Gard a raison. Il vaut mieux que Gide *aborde de biais*.

Un passage édifiant sur l'utilité des vertus apporte un son tout à fait inattendu. Il contredit une bonne moitié de l'œuvre de Gide. Cette défaillance touche : la vieillesse, un instant, a désarmé l'homme. Mais elle a laissé intact un de ses goûts les plus profonds. Il y a des très jeunes filles qui, consignant leurs pensées sur un cahier, écrivent : « mon cher journal ». Cette passion-là, entre toutes celles de Gide la plus forte, est aussi vivace à la fin de sa vie qu'au début. Mon cher journal! Touché à mort, il faut qu'il s'écrive à lui-même ; il ne peut s'arracher à ce cahier. C'est son refuge, la raison d'être de sa vie.

Cette fidélité à soi-même fait songer aux révélations de Pierre-Quint sur l'onanisme de Gide. Peut-être certains fragments de journal prudemment abrités nous en apprendront-ils encore davantage sur ce point. J'ai fouillé jadis une des grandes caisses où sont rangés les innombrables cahiers qui forment le journal d'Amiel. Les allusions à ces pratiques sont presque quotidiennes. Et l'on se demande soudain s'il n'y a pas une certaine relation entre la situation de journal intimiste et ces habitudes. Oh! bien entendu, il ne s'agirait pas d'une règle et personne ne soupçonne Tolstoï ou Maine de Biran. Mais enfin, il semble bien que chez Amiel comme chez Gide on touche à une sorte de narcissisme total. Dou-

ceur de refermer le monde sur soi. Gide a souvent agi comme s'il vivait et pensait seul dans un monde clos. Il oubliait alors qu'il avait des disciples, une mission. Il ne *sentait* plus la réalité du monde extérieur. Il l'a dit. Logé dans son cocon, il filait des raisonnements d'égotiste. Tout à coup, l'enchantement prenait fin : le paradis du journal intimiste s'effondrait et il fallait tenir compte des gens, des actes, des choses. Quelle invitation aux volte-face! [1]

— Deux essais importants viennent d'être publiés sur Gide : *l'Odyssée d'André Gide*, par R.M. Albérès (la Nouvelle Édition) et *l'André Gide*, de Léon Pierre-Quint (Stock). Le second amalgame un petit livre publié en 1933 et quelque trois cents pages nouvelles. L'ouvrage apporte d'intéressants témoignages, des dialogues fort curieux, des vues originales ; il est extrêmement intelligent mais laisse une impression légèrement papillotante. Pierre-Quint a travaillé un peu dans la manière indoue. La richesse des matériaux qu'il apporte est vraiment extraordinaire, mais parfois les éléments se juxtaposent plus encore qu'ils ne s'ordonnent. Il s'agit néanmoins d'un livre important, longuement médité et qu'on ne pourra plus négliger. L'essai d'Albérès est moins ample, moins divers, mais extrêmement séduisant. Albérès l'a construit autour de cette idée que je crois (partiellement) juste : l'évolution de Gide s'explique par ses préoccupations morales. Certaines analyses d'Albérès témoignent d'une rare pénétration. Il me semble pourtant que parvenu à la fin de l'*odyssée* gidienne il s'abuse un peu sur la solidité des résultats acquis. Mais il montre très lucidement ce que Sartre et ses amis doivent à l'auteur de *l'Immoraliste*.

***

En confrontant ces témoignages, ces études et l'œuvre de Gide même on comprend aujourd'hui plus aisément son évolution. L'amour qu'il eut pour Madeleine Rondeaux (qui devait devenir sa femme et, en littérature, Emmanuèle, Marceline, Alissa) eut, je crois, une importance capitale. Imaginez un homme convaincu qu'il ne pourra jamais s'approcher que des jeunes garçons et continuant de porter à une jeune fille aimée dès sa prime jeunesse un amour d'idéaliste ardent. Un trouble profond, une transformation de toutes les valeurs par lui admises, un véritable drame intérieur doivent nécessairement résulter de cette situation. Madeleine avait été le rêve du jeune Gide, sa sylphide en langage Chateaubriand. Elle l'attendait « *au-delà du temps, où les neiges sont éternelles* », mais après son voyage en Algérie, Gide savait déjà qu'il était un lieu entre tous où il souhaitait ardemment ne pas rencontrer la bien-

1. Dans un article cité par Claude Mauriac Gérard Bauer a évoqué Gide parlant à un « disciple » et *ne regardant rien* : « *Je pensai*, dit G. Bauer, *qu'il eût pu parler de la même façon s'il avait été dans une cellule, parce qu'il suit sa pensée avant de suivre les choses.* »

aimée : c'était la couche nuptiale. Il se mit alors à espérer, pour sauver son amour, qu'une union blanche serait possible, que Madeleine s'en accommoderait, qu'ils pourraient connaître ensemble le bonheur. C'est ce que dans ses entretiens avec Rougemont (*Hommage de la N.R.F.*), il appelle lui-même « *une terrible erreur d'aiguillage* », ajoutant : « *Je vous parle là de choses qui ont joué un rôle très grave dans ma vie.* »

Les conséquences de cette illusion — et de ce mariage — ont été en effet très lourdes. Souffrances de Madeleine : elles sont décrites dans *Et nunc manet in te*. Et du côté de Gide dissociation de sa personnalité. Je ne crois pas en effet que la nécessité de séparer l'amour et le désir ait été le seul résultat de cette aventure [1]. Elle a presque totalement re-créé Gide. Et d'abord en lui inspirant la conviction qu'il ne pourrait plus jamais rien conquérir sans se mutiler. Il n'avait pu être heureux qu'en faisant souffrir Madeleine, c'est-à-dire lui-même. Pour réaliser sa « libération », il avait fallu qu'il sacrifiât le seul être qui lui était cher — sacrifice qui avait été pour lui à la fois douleur et délices. Toute l'atmosphère de sado-masochisme qui devait par la suite entourer Gide et que Lime a confusément sentie, s'est formée à la faveur de ce drame conjugal.

Ses lèvres durement serrées, ses mâchoires contractées d'homme qui associe douleur et jouissance, son besoin de se contrarier, si important, nous le verrons, dans son évolution morale, l'essentiel de ses traits physiques et intellectuels et peut-être le meilleur de son art même : tout cela Gide l'a dû aux souffrances nées d'un amour contre nature (sa nature lui interdisant d'aimer la femme qu'il aimait). Conséquence imprévue de cette singulière situation, les meilleurs romans de Gide sont ceux où il a tué sa femme : *l'Immoraliste* où Marceline est sacrifiée à un voyage corydonesque, et *la Porte étroite*. On considère généralement *la Porte étroite* comme une œuvre spiritualiste. Gide a déclaré lui-même qu'il s'agissait là d'une œuvre critique. Mais sur quoi portait la critique ? Alissa refuse le bonheur par idéalisme ; elle craint une déception dans le mariage. Il s'agirait donc de la critique d'un esprit « déformé » par le mysticisme religieux. Mais ce n'est là qu'un aspect de cette œuvre complexe. Curtius n'a pas tort d'appliquer à Gide cette phrase de son *Saül* : « *Ma valeur est dans ma complication.* » Gide, dans *la Porte étroite*, n'est pas seulement Jérôme. Il est aussi Alissa. Et l'obstacle qui crée le drame c'est, bien plus encore que l'idéalisme de Madeleine-Alissa, le corydonisme de l'auteur.

La vérité est ici transposée, malaxée — ou masquée. Alissa écrit d'ailleurs qu'un *seul geste* de Jérôme la jetterait dans ses bras et que ce geste, *elle le souhaite*. Cette petite phrase perdue dans le journal de la

1. Cette séparation en amour, du corps et de l'esprit serait déjà fort importante. Elle a obsédé Gide. Il y revient dans *Ainsi soit-il* : « *Le domaine sentimental reste en moi séparé de l'excitation érotique.* » Pierre-Quint attribue cette séparation au christianisme. Le drame de Madeleine paraît une cause plus vraisemblable.

jeune fille rétablit la vérité. Il me paraît difficile de ne pas voir dans *la Porte étroite* une évocation du sacrifice de Madeleine par son mari. Le livre se termine par la mort d'Alissa. Mort symbolique, prophétique. Dans la réalité madame Gide n'avait pas si vite disparu. Il lui restait à vivre pour se supprimer. *Et nunc manet in te* nous l'a peinte se détruisant elle-même petit à petit volontairement. Elle s'annulait parce que son mari n'était pas son mari. Faisant allusion à cette dernière période de la vie de Madeleine, Pierre-Quint écrit : « *Il savait qu'il la tuait chaque jour un peu* [1]. »

Et le plus extraordinaire c'est qu'à partir du jour où le drame de Gide prit fin par la mort de sa femme, le jour où disparut celle dont la silencieuse souffrance le condamnait, ce jour de 1938 où Madeleine mourut, *seule*, Gide *ne fit plus que semblant de vivre*. Car, dit-il, dans *Ainsi soit-il* : « *Elle était ma réalité.* » Il croyait en son âme, sans croire à l'âme. Elle était son bonheur impossible — et c'était probablement son destin de ne pouvoir goûter que l'impossible.

Peut-être un homme de lettres ne souffre-t-il jamais en vain. Les seuls livres émouvants que Gide ait écrits sont ceux où a passé quelque chose de sa souffrance née de Madeleine. Il se trouve que ce sont aussi ceux que Gide a écrits à une époque où il luttait encore contre les tabous moraux. Je me demande s'il a jamais été aussi complètement artiste qu'au moment où il ne voyait pas tout à fait clair en lui-même, où il reconnaissait qu'il vivait dans le péché, où il se sentait à la fois un coupable et un esthète wildien. Pour s'épanouir complètement il lui fallait subir une contrainte et se condamner à l'hypocrisie. Le *clair obscur* lui était favorable, et l'obligation de garder son secret. Le jour où il eut rejeté toutes les lois, déclaré qu'il n'y avait pas de péché, conquis sa liberté et commencé de prendre pour thèmes de ses prêches prononcés en *pleine lumière* les sujets sur lesquels jusqu'alors il avait fait silence, il cessa de créer des personnages vivants. Entre ses mains tout commença de tourner à l'essai. A partir du moment où il fut convaincu de détenir la vérité, il n'agita plus entre ses doigts que des marionnettes. Les *Faux Monnayeurs* sont une marqueterie d'une merveilleuse intelligence, mais un passage d'ombres [2].

***

De l'uranisme de Gide, qui détermina son drame, on pouvait penser qu'après les confidences du *Journal*, de *Si le Grain ne meurt* et le manifeste

1. En ce qui concerne *la Porte étroite*, Pierre-Quint y voit surtout l'aspiration de Gide au début de son mariage, vers la sainteté. Ce qui n'est pas faux. Mais je crois qu'au thème de la sainteté il faut ajouter sans hésiter celui de destruction de l'être aimé.

2. Albérès loue Gide d'avoir laissé les personnages de ce roman libres. Je ne comprends pas. Entre les mains d'un romancier un personnage n'est jamais libre.

de *Corydon* il n'y avait plus rien à apprendre. C'était une erreur. On nous livre pêle-mêle aujourd'hui le grand amour de Gide pour M... [1] (1917-1920), les petits orages de jalousie qui l'escortèrent et maintes aventures moins durables dont l'accumulation nous porterait assez aisément à voir en Gide une sorte de maniaque. Pendant vingt ans il erra dans Paris autour des Halles en compagnie de Ghéon en quête de « *garçons à qui la jeunesse donnait la beauté* ». Il conte lui-même, dans *Ainsi soit-il*, les prouesses sportives à quoi sa passion l'entraînait. On le voit, à la poursuite de jeunes et mâles silhouettes, se lançant sur les routes à bicyclette, pénétrant dans des chambres à la force du poignet, escaladant des rochers, s'engageant la nuit sur des quais déserts qu'il sait dangereux. Cette éternelle poursuite lui donna une maladie de cœur. Mais elle lui valut des joies. Courtes, précise-t-il. Le *bis repetita* ne lui convenait pas et il cherchait toujours un gibier nouveau.

La beauté ne lui était pas nécessaire. Martin du Gard le décrit à Cuverville recommençant chaque jour une épuisante promenade qui lui permettait de contempler dans une masure un jeune garçon... rachitique. Pourtant, si le hasard lui fournissait un bel adolescent, il bénissait le hasard et vingt ans plus tard parlait encore de sa bonne fortune avec nostalgie. Ah! le petit noir de N'Gaoundéré, avec son arc, son carquois, sa ceinture de cuir, son blouson. Il « *semblait descendre de la fresque du Campo Santo de Pise, prêt à participer aux vendanges de Benozzo Gozzoli.* » C'était un page, un jeune dieu, c'était *Nijinski*. « *Gentil Mala, sur mon lit de mort, c'est ton rire amusé, c'est ta joie que je voudrais revoir encore* », écrit Gide quelques semaines avant de mourir.

Nous verrons tout à l'heure que, sans avoir réussi à découvrir de morale nouvelle bien précise, Gide se fixa à la fin de sa vie dans la situation de maître appelant des disciples (en feignant de les repousser, cela va de soi). Mais ce rapport de grand aîné à petits cadets s'agrémentait pour lui de dangereuses tendresses. Léon Blum souhaitait de voir les hommes mûrs ouvrant la voie à de jeunes époux, préparer expérimentalement les jeunes filles au mariage. Gide envisageait pour lui-même, dans un autre domaine, un rôle analogue. Mais par une très logique aberration il estimait, nous dit Martin du Gard, que son rôle, sur cette sorte de théâtre, restait toujours moralisateur : « *Rien, dans les troubles années de l'adolescence, ne peut remplacer l'influence bienfaisante d'une liaison à la fois charnelle, intellectuelle et morale avec un aîné digne de confiance et d'amour.* » Et il parlait ainsi longuement de *caresses*, *de loyauté* et de *noble émulation*. C'est cet aspect vraiment trop socratique de l'activité de Gide qui nous inclinait à penser naguère que, quelle que fût l'importance littéraire de l'homme, il était un peu étrange de le célébrer à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, au centre du royaume de la jeunesse. Quand un homme se fait, comme Gide, un propagandiste ardent de l'uranisme, il est bizarre de

1. Dont le *Journal* ne parlait qu'à mots couverts.

le proposer comme maître. Ou bien il faut refaire les lois. Le *Journal* de Gide à Tunis aurait dû, à moins qu'on ne le considérât comme une suite de mensonges, le mener sur les bancs de la correctionnelle.

***

Herbart pense que Gide trouva des *antidotes* à tous ses défauts et réussit à les faire servir à son œuvre. Peut-être. Mais il faudrait invoquer surtout, pour expliquer la conduite de Gide, sa naturelle complexité. Toute tendance chez lui était doublée de la tendance contraire. Il était avare et généreux. Il était peureux et parfois aspirait au martyre (sans trop y croire, mais enfin)... Cette dualité innée s'est trouvée renforcée par sa constante volonté de vivre dans un climat moral.

Cette proposition peut paraître doublement paradoxale. Mais *Corydon* même n'a été écrit que pour donner droit de cité aux préférences de Gide, pour les légitimer. Il faut d'ailleurs reprendre la situation de plus haut et songer à l'enfance, très religieuse, de Gide. Elle développa en lui des préoccupations morales dont il ne se détacha jamais. Quand, vers 1895, il eut décidé qu'il ne pouvait pas vivre selon la morale admise, il ne pensa pas à se comporter en outlaw mais à bâtir une *morale particulière* qui le réhabilitât. Pour plus de commodité il avait statué que c'était une véritable *trahison* que de *se soumettre à la règle commune.*

Quelle serait donc la règle particulière de Gide? Il proposa sans tarder vingt formules, vingt *exigences* de vie, dont la plus universellement « utilisable » semble avoir été : « *Il faut être d'accord avec soi-même* ». Cet axiome, sans doute, est un conseil de sincérité mais il peut aussi fournir de bien singuliers encouragements à ceux qui ont envie de tuer, de voler ou de débaucher les petits garçons. On n'est pas beaucoup plus édifié par cet autre conseil : « *Ne fais rien dont le souvenir doive t'être pénible* », quand on sait, d'après Martin du Gard que Gide ne se repentait jamais sérieusement de rien. Mais l'art de Gide a toujours été de proposer ses plus bizarres leçons en termes si nobles, si pénétrés de pureté évangélique que d'intelligents exégètes se laissent encore aujourd'hui convaincre : « *L'immoralisme est une exigence austère* », écrit Albérès Quand on songe à ce que fait l'immoraliste de Gide on trouve que cette exigence-là, tout austère qu'elle fût, aurait parfaitement convenu, pour l'esprit tout au moins, à Valmont et à la marquise de Merteuil

Les Nourritures terrestres même, ce manifeste en faveur de la nécessaire primauté des désirs, a quelque apparence de pieuse et orageuse litanie [1]. Certes, Gide était sincère en conseillant cet « élargissement » du moi, mais on est en droit de penser que Tartufe eût vivement goûté ce nouvel évangile. Quel ton de noble prédication pour conseiller de

1. Littérairement c'est un des ouvrages de Gide que l'influence symboliste a rendus malaisément lisibles.

satisfaire ses désirs! Mais parce qu'en proposant ce thème il invitait à balayer des conventions anciennes et faisait une loi de vivre sans loi, Gide avait le sentiment d'inscrire son action dans une ligne quasi-religieuse proche, en quelque manière, du protestantisme. Il s'en faisait, d'ailleurs, une idée singulière. Pour lui, a écrit Rougemont, *le protestant* c'est toujours *l'opposant*.

Gide passa vite de la formule « *il faut être d'accord avec soi-même* » à cette autre règle, de résonance nietzschéenne : « *il faut se dépasser soi-même* ». Dans la pratique, ce commandement satisfit surtout le désir qu'il avait sans cesse de se renouveler. Rester fidèle à une doctrine, c'était pour Gide, s'enliser. Mais comment se dégager? Se renouveler? L'imagination a des limites. Pour devenir autre, pour « se dépasser » Gide ne trouva souvent rien de mieux que de se démentir. Comme son Œdipe, il aurait pu dire alors : « *J'étais parvenu à ce point que je ne pouvais plus dépasser qu'en prenant appui contre moi-même.* » C'est ainsi que les aspirations morales de Gide l'ont conduit à cultiver en lui tout ce qui contredisait ses pensées les plus spontanées, de même que son drame avec Madeleine lui avait révélé qu'il ne pouvait aspirer au bonheur qu'en se mutilant. Sur tous les plans, il se construisait dans le malaise — et jouissait de ce malaise.

Quand, au cours de sa croisade morale, Gide eut pour son usage propre, renversé les règles de la morale extérieure, il vit le problème de la liberté remplacer le problème de l'autorité. Ses amis se souviennent des *entretiens* qu'il organisait chez lui pour discuter de la liberté. C'est une de ces notions diaboliques qui vous échappent d'autant plus qu'on les serre de plus près. Un vrai savon. Pendant quelque vingt-cinq ans, l'immoraliste moralisateur consacra, directement ou indirectement, toutes ses œuvres à l'examen des emplois possibles de cette damnée liberté. Liberté de se laisser dévorer par ce qu'on aime *(Saül)*, de faire don de ce qu'on aime *(Candaule* donne sa femme*)*, de se sacrifier pour la seule joie du sacrifice *(Philoctète)*, de manger l'aigle qui vous dévore le foie *(Prométhée)* [1]. A l'extrémité de cette série s'épanouit, sous un ciel d'ironie, la sotie des *Caves du Vatican*. Exaspéré de tourner en rond dans la prison de la liberté, Gide se moquant de lui-même et de tout le monde, retrouva toute sa jeunesse et le sourire du parfait wildien pour proposer, comme une simple fantaisie de l'esprit d'ailleurs, *l'acte gratuit*. Jetez donc par la fenêtre le monsieur que vous n'avez aucune raison de tuer.

Pierre-Quint a très bien vu comment Gide entendait légitimer aussi

1. Tous ces dérivés des itinéraires moraux d'André Gide nous semblent aujourd'hui d'une lecture bien aride. Gide parlant plus tard de son *Œdipe* disait qu'il ne s'y passait rien. Il avait oublié la découverte de l'inceste, l'assassinat de Laïos, la mort de Jocaste. Cette tendance à négliger le contenu des drames sur lesquels il philosophait n'est que trop visible.

par son goût pour la liberté la complaisance avec laquelle il se penchait sur les instincts les plus bas Les lecteurs d'avant 1914 ont éprouvé un étonnement profond quand ils en arrivèrent à cette fameuse page de *l'Immoraliste* où Michel, transporté de joie, découvre que le petit Moktir est un voleur Ils ne pouvaient encore deviner que pour Gide un instinct était beau, parce qu'il représentait ce qu'il y a de plus libre dans l'homme. Le « moraliste », ainsi justifié, éprouvait un trouble plaisir à descendre dans la cave « nauséabonde » de l'inconscient. Il lui plaisait de montrer *(Symphonie pastorale)* qu'un pasteur même pouvait travestir très « sincèrement » en sacrifice sa soumission aux désirs les plus charnels. C'est en poursuivant, parmi les plaisirs et les vertiges, son enquête dans les bas-fonds du moi, que Gide se découvrit frère de certains personnages de Dostoïevski. Constatation à laquelle nous devons la plus forte de ses études critiques.

***

La quête morale de Gide l'a mené dans les plus malodorantes impasses. Au cours de ces excursions, ce sont les tendances sexuelles imprévues qui ont capté le plus impérieusement son attention. A propos d'un pâtre qui utilisait le cadavre d'une brebis il parlait au jeune Claude Mauriac (*Conversations avec André Gide*, Albin Michel) d'une crise d'érotisme « *bouleversante* ». Mais dans cet ordre de recherches il préférait n'être pas réduit à la situation de simple spectateur. Sous prétexte de révéler la vérité profonde des êtres, il s'est complu à dégrader. Il ne lui déplaisait pas, en feignant de s'en défendre, de conseiller un acte condamnable. Il a écrit au reste : « *Le plaisir de corrompre est un de ceux qu'on a le moins étudiés ; il en va de même de tout ce qu'on prend soin d'abord de flétrir.* » La phrase implique que ce plaisir semblera un jour sinon salubre du moins excusable. (Encore une justification.)

Tiraillé entre des aspirations contraires, Méphistophélès de la jeunesse et Christophe Colomb d'une morale nouvelle qui refusait de se laisser découvrir, troublé par la guerre et ses tragédies à grand spectacle, Gide, vers 1918, a traversé une période de malaise profond. Inquiet de se sentir séparé d'amis anciens qui s'étaient convertis tandis que lui-même s'éloignait de la religion, craignant de voir s'assombrir encore sa vie intime après la découverte que sa femme avait faite de la fameuse lettre de Ghéon (1917), engagé dans sa tourmentante aventure avec le jeune M..., Gide connaissait le trouble et l'inquiétude quand le génie ironique qui gouvernait ses démarches le sauva par la grâce d'un malentendu Gide a toujours su utiliser les malentendus. En prenant au sérieux la farce de l'acte gratuit accompli par Lafcadio dans *les Caves du Vatican* et en adoptant son auteur pour maître, les dadas ont donné un autre sens à sa vie : ils lui ont prouvé d'abord que toutes ses fantaisies pouvaient trouver créance, ils lui ont révélé surtout dans sa plénitude la joie liée à la situation qu'il avait toujours confusément souhaitée et dans laquelle il allait

définitivement s'installer : celle du maître à qui la presse et les P.T.T. révèlent chaque semaine de nouveaux disciples.

Peu d'hommes ont désiré autant que Gide étonner et être écouté. Au climat d'incertitude dans lequel il avait jusqu'alors vécu va dès lors se substituer autour de lui, grâce à l'audience chaque jour élargie qu'il trouve dans la jeunesse, cette atmosphère vibrante qui entoure les chefs. Une aura de majesté commença d'entourer son front, le décor et les apparences restant d'ailleurs autour de lui ceux qui convenaient à un humble voyageur épris d'humilité. Le caractère de son œuvre se modifie. Gide ne se présente plus alors comme celui qui, sous le couvert de pièces ou de dialogues, traque le conformisme et cherche patiemment, pour lui seul, quelque nouveau chemin de la Liberté. Ce qu'il propose ce sont des grandes leçons, des manifestes libérateurs. Il publie officiellement *Corydon* (dont quelques exemplaires non signés avaient seuls circulé jusqu'alors) et *Si le Grain ne meurt* où pour la première fois il ose faire connaître les épisodes les plus scabreux de sa vie.

Il pourra y avoir dès lors dans son enseignement des mouvements contradictoires, il sait qu'il est de ces hommes qui seront toujours suivis, et tout en se persuadant qu'il travaille à la libération des hommes et des peuples, il compose à la faveur de toutes ses démarches, pour les contemporains et la postérité, son nouveau personnage. « *Chacun de nous*, écrit-il, *et même inconsciemment travaille au piédestal de son buste presque autant qu'au buste lui-même.* » Dans le cas de Gide, Martin du Gard ne pense pas que cela fut inconscient : « *Jamais aucun auteur de confessions n'aura mis plus d'astucieuse sincérité à modeler d'avance sa statue.* »

Ce n'est plus seulement dans son journal mais sur les tribunes que Gide fabrique Gide. Il porte au plus haut point l'art d'être à la fois sincère et comédien. Si la joie de jouer un rôle « grand public » ne l'avait pas entraîné, on ne l'aurait pas vu s'engager si vite dans son aventure communiste. Quand Gide célébrait Moscou, avant de s'y rendre, Martin du Gard savait déjà qu'en réalité son ami n'était pas du tout gagné à la cause de la faucille et du marteau — et Gide m'a dit à moi-même, avant son départ pour l'U.R.S.S., que le communisme russe ne lui inspirait aucune confiance. Il sentait qu'à Moscou il serait déçu. Mais il tenait à ce voyage comme Chateaubriand à son congrès de Vérone. Il se grisait d'avance des acclamations des foules. Il sentait qu'à la faveur de ce crochet politique, sa situation d'homme public, de professeur de morale universelle grandissait chaque jour. Quelle joie de porter là-bas les espoirs, la ferveur des communistes français, mais quelle joie aussi, à son retour, de proclamer une fois de plus qu'il n'était pas prisonnier de ses convictions d'hier et de condamner ce qu'il avait si ardemment célébré [1]! Quelle plus grande preuve de liberté d'esprit aurait-il pu

1. Il a été loin, sur ce terrain (Voir Claude Mauriac, page 14.).

donner — et si richement chargée d'avantages —, puisque dans quelque sens qu'il se prononçât, il savait trouver un public d'avance enthousiaste? Et le plus curieux est qu'il y eut, à chaque étape de l'aventure, de la sincérité, car il est vrai que sur le plan *théorique*, ce qu'il savait du bolchevisme le séduisait. Il le connaissait d'ailleurs assez mal. Mais l'art fut, de sa part, de construire sur des réflexions très vagues l'apparence d'une adhésion totale. Sincérité, mauvaise foi : portée à un certain degré de finesse l'analyse a ceci de bon qu'elle dissout les idées et les sentiments. Gide ne sachant plus trop bien ce qu'il pensait pouvait jouer en toute paix d'esprit des personnages opposés. Et puis, en appelant les communistes à l'action, avant d'inviter les anticommunistes à la défense, il se conformait à son programme. « *L'action m'intéresse commise par un autre. J'ai peur de m'y compromettre, je veux dire de limiter par ce que je fais ce que je pourrais faire. J'aime mieux faire agir que d'agir.* ». L'enfant prodigue qu'il a dépeint, c'était lui-même : heureux de se retrouver, après quelque expédition éprouvante, sous le toit familial, mais ravi de penser que d'autres plus jeunes entreprendraient comme lui et à son exemple de dangereux voyages. L'essentiel pour lui n'était pas d'arriver, c'était de partir. Et il n'a jamais voulu s'avouer qu'il y avait dans ses allers et retours, le souvenir travesti de ses années de dilettantisme.

***

Pour Gide, le plus *important* de ses livres aura été *Corydon*. La croisade en faveur des uranistes est en effet la seule qu'il ait vue réussir. Il n'est pas parvenu à proposer de solution aux problèmes sociaux qui l'avaient un instant si profondément troublé, ni après son voyage au Congo aux questions coloniales qui lui avaient procuré tant d'indignations justifiées et de secrets plaisirs. Pour vague qu'ait été l'enseignement moral auquel il s'est finalement complu : « *Croire en soi-même, fuir les conventions, ne pas s'enliser, chercher la vérité, faire sa vie*, etc. », il n'a pas, pourtant, mis en doute son efficacité future. On pense qu'il parlait pour lui-même en faisant dire à *Thésée*, en 1946 : « *Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu.* » C'était là une vue bien optimiste. « *Je ne sais où je vais, mais j'avance* », écrivait-il. Oui, mais il s'était avancé moins qu'il ne le pensait et bien des philosophes du XVIIIe siècle restaient à portée de sa voix. Et, d'ailleurs, pour beaucoup d'êtres *l'enracinement* ne vaut-il pas mieux que ces migrations perpétuelles de vagabond de l'éthique? Il y a sans doute de la grandeur dans la sérénité avec laquelle, à la fin de la vie, Gide a vu s'approcher la mort. Dans un monde vide de dieux, Gide n'a ressenti aucun trouble en face du néant. Mais ce courage a-t-il une valeur démonstrative? Un idéal planté au ras de terre, un paradis qui ne se réclame que de l'homme, de l'homme privé de ses intuitions les plus nobles,

n'est-ce pas une piètre nourriture pour l'esprit et ne faut-il pas être assez particulièrement conformé pour s'en satisfaire? Gide n'a jamais aimé Tolstoï. Tolstoï le lui aurait bien rendu.

Comme son Prométhée, Gide a affronté les plus grandes questions, mais de ses dialogues avec tous les oiseaux idéologiques il n'a rapporté que de vagues réponses. Peut-être faut-il regretter que l'évolution générale du siècle, évolution parallèle à la sienne, lui ait valu une situation de directeur de l'opinion publique (ou d'une certaine opinion...). Je crois que la place de romancier maudit ou d'essayiste pour élites lui eût convenu. Il n'eût pas détesté de voir ses idées garder une apparence de paradoxe : il raisonne d'ailleurs souvent comme si les conventions qu'il attaque conservaient à ses propres yeux leur pouvoir. Privé d'adversaires, il ne sentait plus sa nécessité. Doué d'un tempérament de protestataire pour familles, il eût aimé, éternel enfant, être mis à la porte par son père chaque jour après le déjeuner. Les applaudissements flattaient sa vanité, mais étouffaient son dostoïevskisme, un des plus sûrs ferments de son talent. S'il est vrai qu'en 1920 l'adhésion des jeunes lui a rendu de la force, on peut se demander si elle n'a pas fait dévier fâcheusement son destin.

C'est ce qui reste le plus étroitement lié à lui qui nous touche. Non pas les nuageuses affirmations de son Thésée, ni ses vaines méditations politico-sociales, mais les romans qui ont recueilli ses tourments les plus personnels (*l'Immoraliste*, *la Porte étroite*), et ce *Journal* où, au milieu des insomnies, des querelles, et des crises morales, on voit si bien se former, s'enivrer de lui-même, se détruire, bref vivre un homme. Il amuse comme un Boswell, comme un Pepys, parce que, prêtant une attention charmée aux plus petits détails de sa vie, il donne une présence extraordinaire au seul personnage de roman qu'il ait créé : lui-même. Tout lui sert à se préciser — et avant tout peut-être, les livres des autres. Y a-t-il rien de plus stimulant que ses notes de lecteur? Elles ont d'abord le mérite de révéler souvent (à la faveur d'ukases par malheur trop lapidaires) un sens merveilleux des valeurs. Mais pourquoi le cacher? C'est avec ses mouvements d'humeur surtout qu'il nous gagne ; on aime à le voir se faire les griffes sur les faux talents de tous les siècles ou ronronner près des chefs-d'œuvre. C'est la plénitude des moments de sa vie, c'est la simplicité, la finesse avec laquelle il fixe tout ce qui passe à sa portée qui rendent tant de pages de son *Journal* si attachantes. C'est là comme dans ses trop rares romans-confessions, qu'on trouve le meilleur de son œuvre et qu'on le trouve le plus parfaitement lui-même : le grand écrivain intelligent, inlassablement curieux, dangereux, perfide, pénétrant, sincère, égrotant, infatigable, convaincant, exaspérant, par moments génial, représentant parfait, admirable, et qu'on ne réussit pas à aimer, de l'assemblage de deux tendances contraires : le goût sensuel de détruire, la velléité d'édifier.

DE CHATEAUBRIAND A BOSCO

Il est curieux lorsqu'on vient de relire Gide, de se plonger dans l'univers Chateaubriand. Maurice Levaillant à qui l'on doit la précieuse édition « du centenaire » des *Mémoires d'Outre-Tombe*, où de beaux fragments inconnus, presque tout un « livre », nous ont été révélés, nous en fournit une agréable occasion en publiant, avec une introduction et des notes riches d'une exceptionnelle connaissance de l'homme, les *Lettres de Chateaubriand à madame Récamier* (Flammarion). C'est toute la seconde moitié de la vie de Chateaubriand, ses ambassades, son ministère, « sa guerre », ses travaux, ses voyages qu'on revit grâce à cette correspondance. Je n'ai pu me tenir de penser souvent combien, *de certains points de vue*, Chateaubriand aurait pu ressembler à Gide. Égoïsme exceptionnel, vanité phénoménale, désir de frapper de grands coups pour étonner l'opinion, art de se placer dans des situations qu'on n'approuve pas tout à fait. Champion de la légitimité, par exemple, Chateaubriand ne croyait plus à la légitimité. Je l'imagine exactement aussi déchiré entre deux tendances contraires (libéralisme-légitimité) que Gide a pu l'être entre le monde occidental et l'autre. Le besoin de rompre avec son passé détermine Gide à choisir Moscou (décision provisoire, mais décision). Pareillement perplexe en face des Bourbons, Chateaubriand choisit la fidélité. Il se démet de ses charges, se condamne à la pauvreté, se contraint à d'épuisantes démarches à l'utilité desquelles il ne croit pas. Mais il met son honneur à ne pas se démentir comme Gide mettra le sien à se contrarier. Comment ne pas préférer Chateaubriand? Le monde que ses démarches créent est vivable, celui de Gide est irrespirable. A la veille de sa mort le pèlerin de l'U.R.S.S. déplorera la « *faillite générale de tout ce qui nous paraissait sacré* ». Cette faillite il l'aura préparée.

Gide aime les garçons, il ne les « aime » qu'une fois. Chateaubriand aime toutes les femmes, mais en dépit de ses passions et passades, où la comtesse de Castellane, Hortense Allart et maintes autres, du temps de Juliette même, jouent leur rôle, c'est elle, madame Récamier, qui est l'élue, qu'il *veut* l'élue et *qui le devient*. Et dans cette autre fidélité durement conquise (qu'importe si la vieillesse a, pour finir, facilité cette décision?), Chateaubriand trouve, avec tout le bonheur dont il était capable, une source d'inspiration et de force. Lorsqu'on lit ses lettres à Juliette, on les trouve un peu sèches d'abord, on pense que lui aussi, René, parle beaucoup de lui, puis cette impression petit à petit se dissipe, la vague de tendresse lentement monte et l'auguste ministre, l'éminent ambassadeur sanglé dans sa dignité jette sur le papier les phrases qui lui sont montées du cœur et qui le livrent : « *Je veux que mes jours expirent à vos pieds comme ces vagues doucement agitées dont vous aimez le murmure... Ces saignées m'enragent. Tout ce sang-là* (celui de Juliette) *est à moi et je ne veux pas en perdre une goutte... Revenez près de moi, vous me manquez*

trop... Femmes, hommes, ciel... tout ce que j'ai vu ne vaut pas un moment passé dans votre douce présence, il n'y a de joie pour moi que là. » Et dans le livre secret de ses *Mémoires* il écrit : « *Il me semble que tout ce que j'ai aimé, je l'ai aimé dans Juliette, qu'elle était la source cachée de toutes mes tendresses, qu'amours véritables ou folies ce n'était qu'elle que j'aimais.* » Amours véritables ou folies... les autres femmes : en légitimant ses infidélités, en les *cultivant*, Chateaubriand aurait pu, lui aussi, se détruire. Il a fait un autre choix. S'il est vrai que le cœur de l'homme lui permet rarement d'accéder spontanément à l'unité, qu'il s'agisse de politique ou d'amour, mieux vaut pourtant pour lui-même qu'il se compose plutôt que de chercher à se dissocier. Ce n'est manquer ni de lucidité, ni de richesse intellectuelle ni de moyens que se limiter et se construire.

— Si la lecture des lettres à Juliette incite à reprendre une biographie de Chateaubriand, on aura toutes raisons de choisir celle, récemment publiée, de Martial Piéchaud : *Ainsi vécut Chateaubriand* (Hachette). Ce récit est lucide, complet, attachant. L'auteur juge fort bien l'homme, l'écrivain, l'amoureux, le politique, et rassemble les faits ou les citations qui éclairent et convainquent.

— Il faudrait un long article pour parler utilement de la dernière œuvre de François Mauriac, *Galigaï* (Flammarion). C'est un petit roman âpre, noir, vigoureux où l'on retrouve ces portraits nets et sombres, les intimités sulfureuses que Mauriac sait évoquer. Grâce à la passion qu'une vieille fille éprouve pour un jeune homme, l'auteur a l'occasion de nous proposer une de ces effrayantes peintures d'amour déplaisant où il excelle. Il associe même, cette fois délibérément, amour et dégoût. J'avoue que dans la conversion finale d'un des personnages qui, écœuré des humains et n'espérant plus les aimer se réfugie dans la foi comme on s'évade, j'ai été tenté d'imaginer quelque crise ancienne vécue par l'auteur lui-même. Quoi qu'il en soit le roman est suivi d'une remarquable post-face où l'on trouve les réflexions les plus intelligentes, les plus justes sur la nature réelle des personnages de romans.

— De Gilbert Cesbron un roman-reportage sur les prêtres ouvriers qui déjà remporte un succès de « grand public » très mérité. *Les Saints vont en Enfer* (Robert Laffont). Ce livre émeut, parfois bouleverse. La peinture d'une certaine détresse installée dans la banlieue rouge est d'un réalisme saisissant. Peut-être quelques dialogues finissent-ils par devenir un peu trop « exemplaires » — on les dirait inventés pour traiter de tel ou tel aspect du problème — et pour convaincre. Un pas de plus, on glissait vers l'imagerie. Ce ne sont là, du reste, que courtes défaillances. Il faut lire ce livre et peut-être aussi le n° 170 (21 avril 1952) du *Dossier de la Semaine du Centre d'Informations Catholiques*. Il est tout entier consacré aux prêtres ouvriers et au livre de Cesbron. Il est intéressant de connaître les réactions du monde catholique en face de ce grand problème.

— Comme on a lu dans cette revue *Léon Morin, prêtre*, de Béatrix Beck, nous n'insisterons pas sur ce roman d'une rare qualité qui vient de paraître chez Gallimard. L'émotion est plus contenue et l'art plus sûr chez Béatrix Beck que chez Cesbron. Et d'ailleurs, en dépit d'une certaine parenté de sujets, les deux livres ne se situent pas sur le même plan. Léon Morin est *un* prêtre qu'affronte *une* femme et le caractère de cette femme (Barny), sur lequel Denise Bourdet jette dans ses *Images* une vive lumière, joue un rôle essentiel dans ce *roman psychologique* d'une facture, d'une sobriété toutes classiques. Dans *les Saints*, il faut voir la très adroite mise en œuvre d'une passionnante *enquête*.

— De Howard Fast, dont *la Revue de Paris* a publié *Mes Glorieux Frères* (tableau de la révolte des Macchabées), Hachette fait paraître *le Dernier Espoir*, dans une bonne traduction de C. de Palaminy. En 1878, des Indiens Cheyennes qui avaient été « déplacés » et relégués dans une région désertique de l'Oklahoma tentèrent de regagner leurs pâturages du Nord. Douze mille hommes de l'armée régulière tentèrent de s'opposer à cette migration de trois cents Indiens. L'odyssée de ceux-ci, leur extraordinaire intrépidité, les étonnants combats qu'ils soutinrent contre les troupes américaines, la destruction tragique de la moitié d'entre eux, tel est le sujet de ce livre, qui tient de l'histoire et du roman. Livre si vite captivant que, dès les premières pages lues, on ne peut plus s'en détacher.

— Un très beau roman d'Henri Bosco, *Antonin* (Gallimard), sur lequel il faudra revenir. C'est le récit d'une enfance avignonnaise plongée dans cette atmosphère nocturne et fantastique chère à l'auteur. D'étranges et fascinants personnages traversent ces nuits tout à tour terrifiantes et enchantées : deux bossus maléfiques, un brave homme de cheminot et son épouse tourmentée, un curé dément qu'on voit surgir au milieu des orages. Cette œuvre envoûtante, d'une écriture parfaite, rend plus évidents encore l'originalité et les dons littéraires de Bosco, qui se classe maintenant parmi les meilleurs auteurs de notre époque. Au spiritualisme de Bosco, au mystère de ses personnages, à sa religion de la nuit, de la solitude et du silence, à son sentiment du divin associé à un certain panthéisme, un jeune critique, Jean Lambert, consacre un essai très valable : *Un Voyageur des deux Mondes* (Gallimard). Il nous révèle la sympathie chaleureuse avec laquelle certains jeunes étudient l'œuvre de Bosco dont les deux pièces les plus fortes me semblent être jusqu'à ce jour *le Mas Théotime*... et *Antonin*.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

LES ARTS. — Le dernier état des modes picturales. — Sous un titre équivoque — *L'Œuvre du Vingtième Siècle* — un choix de cent vingt-six peintures et sculptures aide à préciser, comme l'exposition de l'U.N.E.S.C.O. abritée il y a six ans par ce même Musée d'Art Moderne, *le dernier état des modes artistiques à New-York.* On en vient à se demander si les quelques chefs-d'œuvres de Gauguin, Renoir, Seurat, Cézanne, Van Gogh, présentés dans les premières salles, ont été aimés vraiment pour leurs qualités tant la confusion reste grande dans les préférences émises ensuite. Léger, Klee, Miro, Kandinsky, Mondrian, Malevich, Brancusi, Moore, sont mis en vedette, éclipsant Dufy, Rouault, Matisse et Bonnard, tandis qu'on exclut Maillol, Utrillo, Pascin, Segonzac comme retardataires, leurs œuvres — à en croire M. André Breton et les managers des « valeurs de choc » que dénonçât Valéry — ne présentant plus d'intérêt aux yeux des jeunes.

Si grande que soit notre gratitude envers les observateurs bienveillants du Nouveau Monde qui, du haut de leurs buildings, attendent, n'en fût-il plus au monde, *du nouveau*, craignons les ruptures d'équilibre auxquelles nous exposent leurs engouements. L'or américain, l'or de tous les pays à change élevé, a, depuis trente ans, faussé nos balances au point que nous ne savons plus comment peser nos gloires. Il suffit que quelques amateurs fortunés émettent, là-bas, des préférences pour que le marché de la peinture, en France même, se trouve aussitôt troublé. L'excès, la soudaineté de consécrations décernées avec un enthousiasme aventureux par quelques personnes peut-être plus portées aux lettres qu'aux arts, risquent de détruire des qualités qui sont le fruit d'une longue culture. Sans doute, on a réveillé chez nous l'amour du risque et de la réclame, le besoin d'étonner les autres et de s'étonner

soi-même. Mais en exposant en plein jour des débats qui réclamaient l'ombre, en « forçant » ce qui demandait à mûrir, peut-on dire qu'on ait servi l'art ?

La sélection du Musée d'Art Moderne, bien que faite avec conviction par M. J. J. Sweeney, altère toutes les proportions, s'efforce désespérément d'exalter des tentatives dont certaines n'ont pas manqué de noblesse (mais *datent* déjà), et maints conformismes nouveaux qui retomberont vite dans l'oubli.

— Placé sous le parrainage de Rouault, de Matisse, de Chagall, de Picasso et de Jacques Villon, le *Salon de Mai* est l'un des seuls où s'affirme un peu de vraie jeunesse. Si le « non figuratif » y domine, c'est avec ce qu'il a produit de meilleur (Schneider, Bazaine, Hartung, Estève, Manessier, Singier, Vieira da Silva), et sans exclure d'autres tendances comme en témoigne ici la présence d'André Marchand (*les Saintes-Marie de la mer*), Desnoyers, Rohner, Aujame, Despierre, Bernard Buffet, Carzou, Clave, etc. La gravure, la sculpture y montrent de l'éclat, grâce à *la Chèvre*, grandeur nature — nouveau tour de force et d'esprit de Picasso — *la Joueuse de Diabolo* de Germaine Richier, *la Nageuse* de Couturier, *la Figure pour le Jardin des Métamorphoses* de Gili, *la Jeune Fille se coiffant*, de Fenosa. Par contre, les sections étrangères, en particulier la section japonaise, rendent flagrants les ravages que fait là, comme en Amérique, le *poncif abstrait*.

Saint Étienne, par Giotto.

S'il parvient à se libérer davantage encore de tout sectarisme, le Salon de Mai, fidèle à son nom florissant, pourra remplir le rôle auquel, décidément renoncent les Indépendants, victimes du nombre, et qui, revenant cette année au placement par ordre alphabétique, ont achevé de faire sombrer dans la confusion et l'ennui un salon qui, depuis longtemps, a cessé d'être le salon de la Découverte.

CLAUDE ROGER-MARX

P.-S. — Admirablement présentés au Petit Palais, les *Trésors du Moyen âge* nous font progresser à travers dix siècles ténébreux. Modène,

Pavie, Ferrare, permettent de suivre l'évolution de la sculpture romane, tributaire des imagiers de nos cathédrales, et qu'on voit s'épanouir au XIIIe siècle, à Pise, avec les Pisano, Arnolfo di Cambio, Tino di Camaïno et influer décisivement sur les conceptions des fresquistes et sur le vocabulaire pictural. Les circonstances, malheureusement, n'ont pas permis que le rôle de la Toscane et singulièrement celui de Giotto (représenté par le tendre saint Étienne, reproduit ici) fussent davantage soulignés et que nous assistions à la découverte de l'espace et des « valeurs tactiles » par les maîtres de la fin du Quattrocento.

Le cinéma. — Est-ce la télévision, en tuant lentement et sûrement le cinéma dans les pays où elle fleurit, qui donne une chance aux autres pays? Toujours est-il qu'on assiste à des révélations et à des résurrections.

Le cinéma suédois avait les plus anciens titres de noblesse. Il revient au premier plan avec *Elle n'a dansé qu'un seul Été*, qui succède à *Julie*.

L'histoire est sans fioritures ni ajoutés. Un jeune étudiant et une petite paysanne sont frappés d'un grand amour et leur idylle aurait la simplicité à la fois chaste et impudique de celle de Daphnis et de Chloé, si le monde et les convenances (considérées comme des dieux malfaisants) ne se mettaient en travers. Opposition de la famille bourgeoise, par vanité; opposition de la famille paysanne et du pasteur local, par vertu puritaine. Il faut bien avouer que leur charmante romance risque de devenir ce qu'on appelle « coupable ». Mais leur sentiment est si vaste qu'ils croient pouvoir tout vaincre, par la force ou par le mépris. Le Destin intervient d'une façon brutale — et peut-être un peu gratuite. Le garçon tue la fille dans un accident de moto, avant la fin de l'été. Il ne lui reste plus qu'à subir les homélies du pasteur, à l'enterrement de sa bien-aimée.

L'aventure est contée avec un bonheur constant. Tous les personnages sont justes : le père, bourgeois conformiste, l'oncle, brave paysan rude et de cœur tolérant, la tante, vieille fille un peu refoulée, la petite vamp de village, les sottes demoiselles de la ville qui passent en voiture et tous les campagnards rigides ou frivoles.

Je ne ferai de réserves qu'en ce qui concerne l'idiot du village, légèrement mélodramatique et convenu, et le pasteur, résolument poussé au noir. Celui-ci n'est tout de même pas invraisemblable — et n'incarne-t-il pas l'intolérance, ce noir corbeau?

Tous les épisodes quotidiens qui forment le récit sont parfaitement naturels et charmants : danses, flirts rustiques, répétition de la comédie, fête foraine sont émaillés de détails justes et savoureux. Quant à la vie

des champs, elle est évoquée par un véritable poète bucolique. Tous les gestes du travail prennent leur majesté précise. Dans ce cadre, l'amour de nos jeunes héros est singulièrement convainquant. Comment résisterait-on à cette petite fille si réservée, si sauvage et, tout d'un coup, si merveilleusement disponible pour l'amour? Il y a aussi une très charmante évocation de ces étés du nord, si courts, mais dont les jours interminables engagent à une vie frénétique.

Faut-il regretter que ce film doive une part de son immense succès à une scène un peu osée? Ma foi, il est toujours un peu déplaisant de sentir que les spectateurs attendent un choc de ce genre et le film est assez attachant pour se passer d'une « attraction » complémentaire. Mais gardons-nous de suivre trop loin le pasteur sur les sentiers de l'intolérance et la scène se justifie par de bonnes raisons. L'auteur tient à nous dire nettement que l'amour, même de deux adolescents, n'est pas tel qu'on le décrit dans les affreux livres roses, que le corps y participe de droit comme de fait et que l'amour physique a, lui aussi, sa beauté, sa simplicité, je dirai même sa pureté; car cette scène hardie est un acte de franchise et non une polissonnerie. Les pays qui la couperont auront tort. Ils seront pudibonds et non pas vertueux. Même sans tenir compte de sa poitrine dévoilée, la petite Ulla Jacobsson est adorable.

***

— Après la Suède, la vedette du mois va au Japon. *Rashômon* vaut largement la peine d'être vu. Drame peut-être trop intellectuel, trop pirandellien pour le cinéma. Comment la femme d'un seigneur du VIIIe siècle a-t-elle été violée par un bandit dans la forêt et comment le mari a-t-il été tué? Quatre témoins ou acteurs du drame (et le mort lui-même) le racontent de façons étrangement diverses. Mais on oublie la légère sophistication en voyant un film aussi vigoureusement conté et aussi pertinemment joué. L'humour ne manque pas à la tragédie. On apprécie les deux images de la bataille, héroïque ou grotesque, selon le témoin, et la conclusion désabusée nous réconcilie avec le genre humain. Malgré ses faiblesses, l'animal-homme est capable de quelques sentiments honorables.

— Il faut signaler aussi un très bon film (américain) de Litvak, *le Traître*. Mois médiocre pour le cinéma français. *Les Sept Péchés Capitaux* pèchent au moins six fois. Le sketch de Carlo Rim (*la Gourmandise*) est chargé de sauver une soirée compromise.

JEAN FAYARD

La semaine des intellectuels catholiques. — Fondée il y a vingt ans par M. Gaëtan Bernoville, la Semaine des Intellectuels est devenue une manifestation typique du catholicisme français. En dépit de la fameuse « crise » de l'Église de France dont chacun parle sans savoir très bien de quoi il s'agit, le C.C.I.F. n'avait pas hésité à choisir un sujet brûlant : *les rapports de l'Église et de la liberté.*

La première journée (4 mai) fut celle des philosophes : le Père Daniélou : « La foi doit être un acte libre... Mais pas de liberté en dehors de l'Église » ; le Père Congar rappela pourquoi l'Église avait dû s'élever contre cet « humanisme » qui fait de la liberté un absolu. Plus incisif, M. Jean Guitton, sous des apparences réservées, prononça un discours bourré d'explosifs : *Mieux vaut une harmonie invisible qu'une harmonie trop voyante... les orthodoxies aperçoivent rarement la force et la souplesse du principe qu'elles gardent.* Mais il termina sur un acte de fidélité à l'Église : *La liberté n'est rien sans le consentement.*

Deuxième jour : la liberté aux prises avec les techniques, vue par Gabriel Marcel, le professeur de Greef, Jacques Dumontier et Jean Rolin. Le lendemain, c'est de la liberté politique qu'il s'agit : M. Edmond Michelet lit ses souvenirs de Dachau, et tire des larmes aux yeux de l'assistance ; Thierry Maulnier fait un brillant exposé de psychologie sociale, et M. Étienne Borne parle avec chaleur des devoirs politiques du chrétien. Le 7 mai, la science entre en scène avec le professeur Polonovski, Leprince-Ringuet — Ariel dans la peau de Faust — le Révérend Père Russo. Le 8 mai, réquisitoire de Pierre Emmanuel contre le christianisme historique ; Stanilas Fumet ironise sur la « perversité des catholiques à ne pas avoir de génie » ; le Père Régamey défend l'art sacré moderne et le Christ d'Assy.

Le 9 mai, M. Adrien Dansette a parlé avec autorité des conflits qui opposèrent l'Église au régime et le Père Rouquette, a demandé qu'un véritable esprit chrétien rende inutile des accords juridiques vite dépassés entre l'Église et les États.

Le dernier acte a eu lieu le 10 mai. M. Aimé Forest et le Père Lucien ont évoqué *la liberté des enfants de Dieu*, et S. E. Monseigneur Feltin a tiré les conclusions d'une semaine où l'on a essayé d'oublier les débats de la carpe intégriste et du lapin progressiste. La Semaine des Intellectuels donne une belle impression de vitalité. Vitalité ne veut pas dire équilibre. Le catholicisme français se cherche un centre de gravité. Mais il se refuse à le situer au niveau du conformisme et de l'immobilité. Vue du dehors, une telle prétention nous donne parfois l'air de révolutionnaires. Mais comme dirait M. Henry Bordeaux, *les murs sont bons.*

PIERRE DE BOISDEFFRE

Le Festival de l'œuvre du* XXe *siècle. — Ce n'était pas une petite entreprise que de réunir à Paris des artistes venus du monde entier et de nous offrir chaque jour, pendant tout le mois de mai, une ou deux manifestations de théâtre lyrique, de ballets, de musique symphonique ou de musique de chambre. Cette initiative a soulevé cependant diverses critiques dans la presse. Nous ne nous attarderons pas à tel ou tel détail d'organisation, à telle rivalité de danseurs. J'aurais préféré un peu plus de théâtre lyrique et moins de ballets ; j'aurais aimé qu'on fît à Stravinski une place moins envahissante, mais on peut être d'un tout autre avis et le public musical parisien, réduit en temps ordinaire au répertoire usé jusqu'à la corde de nos théâtres lyriques et de nos associations symphoniques, aurait mauvaise grâce à se plaindre du don magnifique qui lui a été fait par un groupe de mécènes au premier rang desquels figure M. Fleischmann, le grand industriel américain.

Le festival, au moment où nous écrivons, n'en est encore qu'à sa moitié et nous lui devons déjà deux manifestations de tout premier plan : le drame lyrique d'Alban Berg : *Wozzeck*, a été joué par le Staatsoper de Vienne, et le Boston Symphony Orchestra a affirmé dans deux soirées sa supériorité sur tous les ensembles d'orchestre existant actuellement.

Wozzeck a été représenté un peu partout, mais naturellement pas à Paris ; songez que, dans la série des œuvres de Strauss, nous ne sommes pas encore arrivés à 1918! J'avais assisté à Berlin aux premières représentations de *Wozzeck*, pendant l'hiver 1925-1926, et je me rappelle les clameurs de la critique devant les innovations du langage musical d'Alban Berg. Sans m'indigner, j'avais été fort dérouté. Et voilà que, vingt-sept ans après, ce qui me paraissait une rébarbative équation d'algèbre se résout en une musique sensible et vivante et que *Wozzeck* émeut mes nerfs autant que *le Consul*, tout en satisfaisant bien davantage mon esprit. Si Dieu me prête encore un quart de siècle, je finirai peut-être par goûter même la musique concrète.

Autre nouveauté lyrique, le petit opéra comique de V. Rieti, *Don Perlimplin*, n'a pas trouvé dans un livret espagnol d'un symbolisme prétentieux les sources de gaîté auxquelles puisaient les Cimarosa et les Rossini. Il en résulte une œuvre élégante et distinguée, mais sans vie.

Les concerts de Boston, dirigés par M. Münch et M. Monteux, ne nous ont révélé comme nouveautés que des œuvres américaines ne dépassant pas le niveau d'une honnête scolarité, mais, sous ces deux grands chefs, les 102 instrumentistes, recrutés d'ailleurs dans le monde entier, ont fait la preuve d'une virtuosité individuelle et d'une discipline d'ensemble surclassant nettement tout ce qu'on a pu entendre dans d'autres soirées.

JEAN MISTLER

André François-Poncet à l'Académie. — Par seize voix sur trente et un votants, l'Académie française vient de conférer à M. André François-Poncet l'immortalité. Ce grand bourgeois, fils d'un conseiller à la Cour d'appel, successivement normalien, journaliste, député, ministre, ambassadeur, haut-commissaire à Bonn, est essentiellement un germaniste. C'est sa connaissance de l'Allemagne qui fait l'unité de sa carrière, et qui l'explique. Au temps d'Agathon et des enquêtes sur la jeunesse française, il consacre une étude à *Ce que pense la jeunesse allemande.* C'était son second ouvrage, le premier traitait des *Affinités électives de Gœthe.* Ce germaniste n'est en rien germanisé. Par son costume — veston noir et pantalon rayé — par son style — incisif et précis — par ses propos — qu'on relise son recueil de Discours — André François-Poncet s'affirme, à chaque minute, Français. Une revue fasciste reproduisit naguère son visage, en noir et blanc, avec deux confetti tricolores en guise de prunelles. Hitler lui savait gré de cette tenue nationale, la respectait, et fut étonné, quand les archives de La Charité-sur-Loire tombèrent entre ses mains, de constater qu'il n'avait pas inspiré à l'ambassadeur les sentiments qu'il éprouvait à son endroit. Il le fit déporter, mais avec égards. Le nouvel académicien a sur le chantier un nouveau volume, dans lequel il fait état de l'expérience acquise durant ces mois de recueillement forcé. Ces souvenirs feront suite à ceux de Berlin, qui comptent avec certains documents publiés par le Quai d'Orsay et dus à la même plume, parmi les témoignages les plus clairvoyants portés sur l'évolution allemande entre les deux guerres.

L'Académie française, en élisant André François-Poncet, avait d'abord à l'esprit cette œuvre de mémorialiste. Elle songeait peut-être aussi à ces innombrables articles, vifs et pénétrants, qui parurent anonymes dans ce qu'on appelait *le Bulletin Quotidien.* C'était François-Poncet qui en avait eu l'idée, qui l'avait fondé. Il fut jusqu'en 1940, pour tout le patronat français, le pain de chaque jour. Depuis sa création, d'innombrables publications l'ont imité, mais il fut le premier à donner le suc de la presse internationale.

Ce qui a, sans doute, moins joué en faveur de son élection, et pourtant ce que ses amis goûtent par-dessus tout, c'est l'esprit de François-Poncet. Esprit de mots, souvent, à la normalienne, rosse souvent — d'où les rancunes — pittoresque et drôle toujours. C'est Goering qui lui demandait, quand Doumergue fut rappelé au pouvoir :

— Mais pourquoi prenez-vous vos hommes d'État, en France, parmi les vieillards de soixante-dix ans?

— Parce que les octogénaires sont morts, répondit l'ambassadeur.

JEAN ALLARY

Music-Hall. — La nouvelle revue de l'Empire, avec Maurice Chevalier comme vedette, s'intitule *Plein Feu*. Dans l'esprit de ses producteurs, si j'ose m'exprimer ainsi, elle avait pour but de mettre à l'honneur et de glorifier la Lumière. La lumière sous toutes ses formes : lumières de la ville, lumière noire, feu des projecteurs, feu d'artifice, etc.

Certains critiques spécialisés, avec un pareil titre, s'en sont donné à cœur joie. Et d'imprimer : « *Plein feu* n'est pas un feu roulant » ou « *Plein feu* et feu Chevalier » ou encore « *Plein feu* n'est qu'un pétard mouillé », toutes plaisanteries faciles et qui font long feu, mais qui risquent d'éloigner de ce spectacle la clientèle française.

A la vérité ce n'est pas bien grave, car ce n'est pas cette clientèle que les producteurs ont voulu contenter. Ils ont visé la clientèle étrangère et ont parfaitement atteint leur but. En dehors du tour de chant de Chevalier truffé d'un boniment fort plaisant, il n'y a pas deux répliques tout au long de ce show nommé revue. Pas un inter-tableau parlé, pas une allusion à l'actualité, pas le moindre sketch. Un peu de chant, énormément de danse assez curieusement mêlée à de la pantomime, quelques défilés sur le traditionnel escalier, un ou deux clous de mise en scène, des girls, des mannequins aux bustes généreusement dévoilés, et trois attractions sensationnelles, c'est plus qu'il n'en faut pour plaire à une bonne partie de nos hôtes de passage. Peut-être penseront-ils que Paris n'est pas aussi « gay » qu'on leur avait dit, mais en tout cas ils ne pourront pas prétendre qu'on ne leur en donne pas pour leurs deux mille francs.

Et puis, il y a Maurice. Quarante minutes de Maurice, d'un Maurice toujours aussi aimé. Certes ce n'est plus du délire, mais l'accueil qui lui est fait à son entrée est très nettement empreint de tendresse. Le public l'applaudit comme un vieux copain qu'on est heureux de retrouver toujours solide au poste, et qu'on ne reverra plus longtemps sur scène.

Le vieux copain l'avait prévenu dans ses Mémoires qu'il s'était un peu épaissi, qu'il blanchissait normalement, qu'il n'était plus aussi ingambe et qu'il songeait à prendre sa retraite, la plume au vent de ses souvenirs. Il est possible qu'il ait raison d'y penser, afin de se retirer en pleine gloire de champion invaincu. Mais il est bien difficile de quitter la piste et lâcher les pédales, alors que les articulations sont encore souples, impeccables, et qu'en se retournant derrière soi, seul en tête, on s'aperçoit que le peloton des jeunes est à vingt bonnes longueurs.

SERGE VEBER

Le ballet, dans l'œuvre du XXe siècle. — L'Exposition internationale de « l'Œuvre du XXe Siècle » a choisi le théâtre des Champs-Élysées pour y présenter ses programmes de musique, d'opéras et de ballets. Nous ne parlerons ici que des ballets. On avait pu s'étonner d'abord de l'exclusion de certains ouvrages célèbres du demi-siècle écoulé ; mais bientôt il apparut clairement que l'objet de la manifestation n'était point une récapitulation du passé : au contraire, orientée vers l'avenir, ce sont « les œuvres qui posent le problème d'une nouvelle façon de voir et de comprendre » qu'elle voulait rechercher et signaler... C'est à quoi répond, en particulier, l'appel fait à des chorégraphes jeunes ou inspirés de tendances nouvelles : Jérome Robbins, Anthony Tudor, Aurel Milloss, John Taras, et surtout Georges Balanchine qui domine inconstestablement les orientations actuelles de la danse théâtrale.

Les premiers spectacles de ballets, présentés par la Compagnie du marquis de Cuevas, ont été consacrés à deux œuvres françaises inédites : *Cordélia* (Henri Sauguet-Jacques Dupont-John Taras) et *Coup de Feu* (Georges Auric-A.-M. Cassandre-Aurel Milloss). *Cordélia*, d'après un livret de Sauguet, auteur également de la partition charmante, est un ballet féerique : le spectacle nous a paru dominé par l'idée décorative : par le jeu des couleurs, des transparences et des lumières, le peintre et décorateur Jacques Dupont transfigure un taudis poussiéreux et sordide en un lieu magique, où l'amour accomplit ses miracles. Quelques entrées aériennes de groupes portés accentuent cet aspect d'irréel.

Le second ouvrage, imaginé et décoré par Cassandre, est un petit poème, dont le sens allégorique se nuance de tendresse et d'ironie ; il s'encadre dans un décor architectural aux perspectives savantes et rigoureuses, que poétisent les lumières. La musique de Georges Auric, d'une fantaisie vive et très alerte, pleine de verve et très agréable, nourrit et entraîne le spectacle. Entre cette musique et ce décor, la tâche du chorégraphe, nous dit M. Aurel Milloss, « consistait à jeter un pont ». Participant à la danse, la chorégraphie est classique comme le décor ; elle est aussi, comme la musique, spirituelle, comique et tendre.

Cette chorégraphie nous a paru remarquable par sa simplicité, son allure directe et franche. Variée, marquée de fantaisie, elle écarte la vaine acrobatie des pirouettes. On y a vu réussir le couple Rosella Hightower-Wladimir Skouratoff. Après *le Portrait de Don Quichotte* réglé pour les Ballets des Champs-Élysées et *Mystères* présenté au Palais de Chaillot, *Coup de Feu* est un nouveau succès parisien de Aurel Milloss. Mais on aimerait le voir présenter à Paris l'un de ses grands ouvrages, que nous avons eu l'occasion de connaître en Italie. *La Folie de Roland* (Petrassi), *Au Seuil du Temps* (Bartok), *Reflets sur l'Oubli* (Respighi)...

Il nous faudra revenir sur les importants spectacles du New-York City Ballet de Georges Balanchine, dont les représentations ne sont pas achevées à l'heure où nous écrivons cette chronique.

PIERRE MICHAUT.

Les traditions populaires des environs de Paris au château de Sceaux. — Si l'actuel château de Sceaux n'est qu'un de ces pitoyables ersatz avec lesquels le XIXe siècle crut pouvoir remplacer les harmonieuses constructions abandonnées à la Révolution, du moins le parc de la duchesse du Maine a conservé une grande partie de sa magnificence avec son grand canal, son Pavillon de l'Aurore, son Orangerie et le Pavillon de Hanovre qu'on a remonté, malheureusement, trop à l'écart dans une partie du parc interdite au public.

Le parc de Sceaux mérite d'être un but de promenade des Parisiens d'autant plus que le conservateur du Musée de l'Ile-de-France, M. Héron de Villefosse, et son adjoint, M. Georges Poisson, tous deux curieux de tout ce qui intéresse la région parisienne, ne manquent pas, chaque été de nous convier à une exposition qui est toujours d'un vif intérêt.

Il y a deux ans, il s'agissait des Demeures royales disparues, l'an dernier, des Peintres de l'Ile-de-France, de Corot à nos jours. Cette fois-ci on verra, au premier étage du château des dessins, des gravures, des objets ayant trait aux Traditions populaires des environs de Paris.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de pièces uniques comme celles qu'on peut admirer au Petit Palais, avec les Trésors de l'Art italien, ou à Bordeaux avec les Primitifs méditerranéens, mais c'est une exposition amusante et qui vaut bien, dans le cadre des grandes allées du parc et de ses parterres, le déplacement.

Vous verrez quelques personnages de jadis avec leurs costumes, leurs bonnets, car on portait encore des bonnets à Suresnes en 1860, des maies, des armoires, des moules à gaufres, des bouteilles et de ces charmantes faïences qu'on fabriquait précisément à Sceaux, ou bien à Creil ou à Montereau.

Les métiers sont représentés par des enseignes, des outils, des gravures, ils nous rappellent, notamment, que les vignes étaient jadis prospères sur les coteaux des environs de Paris. On chassait dans la plaine Saint-Denis, comme le prouve une toile de Georges Michel et les moulins à vent s'alignaient sur les collines de Bicêtre à Charenton.

Enfin, les fêtes y étaient nombreuses et charmantes, celles de Saint-Cloud, de Bezons et de Neuilly étaient célèbres, on couronnait des ro-

sières, on allait à âne à Robinson et on se baignait à la Grenouillère. N'oublions pas le tir à l'arc qui reste encore en honneur dans le Valois et les processions qu'évoquent de magnifiques porte-cierges.

Tout un passé populaire, encore très près de nous, revit dans cette gentille exposition.

GEORGES PILLEMENT

Politique intérieure. — L'expérience Pinay se poursuit.

« Expérience » est d'ailleurs un terme impropre. Ne vaudrait-il pas mieux qualifier de « fin des expériences » une politique financière s'inspirant principalement de cette constatation qu'une pyramide est mieux en équilibre sur sa base que sur sa pointe?

Les premiers résultats sont encourageants. La France était, voici trois mois, au bord du gouffre. Aujourd'hui le budget tend vers l'équilibre, la Trésorerie est relativement à l'aise, le kilo d'or a baissé de 125 000 francs, la rente a monté. Surtout la courbe des prix a interrompu son mouvement ascendant, voire a fléchi sur quelques points.

Rien d'ailleurs n'est encore définitivement sauvé et on ne pourra se flatter d'avoir franchi une étape décisive que si l'emprunt en cours donne tous les résultats espérés.

Le « climat » est d'ailleurs favorable et les parlementaires, rentrés à Paris après quelques semaines passées dans leurs départements, sont obligés de convenir que, dans son ensemble, le pays fait confiance à M. Pinay.

Un signe nouveau en a été donné à l'occasion des élections sénatoriales du 18 mai : par rapport au scrutin de 1948 le nombre des suffrages exprimés en faveur des modérés a, dans la métropole, augmenté d'environ 9 p. 100 cependant que tous les autres partis, sauf le R.G.R. perdaient des voix. (Cette perte a été particulièrement sensible pour le R.P.F. dont le pourcentage est tombé de 21,6 à 15,6 p. 100.) Cela est d'autant plus significatif que les électeurs sénatoriaux sont les délégués de conseils municipaux élus depuis longtemps et qu'on ne peut par conséquent prétendre que leur vote reflète une mode passagère. Aussi bien, rares furent, en dehors des communistes, les candidats qui prirent violemment position contre la politique Pinay.

Ce qui ne veut point dire que cette politique satisfasse tout le monde.

Au Parlement, les groupes naguère associés au « système » dont faisaient partie les communistes gardent du dirigisme et du planisme une nostalgie qui est particulièrement sensible à l'aile gauche du M.R.P. comme dans la fraction proprement gaulliste du R.P.F.

D'autre part, dans le pays même, il faut bien signaler l'existence d'un certain malaise au sein des milieux paysans qui craignent que les sacrifices réclamés à l'agriculture ne soient supérieurs à ceux consentis

par le commerce et par l'industrie. M. Philippe Lamour, porte-parole de la Confédération générale de l'Agriculture, n'a-t-il pas déclaré que celle-ci « n'avait point donné son accord à M. Pinay » ? Égoïsme mesquin, étroitesse de vue, dira-t-on ; tout ce qu'on voudra, il faudra pourtant en tenir compte.

C'est bien sur la fixation des prix agricoles que les adversaires déclarés ou honteux du Gouvernement attendent celui-ci. Provisoirement on s'efforce d'introduire dans les mesures législatives réclamées par M. Pinay des amendements qui les rendraient inopérantes, on escarmouche autour de l'échelle mobile, on interpelle sur la Tunisie. Rien de tout cela ne semble, sauf imprévu, devoir être véritablement dangereux pour M. Pinay. Mais attention au blé!

(Une difficulté possible s'est évanouie : celle qui eût résulté de l'élection de M. P.-E. Flandin comme sénateur. Mais M. Flandin, ainsi d'ailleurs que les autres candidats inéligibles, a été battu et le Gouvernement n'aura pas à prendre position.)

Poursuivre résolument son action sans se laisser impressionner par la mauvaise humeur qu'elle peut susciter çà et là, faire confiance au bon sens de la majorité des Français : telles sont, sans doute, pour M. Pinay les meilleures chances de réussite définitive.

JACQUES CHASTENET
de l'Institut

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'HOMME ET SON ÉVOLUTION POSSIBLE

par P.-D. Ouspensky (*Richard-Masse*)

L'*HOMME est une machine*, mais une machine bien singulière. Car cette machine, si les circonstances s'y prêtent et qu'elle soit bien conduite, *peut savoir qu'elle est une machine*. Et si elle le réalise pleinement, elle peut trouver les moyens de cesser d'être une machine.

Élève de G.I. Gurdjieff, Ouspensky trace à grands traits en cinq conférences l'objet et les méthodes de ses recherches. La psychologie ne doit pas étudier « l'homme tel qu'elle le trouve ou tel qu'elle le suppose ou l'imagine », mais « du point de vue de ce qu'il peut devenir ». Pour *devenir* ce qu'il peut devenir, il convient d'abord qu'il *sache* ce qu'il peut devenir ; or il n'y peut parvenir que par l'étude de soi. Si cette étude est bien menée, il s'apercevra qu'il n'est pas ce qu'il croyait être. C'est là le premier état à atteindre ; ensuite il sera à même d'envisager d'autres états dont la recherche fera progresser son évolution.

Par exemple, Ouspensky distingue quatre états de conscience : sommeil, état de veille, conscience de soi et conscience objective. Tout homme s'imagine être conscient de soi ; en s'efforçant de l'être réellement ne serait-ce que quelques instants, il s'aperçoit que ce n'est là qu'un état exceptionnel : premier but, donc, la conscience de soi. Seul l'homme conscient de lui-même peut ensuite imaginer ce qu'est la conscience objective.

Ces quelques pages claires et très accessibles ouvrent la porte d'un monde inconnu jusqu'à présent des esprits occidentaux.

L. AMAR

(*Suite de la chronique bibliographique page 163.*)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

VISA POUR MOSCOU

par M. Gordey *(Gallimard)*

M. Michel Gordey est un des très rares journalistes français — et même occidentaux — qui, n'étant pas communiste, a obtenu depuis 1945 le visa d'entrée en Russie (en une autre occasion que la conférence de Moscou). Pourquoi cette faveur? Il se le demande encore. Faveur toute relative d'ailleurs. Tout ce que M. Gordey a pu voir de l'immensité soviétique, c'est Moscou, Leningrad, Stalingrad, Tiflis. En soixante-trois jours il n'a parlé « librement » qu'à un Russe, son compagnon de wagon-lit pour quelques heures. Tous les autres étaient ses propres guides-surveillants ou des interlocuteurs désignés par les services officiels. Partout, la peur panique d'entrer en relations avec un étranger — impérialiste. Un Intourist fonctionnant comme un anti-tourist. Un mur de silence, et des refus dont l'ensemble finit par constituer le plus imbécile système d' « anti-propagande » soviétique.

Ceci dit — et l'auteur le dit avec autant d'objectivité que de modération — il y a tout de même quelque chose de positif dans *Visa pour Moscou*. Né en Russie, où il a passé quelques années de son enfance, M. Gordey parle le russe parfaitement. Ce qu'il nous donne n'est donc pas seulement une série d'images prises dans les rues ou les lieux publics d'un petit nombre de villes, mais une sorte de film sonore. Nous percevons la réaction d'un public russe devant telle nouvelle de journal ou devant telle situation de théâtre : il y a là une série d'indications psychologiques, impartialement enregistrées, et qui sont peut-être le meilleur du livre.

M. Gordey finit en établissant la liste des vues fausses de l'Occident sur l'U.R.S.S., et des vues fausses de l'U.R.S.S. sur l'Occident. Tout observateur impartial du « mystère soviétique » sera d'accord sur le contenu de cette double liste. Mais tout Occidental qui veut bien s'en donner la peine a encore les moyens de comprendre ce qui se passe de l'autre côté du rideau. Au lieu qu'il n'y a pas un Soviétique sur dix mille qui ne soit enfermé dans une conception proprement insensée de l'Occident. L'Occident est encore à demi ouvert. L'univers soviétique, pour ses habitants, est totalement clos.

P. F.

LA CONDITION OUVRIÈRE

par Simone Weil *(Gallimard)*

Le 4 décembre 1934, S. Weil, professeur agrégé de philosophie, prend un congé et entre en usine comme ouvrière non spécialisée. Pendant huit mois, elle vivra uniquement de sa paie.

Elle note au jour le jour les détails de son travail et de ses souffrances : c'est aride et bouleversant. Ce Journal d'Usine est l'essentiel de l'ouvrage. Le reste, écrit plus tard, est d'une pensée plus élaborée : lucidité du professeur de philosophie mais aussi hypersensibilité féminine. Les lettres à un ingénieur, directeur d'usine, sont une suite remarquable de réflexions sur les relations entre ouvriers et patrons : on peut regretter que le cri de victoire jeté par l'auteur en juin 1936 comme un soufflet au visage de son correspondant ait brisé leurs relations.

Il faut lire aussi les remarques sur les enseignements à tirer des conflits du Nord (1936).

On ne peut être indifférent à ce témoignage désintéressé, intelligent, où passe parfois un souffle de sainteté.

L. AMAR.

PAYS DE RIGUEUR

par Boris Bouïeff *(Éditions du Seuil)*

Boris Bouïeff a vécu et continue de vivre une expérience exceptionnelle. Il est accablé, en son corps, d'une somme incroyable de maux. Tantôt ici, tantôt là — hier à Paris, d'un hôtel à un autre hôtel, ou à un hôpital — aujourd'hui en province, d'une maison amie à une autre maison amie, quand ce n'est pas à un grenier —, cloué à son lit presque toujours, traversé de telles crises que les médecins ont renoncé à comprendre comment il en sort, il aura en quelque sorte vécu constamment la mort, à longueur d'années.

Or, jour après jour, il fait de la lumière avec sa nuit. *Pays de Rigueur* en témoigne de bouleversante façon. C'est un journal, si l'on veut, mais en quelque sorte rédigé hors du temps.

Son talent, Boris Bouïeff l'a bien prouvé dans un autre livre : *Ambassade aux Ténèbres*. Mais ici, toute littérature est dépassée, surclassée. L'ordre de ce style est pascalien, en ce sens que la pensée en jaillit dans sa nudité essentielle.

Où Boris Bouïeff est conduit, ce dont il vit, une phrase, clef de son petit livre nous le

dit : « Rien, jamais, ne nous eût amené... à réfléchir sur l'état de sainteté... et à nous formuler ces réflexions de façon explicite, si les forces de la maladie — dont on ne sait pas encore suffisamment qu'elles sont aussi révélatrices de Dieu que les forces de la santé — ne nous avaient délogé de nous-même. »

GAÉTAN BERNOVILLE.

BOUSTROPHÉDON

par Jacques MOREAU *(Gallimard)*

Le titre original exige peut-être une explication ; il s'inspire d'une écriture archaïque des Grecs, qui se lisait sans discontinuer de gauche à droite, puis de droite à gauche, comme les bœufs qui tracent un sillon, arrivés au point de rebroussement, font volte-face et reprennent leur saignée en sens inverse. Le plan du livre écrit dans un fort beau style, va aussi dans l'un et l'autre sens : synthèse subjective, analyse scientifique, synthèse philosophique.

D'une analyse pénétrante des domaines physique, biologique et psychologique, J. Moreau, partisan convaincu d'un déterminisme absolu, tire des conclusions intéressantes et parfois inattendues. Il s'efforce avec raison de préciser le sens de certains termes afin d'éliminer les interprétations fallacieuses résultant d'une compréhension erronée d'un mot. En conclusion l'auteur préconise une morale biologique conciliant la technique dévorante et l'amour des hommes.

A. TÉTRY

MOINEAU DE LA TAMISE

par Théodore BONNET *(Calmann-Lévy)*

Enfant d'une famille misérable des faubourgs de Londres, le petit Wheeler parvient à pénétrer dans le château de Windsor et à se cacher derrière un rideau de la salle à manger d'où il surgit soudain pendant le dîner de la reine Victoria. A-t-il simplement réussi à déjouer la surveillance du poste de garde du château, puis dégringolant par un trou à charbon jusque dans la cave est-il ensuite remonté dans l'appartement privé de la reine sans alerter personne, comme il le prétend, ou faut-il supposer qu'il est au service de conspirateurs ?

L'affaire fait grand bruit et, à la Chambre des Communes, est l'occasion d'un discours politique de Disraeli. Petite cause... grands effets. Ce récit rocambolesque mais qui garde un ton « victorien » a inspiré des cinéastes.

S. DE LA BAUME

" LA TENDRE MERCI "

par Lenard KAUFMAN *(Stock)*

Pour son second livre, ce jeune romancier américain, considéré dans son pays comme l'un des espoirs de la génération nouvelle, a choisi un sujet difficile et qui, traité avec moins de tact, aurait pu être déplaisant. *La Tendre Merci*, en effet, est l'histoire d'un chantage exercé sur les parents d'un enfant arriéré par le mari de son infirmière. Celui-ci, voyant l'attachement passionné du garçon pour sa femme dont le départ risquerait de le tuer, n'hésite pas à menacer M. Ballard, le père de l'infirme de partir avec elle s'il n' « achète » pas leur présence. Bien que ses exigences ne cessent de croître, Sam Ballard, pour sauver la vie de son fils, se résigne à y céder jusqu'au jour où le maître-chanteur prétend obtenir de lui qu'il lui abandonne le journal dont il est propriétaire.

Ce cas exceptionnel et d'autant plus dramatique qu'il a pour décor la vie « simple et tranquille » d'une petite ville américaine, est décrit avec une grande sobriété. Les réactions des personnages sont toujours vraisemblables, même lorsqu'elles paraissent inhumaines, et l'évolution de Sam Ballard, le plus important de tous, qui le mène de la capitulation à la révolte est analysée avec une rare finesse.

JACQUES DE RICAUMONT

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS

par Patricia HIGHSMITH *(Calmann-Lévy)*

Dans le Nord-Express, deux voisins de rencontre échangent, l'alcool aidant, d'intimes confidences : Charles Bruno, un jeune dévoyé rêve d'assassiner un père tyrannique et Guy Haines, son compagnon veut quitter sa femme pour en épouser une autre. Bruno fait alors une étrange proposition : il tuerait l'épouse encombrante et Guy assassinerait le père ; chacun des deux complices commettrait ainsi le crime qui assurerait la liberté de l'autre. Quel policier serait assez habile pour découvrir les auteurs de ces meurtres sans lien et sans mobile apparent ?

Le double crime est commis, mais il ne restera ni secret, ni impuni. Bien construit autour d'une idée originale, l'ouvrage pèche par des longueurs et par des maladresses de forme. On en a tiré récemment un film à succès.

NICOLE DUTREIL

BIOGRAFIA DE PARIS

par Eduardo Aunos Perez *(Aguilar, Madrid)*

Eduardo Aunos connaît admirablement l'histoire de notre pays et il lui consacre des études pénétrantes que tout Français connaissant l'espagnol pourra lire avec fruit. Un de ses plus récents ouvrages, *Romanticismo y Politica* (Sociedad General Esp. de Libreria), rassemble d'intéressants essais sur Balzac, Chateaubriand, Hugo, Lamennais. Et dans un charmant petit livre de neuf cents pages, très maniable parce qu'imprimé sur papier bible, il évoque l'histoire politique, littéraire, sociale de notre ville sous la forme la plus vivante *(Biografia de Paris)*. Par la variété des connaissances utilisées, par l'aimable liberté avec laquelle les visages successifs de Paris sont évoqués ce livre nous a fait songer au vivant ouvrage qu'Henry Bidou, utilisant romanciers aussi bien qu'historiens avait consacré jadis à l'histoire de notre ville. « *A peine débarqué à Paris j'eus l'illusion de me trouver dans ma résidence habituelle* », écrit M. Aunos, évoquant son premier voyage à Paris en 1920, tant il avait déjà lu d'ouvrages sur Paris. Et depuis lors il n'a plus cessé d'étudier, voyageur ou lecteur « *la Ciudad del Sena* ».

REMOUS DU MÉKONG

par Pierre Gentil

(Charles Lavauzelle)

Intéressante peinture de la vie laotienne. Tableaux de la vie des travailleurs dans les rizières; prises de contact avec l'élite laotienne profondément marquée maintenant par la culture française. L'auteur, Pierre Gentil, administrateur colonial, a étudié sur place pendant trois ans les problèmes indochinois. Sa femme a fait des enquêtes approfondies sur la psychologie des femmes laotiennes de toutes les classes sociales. Les travaux scolaires des jeunes indigènes ont été l'objet d'examens attentifs. Une analyse de leurs compositions littéraires a révélé, chez beaucoup de ces enfants, un véritable don poétique.

Ce livre qui a été couronné par l'Académie française peut être considéré comme un document de qualité.

P. L.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Berard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2990-5-52.

MANES SPERBER

... QU'UNE LARME DANS L'OCÉAN

traduit de l'allemand par l'auteur et BLANCHE GIDON

Importante préface de

MALRAUX

André Malraux, on le sait, n'est pas prodigue de préface. A la lecture des épreuves de " LA BAIE PERDUE " — l'ouvrage de MANES SPERBER qui paraîtra à l'automne et termine la trilogie commencée avec " ET LE BUISSON DEVINT CENDRE " et " PLUS PROFOND QUE L'ABIME " — il s'enthousiasma plus particulièrement pour un des chapitres et suggéra à l'auteur d'en donner un tirage à part pour lequel il écrirait une préface.

C'est cette édition d'un intérêt exceptionnel — qui ne sera pas réimprimée après la mise en vente de " LA BAIE PERDUE " — que nous offrons aujourd'hui au public.

Un volume. .. .. **420** fr.

CALMANN-LÉVY

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE JUIN

HENRI TROYAT
TANT QUE LA TERRE DURERA

•

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
L'AME DES PEUPLES
IV. — Psychologie du Chinois

•

ANDRÉ GEORGE
L'ACCÉLÉRATION DE LA SCIENCE
ET L'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS
QUOTIDIEN FONDÉ EN FRANCE EN

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

d'abord comprendre

PAUL MUS
professeur au Collège de France
VIÊT-NAM
sociologie d'une guerre
COLL. "ESPRIT" AUX

PH. DEVILLERS
Histoire du VIÊT-NAM
de 1940 à 1952
ÉDITIONS DU SEUIL

les hommes et les faits

dans la même collection " Frontière ouverte "

LA CHINE du nationalisme au communisme
par J.-J. Brieux ..... 600 fr.

L'INDE DEVANT L'ORAGE
par Tibor Mende..... 480 fr.

ALLEMAGNES et ALLEMANDS
par Robert Minder .... 960 fr.

AMÉRIQUE, NOUS T'IGNORONS
par Pierre Schaeffer ... 480 fr.

L'ÉVEIL DE L'AFRIQUE NOIRE
par Emmanuel Mounier. 360 fr.

" Nations et civilisations du temps présent "

L'ESPAGNE DE FRANCO par E.-J. Hugues ..... 480 fr.
PERMANENCE DE L'AUTRICHE par Jean Delaporte ..... 480 fr.
ASPECTS DE LA TCHÉCOSLOVAQUIE par Maurice Descotes ..... 480 fr.

AUX ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob — PARIS VIe

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

CLAUDE ROGER-MARX

LE PAYSAGE FRANÇAIS DE COROT A NOS JOURS

De Corot et Courbet à Dufy et Dunoyer de Segonzac, c'est une magnifique floraison d'artistes qui ont compris, senti et aimé la nature sous ses aspects les plus divers.

Un vol. in-4° (19 × 26), de la collection " MESSAGES ", illustré d'une centaine d'héliogravures .. .. **1.200** fr.

GONZAGUE TRUC

HISTOIRE ILLUSTRÉE DES LITTÉRATURES

Remarquable ouvrage qui aborde pour la première fois l'histoire des littératures de tous les temps et de tous les pays.

Un vol. in-4° (18 × 24), de la collection " ARS ET HISTORIA ", illustré de 160 héliogravures.. .. .. **1.800** fr.

LES ILES D'OR

GÉNÉRAL BOR-KOMOROWSKI

HISTOIRE D'UNE ARMÉE SECRÈTE

L'héroïque histoire de la résistance polonaise et de l'insurrection de Varsovie. **750** fr.

STYPULKOWSKI

INVITATION A MOSCOU

Un témoignage historique sur la Pologne et les célèbres procès de Moscou. **720** fr.

KRAKOWIECKI

KOLYMA, LE BAGNE DE L'OR

Un document humain de première valeur et un témoignage unique sur le pays de la mort blanche. **600** fr.

G. E. AKHMINOV

LA PUISSANCE DANS L'OMBRE

ou LE FOSSOYEUR DU COMMUNISME

Comment, par la lutte du parti et de la technocratie, le communisme est en train de devenir son propre fossoyeur. **750** fr.

Diffusion PLON

vie et LANGAGE

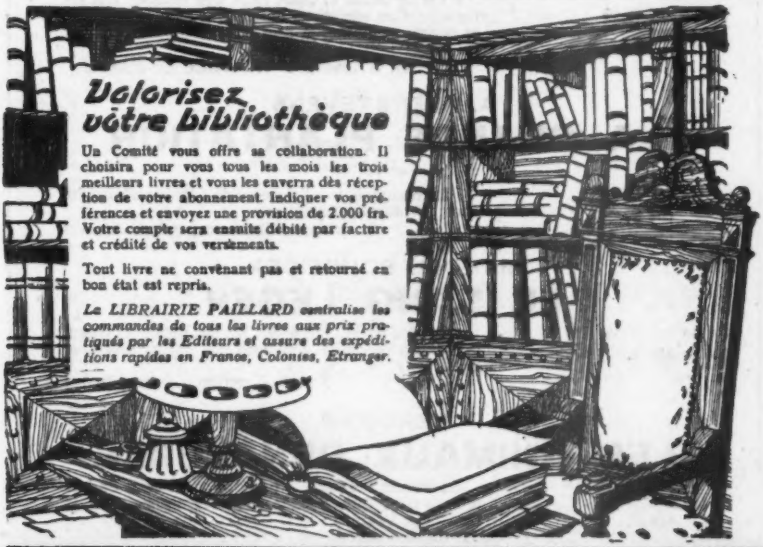
le numéro 1 vient de paraître.

* La première et la seule revue entièrement consacrée au langage, destinée au très grand public.
* La langue française : son histoire, son évolution, sa finesse, ses aspects pittoresques, son bon usage.
* Les langues du Monde : leurs aspects humains, leurs bizarreries et particularités anecdotiques ou plaisantes.

LE 15 DE CHAQUE MOIS • 75 fr.

LAROUSSE

13, rue Montparnasse et chez tous les libraires



LIBRAIRIE PAILLARD

1, PLACE ALPHONSE DEVILLE, PARIS, 6e, C/C/P 9344

QUELQUES ROMANS RÉCENTS

ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt

LES CRIMES INNOCENTS

Un vol. in-16
480 fr.

« Le talent de M. Alexandre Arnoux, encore qu'il renouvelle constamment son objet et soit le moins prisonnier d'une formule, reste fidèle à ce qu'il a d'inimitable : un savoureux mélange de fantaisie, de poésie et de réalisme, tant dans l'invention que dans le langage. »

Luc ESTANG *(La Croix.)*

PIERRE BENOIT
de l'Académie Française

LE PRÊTRE JEAN

Un vol. in-16
480 fr.

« Voici un des meilleurs romans de Pierre Benoit, peut-être le meilleur qu'il ait produit depuis L'ATLANTIDE ».

Paul LÉVY *(Aux Écoutes.)*

MAURICE TOESCA

SIMONE, OU LE BONHEUR CONJUGAL

Un vol. in-16
525 fr.

« De ce calme et doux récit très réfléchi, qui est l'œuvre d'un moraliste, autant que d'un romancier, se dégage l'émotion la plus pure que puisse donner un livre. »

G. D'AUBARÈDE *(Nouvelles Littéraires.)*

A. t'SERSTEVENS

LA GRANDE PLANTATION

Roman Tahitien

Un vol. in-8
600 fr.

« Le drame de la « Princesse de Clèves » ressuscité dans la volupté tahitienne. »

L. MARTIN-CHAUFFIER *(Paris-Presse.)*

MARCEL SCHNEIDER

LE SANG LÉGER

Un vol. in-16
450 fr.

« La voix de M. Schneider, un des plus purs parmi les jeunes écrivains d'aujourd'hui, est prenante et mesurée. »

Robert KANTERS *(Samedi Soir.)*

VERCORS

LES ANIMAUX DÉNATURÉS

Un vol. in-16
540 fr.

«... Forcer l'homme à prendre conscience de lui-même, pour qu'il prenne soin des autres, c'est la tâche que l'écrivain s'est donnée ici : on n'en voit pas de plus belle. »

B. LEBOVICI *(L'éducation Nationale.)*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES LIVRES DONT ON PARLE

PHILOSOPHIE

LES ÉTUDES BERGSONIENNES

Raymond POLIN
Henri Bergson et le Mal

Pierre ANDREU
Bergson et Sorel

Lydie ADOLPHE
Bergson et L'élan vital

Henry MAVIT
Bergson et l'Existence créatrice

Un vol. in-16 Soleil, **330** fr.

CLASSIQUE

PLATON

PHÉDON

ou

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

Traduction intégrale et nouvelle avec prolégomènes et notes par **MARIO MEUNIER**

Un art de bien mourir, chef-d'œuvre de la Sagesse antique

Un vol in-16, **570 fr.**

BIOGRAPHIES

MARCEL BRION
GÉNIE ET DESTINÉE

LÉONARD DE VINCI

Un vol. in-8° ill., **1.380** fr.

Le grand Livre du DEMI-MILLÉNAIRE

ALFRED COLLING

EDGAR POE

Un vol., in-8°, **750** fr.

Le plus grand poète de l'Amérique.

HISTOIRE

PIERRE VENDRYES

DE LA PROBABILITÉ EN HISTOIRE

(L'exemple de l'Expédition d'Egypte)

Un vol. in-16, ill., **870** fr.

« Le hasard ne fait rien »
NAPOLÉON.

CHAMINE
SUITE FRANÇAISE

LA QUERELLE DES GÉNÉRAUX

Un vol. in-8°, **900** fr.

La Conjuration d'Alger
« Nous parlons ici de choses sérieuses et non d'une querelle de généraux. » PLATON.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

BERNARD DE VAULX

HISTOIRE DES MISSIONS CATHOLIQUES FRANÇAISES

Un livre indispensable, qui est non seulement une synthèse de l'œuvre des missionnaires du XVIIe au XIXe siècle mais qui apporte des éléments nouveaux

Un volume avec cartes 900 frs

RECHERCHES ET DÉBATS

La revue du Centre Catholique des Intellectuels Français publie dans sa nouvelle série un volume consacré à :

CHRISTIANISME ET LIBERTÉ

L'attitude des différentes grandes religions devant le problème de la liberté spirituelle et des libertés politiques avec la collaboration de Gustave Thibon, du R. P. Souza, de Robert Flacelière, de Daniel-Rops et de Mgr Feltin.

Un volume 500 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

VIENT DE PARAITRE

Félix-Olivier MARTIN . . . . . **L'INCONNU Napoléon Bonaparte.**

Hugues PANASSIÉ . . . . . **LA VÉRITABLE MUSIQUE DE JAZZ.**

Hugues PANASSIÉ . . . . . **QUAND MEZZROW ENREGISTRE.**

★

Collection " Pavillons "

Gérald HANLEY . . . . . **LE CONSUL AU CRÉPUSCULE.**

Hans Hellmut KIRST . . . . . **LE LIEUTENANT EST DEVENU FOU.**

Dr. Frédéric LOOMIS . . . . . **CABINET DE CONSULTATION.**

Richard VAUGHAN . . . . . **DE TERRE ET DE SANG.**

ROBERT LAFFONT

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Paul BRODIN . . . . . **DEMAIN A JAMAICA.**

Marivic CHARPENTIER. . . . . **L'OURS EN PANTOUFLES. Une Parisienne à Moscou.**

E.-G. COUSINS . . . . . **POUR CONSOLER LA SIGNORA.**

Louis DALMAS . . . . . **LES SECRETS DE LA MÉDECINE MODERNE.**

Henrich von EINSIEDEL. . . . . **JOURNAL D'UNE TENTATION.**

Pierre de FONDETTES . . . . . **SOLUTION POUR L'INDOCHINE.**

David JAMES . . . . . **TERRE DE FROID.**

Richard KAUFFMAN . . . . . **LE CIEL NE PAIE PAS D'INTÉRÊTS.**

Maurice LIME . . . . . **GIDE, TEL JE L'AI CONNU.**

Hermann RAUSCHNING . . . . **L'ALLEMAGNE ENTRE L'OUEST ET L'EST.**

Jacques ROBICHON . . . . . **POUSSIÈRE DE L'ÉTÉ.**

Claude ROY . . . . . **LA VIE DE VICTOR HUGO Racontée par Victor Hugo.**

Dinah Silveira de QUEIROZ . . **L'ILE AUX DÉMONS.**

JULLIARD

VIENNENT DE PARAITRE

Romans et récits

CHARLES PLISNIER

FOLIES DOUCES

Collection " LE CHEMIN DE LA VIE " *dirigée par Maurice NADEAU*

CHESTER HIMES

LA CROISADE DE LEE GORDON

Préface de Richard WRIGHT

HENRY MILLER

PLEXUS

La Crucifixion en Rose

Collection " L'ESPRIT VIVANT " *dirigée par Armand PIERHAL*

SŒUR MARIA DEL REY

ZIGZAGS DANS LE PACIFIQUE

Essais

MAURICE NADEAU

LITTÉRATURE PRÉSENTE

De Balzac à Queneau

JEAN-EDOUARD SPENLE

LES GRANDS MAITRES DE L'HUMANISME EUROPÉEN

KENNETH HEUER

LES HABITANTS DES AUTRES PLANÈTES

A. M. LOW

C'EST ARRIVÉ APRÈS-DEMAIN

Un essai sur la vie en l'an 2.000

CORRÉA

PAYOT - 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106 - **PARIS**

P. ANDRIEU-GUITRANCOURT,
Doyen de la Faculté de Droit canonique de Paris, membre correspondant de l'Académie de Rouen, docteur honoris causa de l'Université Laval de Québec.

HISTOIRE DE L'EMPIRE NORMAND
ET DE SA CIVILISATION

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique** .. .. **1.200** fr.
« Les Wikings ont pénétré partout : dans l'Europe entière, en Afrique, en Asie et jusqu'en Amérique. »

K. ANTHONY.

LA REINE ELIZABETH
1533-1603

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique,** avec 8 gravures hors texte .. .. **500** fr.
« Une femme extraordinaire, un destin extraordinaire. »

Dr G. CONTENAU,
Conservateur en chef honoraire des Antiquités orientales au Musée du Louvre.

LE DÉLUGE BABYLONIEN
Ishtar aux enfers. — La Tour de Babel.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique,** nouvelle édition revue et corrigée, avec 52 figures et 8 planches hors texte .. .. **900** fr.
« Une légende dont le fond même est quasi universel. »

Paul DIEL,
Chargé de recherches au C.N.R.S.

LE SYMBOLISME DANS LA MYTHOLOGIE GRECQUE
Etude psychanalytique

Préface de **Gaston Bachelard,** professeur à la Sorbonne.
Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique** .. .. **900** fr.
« Tout le problème de la destinée morale est engagé dans ce livre. »
G. BACHELARD

Pierre MONTET,
Professeur au Collège de France.

LES ÉNIGMES DE TANIS

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique** .. .. **700** fr.
« L'Egypte, après plus d'un siècle de fouilles, reste la terre des merveilles et n'a pas fini de nous étonner. »
ARTS

Steven RUNCIMAN,
Chargé de cours à l'Université de Cambridge, professeur d'histoire et d'art byzantins à l'Université d'Istanboul.

LA CIVILISATION BYZANTINE
330-1453

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique,** traduit de l'anglais par E.-J. Lévy, attachée au Musée Guimet .. .. **800** fr.
« La plus somptueuse civilisation qu'ait connue l'humanité. »

J. STEVENSON-HAMILTON,
Late Warden, Kruger National Park.

LES BÊTES SAUVAGES DE L'AFRIQUE DU SUD

Un vol. in-8° traduit de l'anglais par Gilbert Martineau .. .. **900** fr.
« Le Kruger Park : la plus belle réussite africaine, et peut-être mondiale, inspirée par les bêtes. »

Lytton STRACHEY

LA REINE VICTORIA
1819-1901

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique,** avec 8 gravures hors texte .. .. **650** fr.
« Une Reine est en vérité une femme très heureuse. »
VICTORIA

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

Vient de paraître

L'ÉTRANGE DESTIN DE LERMONTOV

par

Henri TROYAT

à qui vient d'être attribué pour son œuvre

LE PRIX PRINCE RAINIER III DE MONACO

In-8° soleil. **495 Fr.**

PLON

GEORGES SUAREZ

BRIAND

Sa vie, son œuvre avec son journal et de nombreux documents inédits.

TOME VI ET DERNIER

In-8° soleil. **990 Fr.**

●

O. P. GILBERT

L'HORIZON DE MINUIT

TOME II

VICTOIRE DE LA NUIT

roman In-16. **420 Fr.**

●

MAURICE ANDRIEUX

MADEMOISELLE AÏSSÉ

In-8° soleil. **630 Fr.**

VIENT DE PARAITRE

MAURICE GENEVOIX
de l'Académie française

L'AVENTURE EST EN NOUS

ROMAN.. .. .. Un vol. **425** fr.

JEAN DE LA VARENDE

LA NAVIGATION SENTIMENTALE

ILLUSTRÉ DE 150 CROQUIS TECHNIQUES DE L'AUTEUR ET DE 16 PAGES D'HÉLIOGRAVURE

Un vol. **780** fr.

ANDRÉ PIERRE

QUI SUCCÉDERA A STALINE?

Un vol. **425** fr.

AUDREY ERSKINE LINDOP

MANCHETTES A SENSATION

ROMAN *TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAX ROTH*

Un vol. **420** fr.

LE PORTULAN

LOUIS COGNET

LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN ET LA PENSÉE CONTEMPORAINE

Un vol. **425** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

MARCEL ARLAND

La consolation du voyageur

La dernière œuvre romanesque de MARCEL ARLAND. 750 fr.

LOUIS BROMFIELD

Mr Smith

roman

Le Babbitt de notre temps. 750 fr.

NANCY MITFORD

Le cher ange

roman

Quand un enfant mène la danse! Une piquante histoire d'amour franco-anglais. 750 fr.

RAPPEL :

LÉON PIERRE-QUINT

ANDRÉ GIDE

L'HOMME
SA VIE, SON ŒUVRE
ENTRETIENS
AVEC GIDE
ET SES CONTEMPORAINS

1 vol. in-8° écu, 580 p. .. .. 1 320 fr.

RACHEL A. CARSON

CETTE MER QUI NOUS ENTOURE

« Un des livres de nature les plus captivants qu'il ait été donné de lire depuis longtemps. » LE FIGARO.

1 vol. « LES LIVRES DE NATURE ILLUSTRÉS » .. .. 590 fr.